

# George Orwell

## Le quai de Wigan



10  
18

domaine étranger

GEORGE ORWELL

***LE QUAI  
DE WIGAN***

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR MICHEL PÉTRIS

# Sommaire

TITRE ORIGINAL

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

**TITRE ORIGINAL**

**THE ROAD TO WIGAN PIER**

© Eric Blair, 1937.

Publié pour la première fois par Victor Gollancz, Londres, 1937.

© Éditions Champ Libre, Paris, 1982, pour la traduction française.

# PREMIÈRE PARTIE

## I

Le premier bruit du matin, c'était le pas des ouvrières et le son de leurs galoches sur la rue pavée. Avant, il y avait, sans doute, les sifflets d'usine, mais je n'étais pas réveillé pour les entendre.

Nous étions la plupart du temps quatre à dormir dans cette chambre — et l'endroit était véritablement sinistre, avec cet air de précarité honteuse que l'on retrouve dans tous les lieux détournés après coup de leur destination première. Bien des années avant, la maison avait été une maison d'habitation comme tant d'autres. Mais, en la reprenant pour en faire une pension de famille et boutique de tripier, les Brooker avaient hérité de tout un bric-à-brac dont ils n'avaient jamais eu le cœur de se débarrasser. Nous couchions donc dans ce qui avait jadis été, selon toute évidence, un salon. Du plafond pendait un pesant lustre en verre disparaissant presque sous une véritable pelisse de poussière. Adossé à l'un des murs, qu'il écrasait de sa masse, se trouvait un meuble hideux, tenant à la fois du buffet et du porte-habits, couvert de moulures, de petits tiroirs et de bouts de miroir. Au sol, un tapis, évocateur de fastes passés, portait, comme autant de stigmates du temps, les empreintes circulaires d'innombrables seaux de ménage. Il y avait encore deux chaises dorées au siège éventré et un de ces antiques fauteuils en crin qui vous expédient illico à terre pour peu que vous tentiez de vous y installer.

La pièce avait été transformée en chambre à coucher par la grâce de quatre lits crasseux casés tant bien que mal au milieu des autres épaves. Mon lit se trouvait à droite en entrant, dans le coin le plus rapproché de la porte. Il y en avait un autre, coincé tout contre le pied du mien — seule disposition possible si l'on voulait pouvoir encore ouvrir la porte. De sorte que j'étais condamné à dormir en chien de fusil pour épargner à mon voisin de solides ruades dans le bas du dos. Ce voisin, un certain M. Reilly, était un homme assez âgé, une sorte de mécanicien qui travaillait « au jour » dans l'une des houillères. Heureusement pour moi, il partait rejoindre son poste de travail à cinq heures du matin, ce qui me laissait deux heures où je pouvais enfin étendre les jambes et dormir à mon aise. Le lit d'en face était occupé par un Écossais, victime d'un accident de la mine : un bloc de roche l'avait cloué au sol et il avait dû attendre deux longues heures pour qu'on arrive à le dégager. Moyennant quoi, il avait touché cinq cents livres d'indemnité. C'était un grand gaillard d'une quarantaine d'années, doté d'une certaine prestance avec ses cheveux poivre et sel et sa moustache bien taillée qui lui donnaient davantage

l'allure d'un sergent-major que d'un mineur. Il restait allongé dans son lit jusqu'à une heure avancée de la journée, tirant sur sa bouffarde. Le dernier lit voyait défiler des voyageurs de commerce, placeurs de journaux et vendeurs d'articles à tempérament, qui restaient rarement plus de deux nuits. C'était un grand lit, de loin le meilleur de la chambre. J'y avais passé ma première nuit, mais on n'avait pas tardé à m'en déloger pour laisser la place à un nouvel occupant. Il en était ainsi, je pense, pour tout le monde : le grand lit servait en quelque sorte d'appât. Toutes les fenêtres demeuraient hermétiquement closes — il y avait même, au bas, des bourrelets de caoutchouc — de sorte qu'au matin la chambre empestait comme la cage d'un putois. On ne s'en rendait pas compte en se réveillant, mais pour peu que l'on sorte quelques instants, au retour l'odeur vous frappait comme une gifle en pleine figure.

Je n'ai jamais su combien de chambres avaient été aménagées dans cette maison, mais, aussi étrange que cela paraisse, il y avait une salle de bains, datant d'avant l'ère des Brooker. En bas, on trouvait la traditionnelle cuisine-salle à manger et pièce principale, avec l'énorme fourneau qui ronflait de jour comme de nuit. Une unique fenêtre à tabatière laissait passer la lumière du jour, car il y avait d'un côté la boutique et de l'autre le garde-manger, qui donnait accès au lieu sombre et souterrain où l'on emmagasinait les tripes. Obstruant à moitié la porte du garde-manger, on voyait un canapé informe qu'occupait en permanence notre logeuse, Mme Brooker, perpétuellement souffreteuse et perpétuellement noyée sous un amoncellement de couvertures crasseuses. Mme Brooker avait un visage large, inquiet, d'un jaune éteint. Personne n'aurait su dire au juste ce qu'elle avait. J'ai pour moi toujours pensé que son seul mal venait de trop manger. Devant le feu, il y avait toujours du linge en train de sécher et au milieu de la pièce trônait la grande table de cuisine où tout le monde se rassemblait à l'heure du repas. Je n'ai jamais vraiment vu le bois de cette table, mais je me souviens de divers revêtements découverts au gré des heures. Tout au fond, il y avait une couche de vieux journaux mâchurés de sauce Worcester ; au-dessus, une toile cirée blanche toute poisseuse ; puis une grande étoffe de serge verte, et enfin, une nappe de grosse toile, jamais changée et rarement enlevée. En général, les miettes du petit déjeuner étaient encore présentes sur la table au moment du dîner. J'avais ainsi appris à identifier les miettes de chacun et à suivre, jour après jour, leur cheminement à travers la table.

La boutique était une pièce étroite, froide. Le côté rue de la vitrine avait gardé quelques lettres blanches, vestiges d'anciennes réclames pour chocolat, jetées çà et là comme des étoiles dans le ciel. A l'intérieur, un étal portant les grandes feuilles de tripe blanche, les morceaux de cette substance grise et floconneuse dénommée « tripe noire » et les pieds de porc cuits, à la transparence fantomatique. C'était la classique boutique de « Tripes et Pois » et l'on ne trouvait pas grand-chose d'autre à y acheter, si ce n'est du pain, des cigarettes et des conserves. « Thés », lisait-on encore sur la devanture : mais le client qui voulait obtenir une tasse de thé se voyait poliment invité à tenter sa chance ailleurs. M. Brooker était mineur de son

métier, mais il avait toujours, aidé de sa femme, tenu commerce pour aider à faire bouillir la marmite du ménage. A une époque, les époux s'étaient ainsi improvisés tenanciers de bar, mais on leur avait retiré leur licence pour avoir toléré que des jeux s'organisent dans leur établissement. Je doute fort qu'une quelconque de leurs entreprises ait jamais été rentable : ils appartenaient plutôt à cette catégorie de gens qui, semble-t-il, ne se lancent dans le commerce que pour avoir toujours une occasion de rouscailler contre quelque chose. M. Brooker était brun, frêle de charpente, l'air revêché, le type irlandais, et d'une saleté ahurissante. Je ne me souviens pas de l'avoir vu une seule fois les mains propres. Mme Brooker étant désormais impotente, c'était lui qui s'occupait de la nourriture et, comme toutes les personnes aux mains irrémédiablement sales, il avait une manière particulièrement insistante, caressante presque, de manipuler les objets. S'il vous tendait une tartine beurrée, vous étiez assuré d'y trouver l'empreinte d'un pouce noirâtre. Même au matin, à l'heure où il s'enfonçait dans l'ancre mystérieux situé derrière le canapé de Mme Brooker pour y chercher les tripes du jour, même alors il avait déjà les mains sales. Les autres pensionnaires m'ont raconté, à propos de cette réserve, des choses à vous glacer le sang. L'endroit était, paraît-il, infesté de cafards. Je ne sais pas exactement à quels intervalles se faisaient les livraisons, mais ces intervalles étaient sûrement assez éloignés dans le temps, car M. Brooker s'y référait pour tenir son calendrier : « Voyons, j'ai eu depuis... trois arrivages de tripe congelée. » On ne servait jamais de tripes aux pensionnaires. A l'époque, je croyais que c'était parce qu'il s'agissait d'un plat de riches. Depuis, j'ai compris que l'unique raison était que nous en savions trop sur le sujet. J'ai remarqué que les Brooker ne mangeaient, de leur côté, jamais de tripes.

Il n'y avait que quatre pensionnaires permanents : M. Reilly, le mineur écossais, deux vieillards et un chômeur vivant au régime du P.A.C. (Public Assistance Committee), un certain Joe — le genre de personne à qui on ne connaît pas de nom de famille. Le mineur écossais était vraiment lassant dès qu'on l'avait un peu fréquenté. Comme beaucoup d'autres chômeurs, il passait le plus clair de son temps à éplucher les journaux et, si vous le laissiez faire, il était capable de vous tenir la jambe des heures entières à propos du péril jaune, des malles macabres, de l'astrologie ou du conflit entre la science et la religion. Les vieux pensionnaires avaient naturellement été chassés de leur logis par le Means Test (Contrôle des ressources). Ils donnaient aux Brooker leur allocation de dix shillings par semaine et recevaient en retour ce à quoi on peut s'attendre pour une telle somme : c'est-à-dire un lit sous les combles et des repas constitués principalement de tartines beurrées. L'un d'eux était du type « supérieur à la moyenne », il mourait à petit feu d'une maladie maligne — le cancer, je crois. Il ne quittait son lit que les jours où il allait toucher son allocation. L'autre, que tout le monde appelait « le vieux Jack », était un ancien mineur âgé de soixante-dix-huit ans qui avait travaillé pendant plus de cinquante ans aux charbonnages. Il était vif et intelligent mais, curieusement, il paraissait se souvenir uniquement de ses expériences de jeunesse et avoir tout oublié des perfectionnements apportés par la machinerie minière moderne. Il me parlait d'empoignades avec des chevaux rétifs dans les étroites

galeries souterraines. Quand il apprit que je me préparais à descendre au fond dans diverses mines, il me déclara avec condescendance qu'un homme de ma taille (un mètre quatre-vingt-six) ne parviendrait jamais à « faire le voyage ». Inutile d'essayer de lui faire entendre que beaucoup de choses avaient changé. Mais il se montrait amical avec chacun et avait pour habitude de saluer la compagnie d'un sonore « Bonne nuit les gars ! » en prenant l'escalier pour rejoindre son lit sous les combles. Ce que j'admirais le plus chez le vieux Jack, c'est qu'il ne quémandait jamais. Il était la plupart du temps à court de tabac vers la fin de la semaine, mais il s'était toujours refusé à fumer celui d'autrui. Les Brooker avaient assuré leurs deux plus vieux pensionnaires sur la vie dans une de ces sociétés à six pence la semaine. Et, à ce qu'on disait, on les avait entendu demander un jour au démarcheur : « Combien de temps vivent les gens qui ont le cancer ? ».

Comme l'Écossais, Joe était un grand dévoreur de journaux; il passait la quasi-totalité de ses journées à la bibliothèque publique. C'était le type même du chômeur célibataire — l'air perdu, franchement dépenaillé, avec un visage rond, presque enfantin, sur lequel flottait une expression naïvement polissonne. Il ressemblait davantage à un petit garçon mal tenu qu'à un homme adulte. Il faut croire que c'est l'absence totale de responsabilités à exercer qui fait paraître tant de ces hommes plus jeunes que leur âge. En voyant pour la première fois Joe, je lui avais donné environ vingt-huit ans, et je n'avais pas été peu surpris d'apprendre qu'il en avait quarante-trois. Il avait un faible pour les expressions ronflantes et était très fier de l'astuce dont il avait fait preuve en esquivant l'écueil conjugal. Il répétait à satiété : « Les chaînes matrimoniales sont un grave problème », pensant manifestement faire là une remarque aussi subtile que profonde. Il disposait en tout de quinze shillings par semaine et en donnait six ou sept aux Brooker pour son lit. Il m'est arrivé de le voir se préparer une tasse de thé sur le fourneau de la cuisine, mais la plupart du temps il prenait ses repas à l'extérieur. Du pain tartiné de margarine et des cornets de *fish and chips*, vraisemblablement.

Hors ces quatre personnages, on voyait défiler chez les Brooker une clientèle en perpétuel renouvellement faite de voyageurs de commerce vivant au bord de la misère, de saltimbanques — espèce encore très répandue dans le Nord, grâce aux pubs importants qui engagent volontiers des artistes de variétés pour la semaine anglaise — et de placeurs en journaux. C'était là un type de démarcheurs que je n'avais jamais rencontré jusqu'alors. C'était un métier si dépourvu d'avenir, si sordide que je ne comprenais pas qu'on puisse préférer ça à la prison. Embauchés généralement par les hebdomadaires ou les journaux du dimanche, ils allaient de ville en ville, munis de plans et de listes des rues « à faire ». S'ils ne réussissaient pas à décrocher un minimum de vingt abonnements quotidiens, c'était la porte. Tant qu'ils se maintenaient à ce niveau, ils percevaient un chiche salaire — deux livres par semaine, je crois. Au-dessus, ils avaient droit à une commission dérisoire pour chaque commande enregistrée. La chose n'est pas aussi incroyable



qu'il y paraît à première vue : dans les zones ouvrières, chaque famille lit un hebdomadaire à deux pence et en change au bout de quelques semaines; mais je ne crois pas que personne puisse exercer longtemps un métier de ce genre. Les journaux embauchent de pauvres diables aux abois, employés de bureau au chômage, voyageurs de commerce sans travail, etc., qui déploient pendant quelque temps des efforts frénétiques pour remplir leur contrat minimum. Puis, quand ils se sont bien usés à la tâche, on les flanque à la porte et des troupes fraîches viennent prendre la relève. J'ai connu deux de ces hommes, employés par un hebdomadaire des plus en vue. C'étaient dans les deux cas des hommes d'âge mûr, ayant une famille à nourrir — l'un était même grand-père. Ils turbinaient dix heures par jour, « faisant » les rues qui leur étaient assignées, après quoi ils devaient veiller tard dans la nuit pour remplir les formulaires correspondant à la dernière escroquerie mitonnée par le journal qui les employait — un de ces attrape-nigauds où l'on vous « offre » deux tasses et trois soucoupes si vous souscrivez un abonnement de six semaines, en n'omettant pas de joindre un mandat-poste de deux shillings. Le plus gros, le grand-père, s'endormait généralement sur sa pile de formulaires. Aucun d'entre eux n'aurait pu payer la livre hebdomadaire que les Brooker demandaient pour la pension complète. Ils donnaient une petite somme pour leur lit et mangeaient d'un air honteux, dans un coin de la cuisine, le lard et le pain-et-margarine qu'ils charriaient dans leur bagage.

Les Brooker avaient une ribambelle d'enfants, fils et filles, qui, pour la plupart, avaient depuis longtemps déserté le foyer familial. Certains étaient au Canada — « à Canada », disait Mme Brooker. Seul un fils était resté, un gros jeune homme à l'air porcin qui travaillait dans un garage du voisinage et qui venait souvent manger à la pension. Sa femme était là toute la journée, avec ses deux enfants. C'était elle qui faisait le plus gros de la cuisine et des travaux de blanchissage, aidée par Emmie, la fiancée d'un autre fils qui, lui, habitait Londres. Emmie était une blonde au nez pointu et à l'air malheureux qui travaillait dans une filature pour un salaire de famine et qui n'en passait pas moins toutes ses soirées enchaînée à la maison des Brooker. J'avais l'intuition que ce mariage, sans cesse remis aux calendes, n'aurait en fait jamais lieu, mais Mme Brooker semblait déjà considérer Emmie comme une belle-fille en titre : elle la harcelait sans trêve, de cette manière jalouse, aimante, qui est celle des infirmes. Le reste des tâches du ménage était effectué, ou non effectué, par M. Brooker. Mme Brooker quittait rarement le canapé installé dans la cuisine (elle y passait ses journées aussi bien que ses nuits) et était trop dolente pour faire autre chose qu'ingurgiter des quantités stupéfiantes de boustifaille. C'était M. Brooker qui s'occupait de la boutique, servait à manger aux pensionnaires et « faisait » les chambres. On le voyait perpétuellement en train de passer, avec une incroyable lenteur, d'une de ces tâches abhorrées à la suivante. Il n'était pas rare que les lits soient encore défaits à six heures du soir et, à toute heure de la journée, on pouvait s'attendre à croiser M. Brooker dans l'escalier, le pouce trempant dans le pot de chambre plein à ras bords qu'il tenait à la main. Le matin, il s'installait près du feu avec un

baquet rempli d'eau sale pour éplucher des pommes de terre à la vitesse d'un film passé au ralenti. Je n'ai jamais vu personne éplucher des pommes de terre avec une telle expression de rancœur rentrée. On sentait la haine de « ce foutu travail de bonne femme », comme il disait, fermenter en lui tel un jus amer. Il appartenait à ce type d'individus qui peuvent ruminer indéfiniment leurs griefs.

Passant une bonne partie de mon temps dans la pension, j'eus tout loisir de me familiariser avec les malheurs des Brooker — comment chacun les exploitait et à quel point les gens pouvaient être ingrats à leur égard, avec cette boutique qui ne rapportait rien et la pension guère plus. Pourtant, compte tenu du temps et du lieu, ils n'étaient pas si mal lotis car, grâce à un procédé demeuré pour moi mystérieux, M. Brooker parvenait à échapper aux foudres du Means Test et touchait une allocation du P.A.C. Mais le grand plaisir du couple était de faire part de ses doléances à qui voulait bien les entendre. Mme Brooker pouvait passer des heures à se lamenter, allongée sur son canapé, tas de graisse molle et gémissante qui répétait sans se lasser : « Les clients ne viennent plus, par les temps qui courent. Je ne sais pas comment ça se fait. La tripe reste là, des jours et des jours — de la si belle tripe ! Ah, les temps sont durs, mon bon monsieur ! » etc. Toutes les lamentations de Mme Brooker se terminaient par un « Ah, les temps sont durs... » qui revenait comme un refrain. Il était sans doute vrai que la boutique ne rapportait pas. On y respirait cette atmosphère poussiéreuse, sentant la chiure de mouches, caractéristique des commerces qui périclitent. Mais c'eût été peine perdue que de tenter de leur expliquer pourquoi personne n'entrait dans la boutique, quand bien même quelqu'un en eût-il eu le courage. Et ils n'étaient pas davantage capables de comprendre que les cadavres de mouches à viande abandonnés depuis plus d'un an dans une devanture ne sont guère bons pour le commerce.

Mais ce qui leur rongait le plus le cœur, c'était l'idée de ces deux vieillards qui vivaient sous leur toit, usurpant l'espace disponible, se gavant de nourriture et ne payant que dix shillings par semaine. Je doute que les Brooker aient jamais perdu de l'argent du fait de ce type de pensionnaires, même si les dix shillings hebdomadaires ne leur laissent pas un très gros bénéfice. Mais pour eux, ces deux hommes étaient comme d'horribles parasites qui s'étaient incrustés sur eux et vivaient de leur charité. Le vieux Jack, ils le toléraient encore à peu près parce qu'il n'était presque jamais là ; mais toute leur haine se reportait sur le grabataire, Hooker, pour lui donner son nom. M. Brooker prononçait ce nom d'une manière bizarre — sans le H et avec un U long —, « Uker ». Que n'ai-je pas entendu sur le vieux Hooker, son caractère invivable, le tracassé que c'était de lui faire son lit, sa façon de ne pas vouloir manger de ceci ou de cela, son ingratitude sans bornes, et, surtout, l'obstination égoïste qu'il mettait à refuser de mourir ! Les Brooker ne le cachaient pas, ils attendaient sa mort avec impatience. Quand celle-ci surviendrait, ils pourraient du moins encaisser l'argent de l'assurance. On aurait dit qu'ils le ressentaient comme un ver à l'intérieur de leur intestin, dévorant jour après jour leur substance. Parfois, M. Brooker quittait des yeux la pomme de terre

qu'il était en train d'éplucher, croisait mon regard et, d'un geste empreint d'une amertume infinie, hochait la tête en direction du plafond, vers la chambre qu'occupait le vieux Hooker. « Si c'est pas une foutue... », commentait-il. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage ; je savais déjà tout ce qu'il pensait du vieux Hooker. Mais les Brooker avaient quelque chose à reprocher à tous leurs pensionnaires, et je ne faisais sans doute pas exception à la règle. Joe, qui vivait grâce au P.A.C., était à ranger à peu près dans le même sac que les deux encombrants vieillards. L'Écossais payait une livre par semaine, mais il traînait dans la maison la plus grande partie de ses journées, et les Brooker n'aimaient vraiment pas « l'avoir tout le temps sur le dos ». Les démarcheurs de journaux étaient toute la journée de sortie, mais les Brooker leur tenaient rigueur de pourvoir eux-mêmes à leur propre nourriture. M. Reilly, pourtant le meilleur du lot, n'était pas en odeur de sainteté auprès de Mme Brooker parce que, selon elle, il la réveillait en sursaut le matin en descendant l'escalier. Leur grand sujet de lamentation, c'était qu'ils n'arrivaient pas à trouver le genre de pensionnaires qu'ils auraient voulu, des « Messieurs du commerce » bien éduqués, qui paieraient la pension complète et seraient toute la journée à l'extérieur. Leur locataire idéal aurait été quelqu'un qui aurait payé trente shillings par semaine et qui ne se serait montré chez eux que pour aller au lit. J'ai remarqué que les logeurs haïssent généralement ceux qu'ils hébergent. Ils veulent bien prendre l'argent du locataire mais le considèrent comme un intrus et adoptent à son égard une attitude de jalouse suspicion destinée, au bout du compte, à faire en sorte que le pensionnaire ne se sente pas trop « chez lui ». C'est la conséquence, inévitable, du système pernicieux qui oblige quelqu'un à loger chez des gens sans faire lui-même partie de la famille.

Chez les Brooker, la nourriture était immonde d'un bout à l'autre. Au petit déjeuner, on avait droit à deux tranches de bacon et un misérable œuf frit accompagné de tartines beurrées qui, souvent, avaient été préparées la veille et qui, toujours, portaient des empreintes de pouce. Quelque tact que j'y mette, je n'ai jamais pu obtenir de M. Brooker qu'il me laisse le soin de beurrer moi-même mes tartines : il *fallait* qu'il me les distribue tranche après tranche, avec son épais pouce noir solidement imprimé dans chaque morceau. Au déjeuner, c'était le plus souvent un de ces méchants pâtés de viande que l'on vend tout prêts, en boîte — cela devait faire partie, je suppose, du stock du magasin —, avec des pommes de terre bouillies et du riz au lait. A l'heure du thé, il y avait à nouveau du pain et du beurre, et des gâteaux partant en miettes — très probablement des rogatons dont le boulanger n'était que trop heureux de se débarrasser. Au dîner, un fromage du Lancashire, mou et pâlichon, et des biscuits. Parlant de ces biscuits, les Brooker n'employaient jamais le mot de biscuits, mais toujours de « craquelins à la crème ». « Prenez un autre craquelin à la crème, M. Reilly, pour accompagner votre fromage », comme pour estomper le fait qu'il n'y avait rien d'autre que du fromage au menu. Quelques bouteilles de sauce Worcester et un bocal de confiture à moitié vide demeuraient en permanence sur la table. L'habitude était d'inonder à peu près tout, fromage compris, de sauce Worcester, mais je n'ai jamais vu personne

d'assez audacieux pour s'attaquer au bocal de confiture, laquelle n'était qu'un magma innommable de poussière gluante. Mme Brooker prenait ses repas à part, ce qui ne l'empêchait pas de se servir une portion de tous les plats qui passaient, et elle avait un chic particulier pour obtenir ce qu'elle appelait le « fond du pot », c'est-à-dire la tasse renfermant le thé le plus fort. Autre manie, elle s'essuyait à tout bout de champ la bouche à l'une de ses couvertures. Vers la fin de mon séjour, elle s'était mise à découper des bandes de papier journal à cet effet, de sorte qu'au matin le sol était jonché de boulettes de papier englué qui restaient là des heures entières. L'odeur qui régnait dans la cuisine était abominable, mais, comme pour la chambre, on n'y prêtait plus attention au bout de quelque temps.

Il faut le souligner, un tel endroit doit être assez représentatif de ce que l'on peut s'attendre à trouver dans les zones industrielles, puisque, dans l'ensemble, les pensionnaires ne se plaignaient pas. Le seul que j'aie jamais vu protester fut un petit Cockney aux cheveux noirs et au nez pointu qui faisait du démarchage pour une marque de cigarettes. C'était la première fois qu'il se rendait dans le Nord; je crois bien qu'il avait, jusqu'à une date récente, une meilleure situation lui permettant de fréquenter les hôtels pour voyageurs de commerce. Il découvrait d'un seul coup les pensions de dernière catégorie où vient trouver asile la tribu maudite des vendeurs ambulants et démarcheurs à la petite semaine. Au matin, tandis que nous nous habillions (il avait naturellement dormi dans le grand lit) je vis qu'il parcourait du regard la pièce désolée avec un air de dégoût incrédule. Voyant que je l'observais, il comprit brusquement que j'étais, moi aussi, un homme du Sud.

« Ah, les fichues crapules ! Les sagouins ! » dit-il d'un ton plein de rancœur.

Puis il fit sa valise, descendit au rez-de-chaussée et, avec la plus grande fermeté, déclara aux Brooker que ce n'était pas le genre d'endroit auquel il était habitué et qu'il n'y resterait pas une minute de plus. Les Brooker ne comprirent jamais pourquoi. Ils furent à la fois ahuris et sincèrement blessés. Quelle ingratitude ! Les quitter comme ça, sans aucune raison, après une seule nuit passée chez eux ! Par la suite, ils revinrent à maintes et maintes reprises sur cet incident, le retournant sous toutes ses coutures. Ce fut une page de plus qui vint s'ajouter au catalogue de leurs doléances.

Le jour où je trouvai un pot de chambre plein sous la table du petit déjeuner, je décidai de partir. L'endroit commençait à m'écoeurer au delà de toute expression. Ce n'était pas seulement la saleté, les odeurs et la nourriture immangeable, mais surtout le sentiment d'un pourrissement absurde et immobile, l'impression d'avoir échoué en quelque lieu souterrain où les gens ne cessaient de tourner en rond comme des cafards, englués dans un cercle sans fin de besognes bâclées et de récriminations sordides. Le plus terrible chez des gens comme les Brooker, c'est leur manière de ressasser sempiternellement la même chose, encore et toujours. On a l'impression de ne pas avoir en face de soi des êtres de chair et d'os mais des zombies condamnés à reprendre sans cesse la même balbutiante litanie. A la fin,

les jérémiades de Mme Brooker — toujours les mêmes, et s'achevant inévitablement sur le refrain pleurard « Ah, les temps sont durs, mon bon monsieur » — m'écoœuraient encore plus que sa manie de s'essuyer la bouche avec des morceaux de journaux. Mais il serait trop facile de trouver simplement répugnants des gens comme les Brooker et d'essayer de les bannir de sa pensée. Car ils existent, à des dizaines et des centaines de milliers d'exemplaires. Ils incarnent un des sous-produits caractéristiques du monde moderne. On ne peut feindre de ne pas les voir dès lors qu'on accepte la société qui leur a donné naissance. Car ils sont partie intégrante de l'héritage que nous a laissé l'industrialisme. Colomb a traversé l'Atlantique à la voile, les premiers moteurs à vapeur se sont mis en marche en ahanant, les carrés britanniques ont essuyé sans broncher le feu des canons français à Waterloo, les corsaires borgnes du dix-neuvième siècle ont rempli leurs coffres en chantant les louanges du Seigneur. Et voilà où tout cela nous a conduits : à ces dédales infinis de taudis, à ces arrière-cuisines sombres où des êtres vieillissants et souffreteux tournent en rond comme des cafards. On se doit de voir et de sentir — surtout de sentir — de temps à autre de tels endroits, pour ne pas oublier qu'ils existent. Encore qu'il vaille mieux ne pas y séjourner trop longtemps.

Le train m'emportait à travers un monstrueux décor de terrils, de cheminées, de ferrailles amoncelées, de canaux emplis d'eau croupie, de chemins au sol de boue cendreuse marqué par les empreintes de centaines de galoches. C'était le mois de mars, mais il avait fait terriblement froid et l'on voyait un peu partout des monticules de neige noircie. Alors que le convoi traversait lentement les faubourgs de la ville, je découvrais des rangées de petites maisons grises s'alignant à angle droit le long de la voie. Derrière une de ces maisons, une femme, jeune, était à quatre pattes sur la pierre, enfonçant un bâton dans le tuyau de vidange de cuivre partant de l'évier. Celui-ci devait sans doute être bouché. J'eus le temps de détailler cette femme — son tablier informe, ses grosses galoches, ses bras rougis par le froid. Elle leva la tête au passage du train, et je pus presque croiser son regard. Elle avait un visage rond et pâle, le visage las de la fille des taudis ouvriers, qui a vingt-cinq ans et qui en paraît quarante, après une série de fausses couches et de travaux harassants. Et, à la seconde où je l'aperçus, ce visage était empreint de l'expression la plus désolée, la plus désespérée qu'il m'ait jamais été donné de voir. Je compris soudainement l'erreur que nous faisons en disant que « pour eux, ce n'est pas la même chose que pour nous », sous-entendant que ceux qui sont nés dans les taudis ne peuvent rien imaginer au delà des taudis. Car ce que j'avais reconnu sur ce visage n'était pas la souffrance inconsciente d'un animal. Cette femme ne savait que trop ce qu'était son sort, comprenait aussi bien que moi l'atrocité qu'il y avait à se trouver là, à genoux dans le froid mordant sur les pierres glissantes d'une arrière-cour de taudis, à fouiller avec un bâton un tuyau de vidange nauséabond.

Mais bientôt le train s'engagea en rase campagne, et tout prit un air étrange, presque surnaturel, comme si la nature s'était transformée en une sorte de parc.

Car dans les zones industrielles, on a toujours l'impression que la crasse et la fumée s'étendent à l'infini et qu'aucune parcelle de la surface de la Terre ne peut leur échapper. Dans un petit pays comme le nôtre, sale et peuplé, la souillure prend facilement l'allure d'une malédiction inéluctable. Les cheminées d'usine et les terrils apparaissent plus normaux, plus naturels que l'herbe et les arbres, et même en pleine campagne, si vous enfoncez une fourche dans la terre, vous vous attendez toujours un peu à mettre à jour un cul de bouteille ou une boîte de fer touillée. Mais ici la neige était vierge et formait une couche si épaisse qu'on apercevait uniquement le haut des murs de bornage, serpentant à travers les collines comme des sentes noires. Me revenait à l'esprit la formule de D. H. Lawrence qui, parlant de ce paysage ou d'un autre lui ressemblant comme un frère, avait écrit que les collines enneigées ondulaient dans le lointain « comme des muscles ». C'est à une autre comparaison que j'aurais quant à moi recouru. A mes yeux, la neige et les murets noirs évoquaient plutôt une robe blanche brodée de canalisations noires.

Bien que la couche de neige fût pratiquement intacte, le soleil brillait d'un vif éclat et, à l'abri des portières fermées de la voiture, j'aurais pu jurer qu'il était chaud. D'après le calendrier, c'était le printemps, et quelques oiseaux semblaient même le croire. Pour la première fois de ma vie j'aperçus des freux qui sautillaient sur une étendue de terrain plat, à proximité de la voie. Sur le sol, et non, comme j'aurais pu le croire, dans les branches d'un arbre. J'assistais à un étrange ballet de séduction. La femelle ouvrait le bec et le mâle marchait autour d'elle, paraissant lui donner à manger. Cela faisait à peine une demi-heure que je me trouvais dans ce train, mais j'avais l'impression qu'une distance infinie séparait l'arrière-cuisine des Brooker de ces pentes de neige vierge, de ce soleil clair et de ces grands oiseaux réfléchissant sa lumière.

Les zones industrielles forment en fait une ville gigantesque, comptant une population sensiblement égale à celle du Grand Londres mais, heureusement, répartie sur une beaucoup plus grande surface. De sorte que même au cœur de ces zones on trouve encore des îlots de propreté et de décence. C'est là une idée réconfortante. Malgré tous ses efforts, l'homme n'est pas encore parvenu à répandre sa crasse partout. La Terre est si vaste et — encore — si vide que même au plus noir de la civilisation subsistent des champs où l'herbe n'est pas grise mais verte. Celui qui se donnerait la peine de chercher trouverait peut-être même des rivières abritant des poissons vivants au lieu de boîtes de saumon en conserve. Pendant très très longtemps, vingt minutes encore peut-être, le train roula en pleine campagne avant que la civilisation des banlieues ne recommence à se manifester, suivie par les premiers taudis, puis les crassiers, les cheminées d'usine, les hauts fourneaux, les canaux et les gazomètres d'une nouvelle ville industrielle.

## II

Notre civilisation, n'en déplaise à Chesterton, est fondée sur le charbon, et ce à un point qu'on ne saurait imaginer tant qu'on ne prend pas la peine d'y réfléchir posément. Les machines qui nous permettent de vivre, et les machines qui fabriquent les machines, sont toutes, directement ou indirectement, tributaires du charbon. Dans le métabolisme du monde occidental, le mineur de fond vient, par ordre d'importance, tout de suite après l'homme qui laboure le sol. C'est une sorte de cariatide crasseuse portant sur ses épaules à peu près tout ce qui n'est *pas* crasseux. C'est pourquoi le processus concret d'extraction du charbon vaut bien qu'on s'y arrête, si on a l'occasion et le désir de s'en donner la peine.

Quand on descend au fond d'une mine de charbon, il importe d'accéder au front de taille pour voir les « chargeurs » au travail. Ceci n'est pas chose facile, étant donné que les visiteurs sont plutôt considérés comme une gêne dans une mine en exploitation. Mais si vous vous y rendez à tout autre moment, vous risquez d'en retirer une impression totalement faussée. Le dimanche, par exemple, une mine paraît presque paisible. Quitte à descendre, il faut descendre dans le rugissement des machines, alors que l'air est noir de la poussière du charbon, pour se rendre vraiment compte de ce qu'est le travail du mineur. C'est alors qu'on découvre l'enfer, tout au moins selon le tableau que je me fais mentalement de l'enfer. La plupart des traits qu'on associe d'ordinaire au royaume de Satan sont présents au rendez-vous : la chaleur, le bruit, le tohu-bohu, l'atmosphère fétide, l'air vicié et, surtout, l'espace compté à un point insupportable. Seules les flammes manquent à l'appel : on ne voit en bas que les faisceaux ténus des lampes Davy et des torches électriques, qui ont bien du mal à percer les nuages de poussière de charbon.

Une fois parvenu à pied d'œuvre — et y parvenir n'est pas une mince affaire, comme je l'expliquerai un peu plus loin — il vous faut ramper sous la dernière rangée de bois de soutènement pour enfin découvrir, devant vous, un mur noir, brillant, d'un mètre à un mètre vingt de haut : le front de taille. Au-dessus, le plafond lisse constitué par la roche d'où a été extrait le charbon; au-dessous, c'est encore la roche, de sorte que la galerie où vous vous trouvez n'est pas plus haute que la veine de charbon elle-même, soit guère plus d'un mètre. La première sensation, qui domine toutes les autres pendant un certain temps, c'est le fracas effroyable, assourdissant, du transporteur à courroie qui emporte le charbon. Vous n'y voyez pas très loin, à cause du brouillard fait de poussière de charbon qui renvoie le faisceau de votre lampe, mais suffisamment pour distinguer la double rangée d'hommes agenouillés, à moitié nus — les chargeurs —, qui, à raison d'un tous les quatre ou cinq mètres, chargent avec leurs pelles le charbon abattu et le rejettent d'un geste vif pardessus leurs épaules. Ils alimentent ainsi le transporteur à courroie, un ruban de caoutchouc de quelque soixante centimètres de large qui court derrière eux, charriant perpétuellement un torrent de charbon scintillant. Dans une exploitation importante, c'est plusieurs tonnes de charbon qui sont ainsi emportées à chaque minute en direction d'une galerie principale.

Là, des berlines d'une demi-tonne de capacité recueillent le charbon et l'acheminent vers les cages qui le remonteront à la surface.

Il est impossible de voir ces chargeurs au travail sans éprouver une pointe d'envie devant la résistance physique dont ils font preuve. C'est une tâche effroyable qu'ils accomplissent, un travail presque surhumain si l'on prend l'individu moyen comme référence. Car ils ne se contentent pas de remuer des quantités monstrueuses de charbon, ils le font dans une position qui rend leur travail deux ou trois fois plus pénible. Ils doivent rester en permanence à genoux — il leur serait difficile de se mettre debout sans heurter le toit : vous n'avez qu'à faire un bref essai pour vous rendre compte de l'effort que cela représente. Debout, il est relativement facile de manier une pelle, car vous pouvez vous servir de vos cuisses et de vos genoux comme points d'appui. En position agenouillée, ce sont les muscles des bras et du ventre qui doivent faire tout le travail. Et les conditions générales ne sont pas précisément faites pour arranger les choses. Il y a la chaleur — variable, mais suffocante dans certaines mines —, la poussière de charbon qui pénètre votre gorge et vos narines, s'amasse autour de vos paupières, et le fracas incessant du transporteur qui, dans cet espace confiné, résonne comme le crépitement d'une mitrailleuse. Mais les chargeurs travaillent comme s'ils étaient de fer, et ils ont vraiment l'air d'être de fer — des statues de fer forgé — sous la couche lisse de poussière de charbon qui les enveloppe de la tête aux pieds. Il faut être au fond et voir ces mineurs à moitié nus pour se rendre compte des splendides types d'humanité qu'ils représentent. La plupart sont petits (une grande taille constitue un handicap en la circonstance), mais offrent au regard un corps véritablement superbe. Des épaules larges, un torse évasé qui s'amincit pour rejoindre une taille fine et souple, un fessier petit et bien dessiné, des cuisses musclées, sans une once de chair en trop nulle part. Dans les mines où il fait très chaud, ils ne portent qu'un léger caleçon, des galoches et des genouillères ; dans les chantiers où l'atmosphère est suffocante, ils ne gardent que les galoches et les genouillères. Il est difficile de leur donner un âge au vu de leur seul aspect physique. Certains peuvent avoir jusqu'à soixante ou soixante-cinq ans, mais, nus et noircis, ils présentent tous le même aspect. Pour faire ce travail, il faut avoir un corps de jeune homme et une charpente d'officier de la Garde, à tout le moins. Quelques kilos de trop autour de la taille, et il serait impossible de conserver cette position perpétuellement courbée. On ne peut oublier ce spectacle après l'avoir contemplé ne serait-ce qu'une fois — cet alignement de silhouettes agenouillées, noires de suie, qui enfoncent leurs énormes pelles dans le charbon avec une force stupéfiante et à une cadence infernale. Ils travaillent sept à neuf heures d'affilée, sans s'arrêter — en principe —, car il ne doit pas y avoir de temps mort. En réalité, ils arrivent à trouver un quart d'heure de répit pour manger ce qu'ils ont apporté avec eux (un morceau de pain à la graisse de bœuf, en général) et boire une bouteille de thé froid. La première fois que je suis allé voir les chargeurs au travail, j'ai mis la main sur une chose gluante et répugnante qui traînait dans la poussière de charbon. C'était un morceau de tabac mâché. La grande majorité des mineurs chiquent, parce que, paraît-il, ça coupe la soif.



Il vous faudra sans doute faire plusieurs descentes au fond avant de commencer à comprendre un peu ce qui se passe autour de vous. Ceci, surtout, parce que le simple effort nécessaire pour se déplacer d'un endroit à un autre fait qu'il est très difficile de remarquer quoi que ce soit. D'un côté, c'est très décevant, ou à tout le moins ça ne ressemble pas à ce que vous imaginiez. Vous pénétrez dans la cage, une boîte d'acier large comme une cabine téléphonique et deux à trois fois plus longue. Dix mineurs y rentrent, mais ils doivent se serrer comme des sardines dans une boîte de conserve et un homme de grande taille ne peut s'y tenir debout. La porte d'acier se referme sur vous et quelqu'un là-haut, le préposé au maniement du treuil, vous lâche dans le vide. Vous ressentez la brusque crispation à l'estomac habituelle, et vous avez l'impression que vos oreilles éclatent, mais aucune sensation de vitesse jusqu'au moment où, approchant du fond, la cage ralentit si brutalement que vous vous sentez prêt à jurer qu'elle remonte. A mi-parcours, la cage atteint sans doute les cent kilomètres à l'heure ; davantage même dans les mines particulièrement profondes. Quand vous émergez, au fond, vous êtes à quelque chose comme quatre cents mètres sous terre. C'est-à-dire que vous avez, pesant sur vous, une colline aux dimensions respectables : des centaines de mètres de roche dure, des ossements d'animaux disparus, du sous-sol, du silex, des racines vivantes, de l'herbe verte et des vaches qui paissent dessus. Tout ceci suspendu au-dessus de votre tête et retenu uniquement par des étais de bois pas plus épais que votre mollet. Mais, du fait de la vitesse de descente de la cage et de l'obscurité totale dans laquelle s'est effectué le parcours, vous n'avez pas l'impression de vous trouver beaucoup plus bas que dans un tunnel de métro, à Picadilly.

En revanche, ce qui surprend vraiment, c'est la démesure des distances horizontales qu'il faut parcourir sous terre. Avant d'être descendu moi-même dans une mine, j'imaginais vaguement le mineur sortant de la cage et allant travailler sur une veine de charbon située à quelques mètres de là. J'étais loin de me rendre compte qu'avant même d'arriver à pied d'œuvre, le mineur peut avoir à ramper dans des passages souterrains sur une distance équivalente à celle qui sépare London Bridge d'Oxford Circus. Au début, naturellement, on fore un puits à proximité d'une veine de charbon. Mais à mesure qu'on exploite cette veine et qu'on en attaque de nouvelles, le chantier s'éloigne de plus en plus du fond du puits. Un kilomètre et demi de la cage au front de taille représente sans doute une distance moyenne; cinq kilomètres constituent un parcours qui n'a rien d'exceptionnel ; on m'a même dit que, dans certaines mines, il y avait jusqu'à huit kilomètres de trajet. Mais ces distances n'ont rien de commun avec de semblables distances parcourues au jour. Car tout au long de ce kilomètre et demi (ou de ces cinq kilomètres), dès que l'on quitte la galerie principale, il n'y a pratiquement pas d'endroit où l'on puisse se tenir debout — et fort peu dans la galerie principale elle-même.

Il faut avoir parcouru quelques centaines de mètres pour commencer à comprendre ce que cela représente. Vous vous engagez, courbant légèrement le

dos, dans une galerie faiblement éclairée d'environ trois mètres de large sur un mètre cinquante de haut, aux parois revêtues de plaques de schiste, comme les murs de pierre du Derbyshire. Tous les deux mètres, vous rencontrez des étançons de bois qui soutiennent les poutres et longerons. Certaines poutres ont pris des courbures insensées, au point qu'il faut passer dessous à croupetons. Sous vos pieds, rien pour faciliter la marche : une poussière épaisse, des morceaux de schiste déchiqueté ou, quand il y a de l'eau, un sol aussi bourbeux qu'une cour de ferme. Il y a aussi les rails des berlines formant une sorte de voie ferrée en miniature, avec des traverses espacées de trente à soixante centimètres qui rendent la progression particulièrement pénible. Tout est gris de poussière — une poussière dégageant une odeur brûlante que l'on retrouve, semble-t-il, dans toutes les mines. Vous apercevez de mystérieuses machines dont vous ignorez la destination, des grappes d'outils accrochés à des fils métalliques, parfois des souris qui détalent dans le faisceau des lampes. Ces souris sont en nombre étonnant, en particulier dans les mines qui utilisent, ou ont utilisé, des chevaux. Je serais curieux de savoir comment elles ont pu arriver là. Peut-être simplement en dégringolant à travers le puits : à ce qu'on dit, une souris peut tomber d'une hauteur pratiquement illimitée sans se faire de mal, à cause du rapport entre son poids et la surface de son corps. Vous vous collez contre la paroi pour laisser le passage aux convois de berlines qui s'acheminent lentement vers le puits, entraînées par un câble sans fin manoeuvré depuis la surface. Vous vous faufilez entre des rideaux de toile à sac et franchissez de lourdes portes de bois qui, une fois ouvertes, laissent passer de violents souffles d'air chaud. Ces portes jouent un rôle important dans l'ensemble du système d'aérage. L'air vicié est aspiré, à l'aide de ventilateurs, à travers un puits, tandis que l'air frais entre normalement par un autre puits. Mais livré à sa seule initiative, l'air a tendance à emprunter le circuit le plus court, et donc à délaisser les chantiers situés le plus loin de la surface. C'est pourquoi il est nécessaire d'établir des cloisonnements interdisant tout raccourci.

Au début, marcher courbé prend l'allure d'une plaisanterie, mais c'est une plaisanterie qui perd très vite tout sel. Je suis personnellement handicapé par ma taille au-dessus de la moyenne, mais quand le toit s'abaisse à un mètre vingt ou même moins, l'affaire devient sérieusement éprouvante pour qui n'est pas un nain ou un jeune enfant. Car il ne s'agit pas simplement de se plier en deux pour marcher, il faut encore garder la tête levée pour repérer les poutres et longerons et les esquiver quand on les rencontre. D'où une sorte de torticolis permanent — qui n'est encore rien comparé à la douleur qu'on ressent dans les cuisses et les genoux. Au bout de moins d'un kilomètre, cela devient (je n'exagère absolument pas) une insupportable torture. Vous commencez à vous demander si vous allez pouvoir aller jusqu'au bout du trajet — quant au retour, vous préférez ne pas y penser. Votre allure se ralentit de plus en plus, et voilà que survient un passage particulièrement bas où, pendant deux à trois cents mètres, vous devez progresser à croupetons. Puis, sans prévenir, le toit s'exhausse mystérieusement — conséquence sans doute d'un éboulement de la roche — et vous vous trouvez avec devant vous vingt bons mètres où vous pouvez enfin déplier votre carcasse. La

sensation de soulagement est très vive. Mais aussitôt après vient un nouveau passage bas d'une centaine de mètres, débouchant sur un tronçon encombré de poutres sous lesquelles vous devez vous couler tant bien que mal : c'est presque un délice que de se mettre à quatre pattes, comparé à ce que vous avez enduré auparavant. Mais quand, parvenu au bout, vous tentez de vous remettre debout, c'est pour découvrir que vos rotules refusent de continuer à vous propulser. Ravalant votre honte, vous implorez une halte, disant que vous aimeriez bien prendre une ou deux minutes de repos. Votre guide (un mineur) fait preuve de compassion. Il sait, lui, que vos muscles ne sont pas faits de la même matière que les siens. « Encore quatre cents mètres et on y est », vous dit-il en guise d'encouragement, alors que vous songez que, pour vous, quatre cents mètres ou quatre cents kilomètres... Mais tout a une fin et vous finissez par accéder au front de taille, après avoir parcouru quelque chose comme un kilomètre et demi en une heure de temps. Sans le poids mort que vous représentez, un mineur aurait effectué le même trajet en une vingtaine de minutes. Arrivé à pied d'œuvre, vous vous étalez dans la poussière de charbon et restez ainsi plusieurs minutes, à reprendre suffisamment de souffle pour être en état d'observer, avec quelque chance d'y comprendre quelque chose, ce qui se passe autour de vous.

Le retour est encore plus éprouvant que l'aller, non seulement en raison de la fatigue accumulée, mais aussi parce que la galerie qui vous ramène au puits est la plupart du temps en pente légèrement ascendante. Vous avancez à une allure de tortue dans les passages bas et n'avez plus aucune honte à réclamer une halte momentanée quand vos genoux n'en peuvent plus. La lampe dont on vous a doté devient une véritable calamité et vous avez toutes chances de la laisser tomber à chaque fois que vous trébuchez. Auquel cas — si c'est une lampe Davy — elle s'éteint. Se baisser pour éviter les bois de soutènement devient un effort de plus en plus harassant, au point que vous oubliez parfois de vous baisser. Vous essayez de marcher la tête baissée, comme les mineurs — et c'est alors votre colonne vertébrale qui trinque. Les mineurs, d'ailleurs, ne sont pas plus que vous à l'abri de ce genre d'incident. C'est pourquoi, dans les mines à l'atmosphère particulièrement étouffante, où l'on ne peut tenir qu'en se mettant à moitié nu, la plupart des mineurs ont, comme ils disent, « le dos boutonné jusqu'en bas » — traduisez que chaque vertèbre est marquée d'une ecchymose permanente. Quand le tracé amorce une déclivité prolongée, les mineurs posent parfois leurs pieds chaussés de galoches (qui portent un creux sous la semelle) sur les rails des wagonnets et se laissent glisser. Dans les mines où le « voyage » est particulièrement éprouvant, tous les mineurs sont munis de cannes-bâtons d'environ quatre-vingts centimètres de long, pourvues d'un évidement sous la poignée. Dans les endroits normaux, vous vous appuyez sur le haut de la canne, et quand le toit s'abaisse, vous glissez la main dans le creux. Ces bâtons sont des objets fort utiles, et les casques de protection en bois (d'usage assez récent), un véritable don du ciel. Ces casques ressemblent aux casques de tranchée en service dans l'armée française ou italienne, mais ils ont l'avantage d'être très légers (un peu comme des casques coloniaux) et très résistants, ce qui vous permet de

prendre un violent coup sur la tête sans rien ressentir. Quand enfin vous retrouvez le jour, après trois heures passées au fond, trois heures pendant lesquelles vous avez parcouru tout au plus quatre kilomètres, vous êtes plus épuisé qu'au terme d'une marche de quarante kilomètres à l'air libre. Pendant une semaine, vous avez les muscles des cuisses si raides que descendre un simple escalier représente un exploit peu commun. Il vous faut apprendre à vous mouvoir en crabe, en évitant de plier les genoux. Voyant quoi, vos amis mineurs ne manquent pas de vous taquiner gentiment sur la raideur de votre démarche. Notez d'ailleurs qu'un mineur qui, en raison d'une maladie par exemple, a connu une assez longue période d'inactivité forcée, ne se trouve pas à la fête dans les premiers jours où il retrouve la fosse.

On m'accusera peut-être de noircir le tableau — encore qu'aucune personne qui soit descendue dans une fosse équipée selon les anciens standards (cas de la majorité des exploitations minières anglaises) et ait fait le voyage jusqu'au chantier d'abattage ne soit sans doute susceptible de porter une telle accusation. Mais ce que je voudrais bien faire comprendre, c'est la chose suivante : ramper ainsi sous terre constitue déjà une épreuve harassante, qui suffirait à remplir la journée de travail d'une personne normalement constituée ; pourtant, pour le mineur, ce n'est qu'un trajet accessoire, comme peuvent l'être les aller et retour en métro de l'employé de la City. En plus, le mineur doit accomplir sept heures et demie de travail forcené. Personnellement je n'ai jamais eu à parcourir plus d'un kilomètre et demi pour arriver au front de taille, mais les cas ne sont pas rares où c'est plutôt cinq kilomètres qu'il s'agit d'abattre quotidiennement dans ces conditions. Voilà le genre de choses qu'on a toujours tendance à oublier. Quand on évoque une mine de charbon, on pense tout naturellement à la chaleur, à l'obscurité, au travail de taupe, aux visages noircis des hommes qui triment sur la veine. Et l'on oublie trop souvent les kilomètres de trajet qu'on accomplit comme des chenilles processionnaires. Il y a aussi la question du temps. Sept heures et demie de travail effectif, cela ne paraît peut-être pas exagérément long, mais il faut y ajouter une heure au moins, et plus fréquemment deux ou trois, de voyage. Bien sûr, d'un pur point de vue technique ce voyage n'est pas du travail et le mineur ne perçoit aucun salaire en contrepartie. Mais je voudrais bien qu'on m'explique en quoi cela ne correspond pas à un travail. Il est un peu trop facile de répondre en disant que les mineurs ne se posent pas ce genre de questions. Évidemment, pour eux, ce n'est pas la même chose que pour vous ou moi. C'est un travail qu'ils accomplissent depuis l'enfance, ils ont durci leurs muscles en conséquence et ils sont capables de se déplacer sous terre avec une agilité stupéfiante et, si l'on y réfléchit, plutôt effrayante. Un mineur baisse la tête et *court*, d'une longue foulée balancée, dans des endroits où j'en suis réduit à avancer en trébuchant à chaque pas. A les voir se déplacer, à quatre pattes, entre les bois de soutènement, on penserait presque à des chiens. Mais on se tromperait grandement en s'imaginant que cela leur plaît. Tous les mineurs avec qui j'ai abordé le sujet ont été unanimes à me déclarer que le voyage est vraiment une dure affaire. En tout cas, quand ils parlent entre eux de tel ou tel puits, le voyage occupe toujours une place de choix

dans la discussion. La légende veut que les ouvriers mineurs soient beaucoup plus prompts à quitter le lieu de leur travail qu'à s'y rendre : reste que, de l'avis unanime, c'est le trajet de retour, après une dure journée de labeur, qui est particulièrement pénible. Cela fait partie du travail, ces hommes sont de taille à soutenir cet effort (cela ne l'allège en rien), un effort comparable à celui que vous devriez fournir pour escalader une petite montagne au début et à la fin de votre journée de travail.

Quand vous êtes descendu deux ou trois fois au fond, vous commencez à vous faire une idée du travail qui s'y déroule. (Je dois le signaler au passage, j'ignore tout des aspects techniques de l'exploitation charbonnière; je me borne à décrire ce que j'ai vu.) Le charbon gît dans de minces veines, coincées entre d'énormes couches de roche, ce qui revient à dire que le processus d'extraction, fondamentalement, s'assimile au geste par lequel vous prélevez la partie centrale d'une tranche napolitaine. Autrefois, les mineurs taillaient directement dans la houille avec le pic et la pince à levier — procédé extrêmement lent car, à l'état natif, le charbon est un matériau presque aussi dur que la pierre. Aujourd'hui, le travail préliminaire est effectué par une haveuse électrique, c'est-à-dire, si vous préférez, une sorte de gigantesque scie à ruban travaillant non pas verticalement mais horizontalement et pourvue de dents ayant une dizaine de centimètres de longueur pour deux à trois centimètres d'épaisseur. Cet outil peut se déplacer automatiquement d'avant en arrière et les hommes qui le mettent en œuvre peuvent lui faire adopter telle ou telle orientation. Soit dit en passant, cette machine, outre qu'elle provoque un vacarme comptant parmi les plus épouvantables qu'il m'ait jamais été donné d'entendre, soulève des nuages de poussière de charbon qui empêchent d'y voir à un mètre et rendent l'air pratiquement irrespirable. Cette machine se déplace le long du front de taille, entaillant la veine à la base sur une profondeur d'environ un mètre cinquante ; après quoi il est relativement facile de faire tomber la houille. Mais quand « c'est dur à venir », on a recours aux explosifs. Un mineur armé d'une perceuse électrique ressemblant à une version, en modèle réduit, des marteaux-piqueurs qu'on utilise pour les chantiers de rue, fore des trous à intervalles réguliers dans le charbon, y place des charges d'explosifs, obture les trous avec des bouchons d'argile, va se mettre à l'abri derrière le plus proche recoin (s'il y en a un — l'artificier étant censé prendre au moins vingt-cinq mètres de distance) et met les charges à feu au moyen d'un détonateur électrique. Il arrive, bien sûr, que la charge soit trop puissante, ce qui a pour effet de faire écrouler la roche en même temps que le charbon.

L'abattage à la poudre effectué, les chargeurs peuvent détacher les blocs de charbon, les concasser et les envoyer sur le convoyeur à courroie. On obtient au début des blocs monstrueux qui peuvent peser jusqu'à vingt tonnes. Le convoyeur à courroie entraîne le minerai vers les berlines qui circulent dans les galeries principales grâce à un câble d'acier sans fin, qui les tire jusqu'à la cage. Là, elles sont remontées à la surface pour que le charbon soit criblé et, si nécessaire, lavé.

Dans la mesure du possible, on garde la « crasse » — c'est-à-dire les schistes argileux — pour aménager les galeries du fond. Tout ce qui ne peut être utilisé est remonté à la surface et déversé au grand jour pour donner naissance à ces hideuses montagnes grises, les terrils, qui forment le décor familier des régions minières.

Quand le charbon a été abattu sur toute la partie entaillée par la machine, le front de taille a avancé d'un mètre cinquante. On met en place de nouveaux étaçons pour soutenir le toit qui vient d'être révélé, après quoi on démonte le convoyeur à courroie, on le déplace d'un mètre cinquante et on se remet à la tâche. Dans toute la mesure du possible, les trois opérations — havage, abattage à l'explosif et extraction — sont confiées à trois équipes qui se relaient : le havage l'après-midi, l'abattage à la poudre la nuit (il existe une loi, pas toujours respectée, qui interdit cette opération aux heures où d'autres mineurs travaillent à proximité) et le pelletage le matin, c'est-à-dire de six heures à une heure et demie de l'après-midi.

Mais même si l'on a l'occasion d'assister au processus d'extraction du charbon, le temps manque généralement pour se rendre compte pleinement de l'exténuant labeur qu'accomplissent les chargeurs. Normalement, chaque homme a la charge d'un espace de quatre ou cinq mètres de large. La machine a entaillé la veine de charbon sur une profondeur d'un mètre cinquante, de sorte que, si l'on considère une hauteur d'un mètre à un mètre vingt en moyenne, chaque ouvrier mineur doit découper, fragmenter et charger sur le convoyeur de sept à douze mètres cubes de charbon. En d'autres termes — le mètre cube de charbon pesant aux alentours de mille trois cents kilos — c'est à raison de près de deux tonnes à l'heure que les mineurs évacuent le charbon. J'ai suffisamment l'expérience du maniement de la pelle et de la pioche pour me rendre compte de ce que cela représente. Quand j'ai l'occasion de travailler dans mon jardin, si je remue deux tonnes de terre dans l'après-midi, j'estime avoir droit à une tasse de thé bien méritée : j'en ai assez fait. Mais, comparée au charbon, la terre est une matière assez accommodante, et je n'ai pas à travailler agenouillé, à cent mètres au-dessous de la surface, au milieu d'une chaleur suffocante et en inspirant de la poussière de charbon à chaque fois que je reprends mon souffle. Et je n'ai pas à parcourir un kilomètre et demi courbé en deux avant de me mettre « sérieusement » au travail. Faire le travail d'un mineur excède tout autant mes capacités que m'exhiber dans un cirque au trapèze volant, ou remporter le Grand National. Je ne suis pas un travailleur manuel et forme des vœux pour ne jamais le devenir, mais il est des travaux que je serais en mesure d'effectuer avec mes mains si besoin en était. Je pourrais faire un cantonnier passable, un médiocre jardinier ou même un ouvrier agricole de dixième ordre. Mais quels que soient les efforts que je déploie ou l'entraînement auquel je m'astreigne, je ne serais jamais capable d'être mineur : c'est un travail qui me tuerait en l'espace de quelques semaines.

En voyant les mineurs au travail, on se rend compte à quel point peuvent être éloignés les univers dans lesquels vivent les gens. Au fond, là où on extrait le

charbon, c'est une sorte de monde à part qu'on peut aisément ignorer sa vie durant. Il est probable que la plupart des gens préféreraient ne jamais en entendre parler. Pourtant, c'est la contrepartie obligée de notre monde d'en haut. La quasi-totalité des activités auxquelles nous nous livrons, qu'il s'agisse de manger une glace ou de traverser l'Atlantique, de cuire un pain ou d'écrire un roman, suppose — directement ou indirectement — l'emploi du charbon. Le charbon est nécessaire à toutes les activités du temps de paix. Qu'une guerre éclate, et il se fait encore plus indispensable. Dans le cas d'une révolution, le mineur a le devoir de rester fidèle au poste, sous peine de saborder la révolution, car la révolution a tout autant besoin du charbon que la réaction. Quels que soient les événements qui se déroulent au jour, il faut que l'abattage et le pelletage se poursuivent sans trêve ni répit, ou tout au moins sans s'interrompre pendant plus de quelques semaines, au grand maximum. Pour que Hitler puisse marcher au pas de l'oie, pour que le pape puisse dénoncer le péril bolchevik, pour que les foules puissent continuer à assister aux matches de cricket, pour que les poètes délicats puissent continuer à fixer leur nombril, il faut que le charbon soit là. Mais généralement, nous ne sommes pas conscients de cela. Nous savons tous que « le charbon est primordial », mais nous ne pensons jamais, ou presque jamais, à tout ce qu'implique l'extraction de ce charbon. Je suis là, à écrire confortablement installé devant mon poêle à charbon. On est au mois d'avril, mais j'éprouve encore le besoin d'allumer le feu. Tous les quinze jours, la voiture du charbonnier s'arrête devant ma porte, des hommes en blouson de cuir entrent chez moi, chargés de sacs grossiers qui sentent le bitume, et déversent le charbon dans la réserve qui se trouve sous l'escalier. Ce n'est que très rarement, et à condition de faire un effort conscient de réflexion, que j'établis le lien entre ce charbon et le travail qui s'effectue là-bas au fond de la mine. C'est simplement du charbon — une substance dont je ne puis me passer. Un combustible noir qui m'est livré magiquement, venant de nulle part, une sorte de manne pour laquelle il suffit d'ouvrir son portefeuille. Rien de plus facile que de traverser en voiture tout le nord de l'Angleterre sans penser une seule fois que, à des centaines de mètres en dessous de la route que vous empruntez, il y a des mineurs qui triment pour vous procurer du charbon. Pourtant, en un sens, ce sont ces mineurs qui font avancer votre automobile. Le monde nocturne dans lequel ils se déplacent à la lueur de leurs lampes est aussi indispensable au monde du jour que les racines de l'arbre à la fleur.

Le temps n'est pas tellement éloigné où le travail à la mine se faisait dans des conditions bien pires que celles qui prévalent aujourd'hui. On trouve, encore en vie, de très vieilles femmes qui, étant jeunes, ont travaillé au fond, avec un harnais autour de la taille et une chaîne passant entre leurs jambes, se déplaçant à quatre pattes pour tirer des wagonnets chargés de charbon. Et elles ne s'arrêtaient même pas quand elles étaient enceintes. Et aujourd'hui, si l'on ne pouvait produire du charbon autrement qu'en le faisant remorquer dans des wagonnets par des femmes enceintes, je me dis que nous préférerions encore voir cela plutôt que d'être privés de charbon. Mais, bien sûr, nous préférons la plupart du temps oublier que de telles choses ont existé. Et il en va de même pour tous les aspects

du travail manuel : ce travail, qui nous permet de continuer à vivre, nous ne voulons même pas savoir qu'il existe. Plus que quiconque, le mineur peut prétendre à incarner le type du travailleur manuel. Pas uniquement en raison du caractère particulièrement épouvantable de son travail, mais aussi et surtout parce que ce travail — si essentiel à notre survie — est en même temps si étranger à notre expérience quotidienne, si caché, en quelque sorte, que nous n'y prêtons pas plus d'attention que nous n'en prêtons à la circulation du sang dans nos veines. D'une certaine manière, c'est une expérience humiliante que de regarder travailler des mineurs. On se prend brusquement à douter de sa supériorité en tant qu'« intellectuel », et « personne au-dessus du commun » en général. Car ce que vous avez sous le nez, dans les moments où vous ouvrez les yeux en tout cas, c'est que des mineurs se tuent quotidiennement à la tâche pour que les personnes au-dessus du commun puissent rester au-dessus du commun. Vous, moi — le rédacteur en chef du *Times Literary Supplement*, les poètes délicats, l'archevêque de Canterbury, le camarade X..., auteur du *Marxisme expliqué aux nourrissons* —, tous nous devons notre vie relativement douillette aux pauvres diables qui triment sous terre, couverts de noir jusqu'aux yeux, la gorge pleine de poussière de charbon, maniant la pelle avec l'acier de leurs bras et de leur ventre.

### III

Quand le mineur de fond remonte au jour, c'est avec un teint si blafard que cela se remarque même à travers le masque de poussier qui recouvre son visage. Cela est dû à l'air vicié que l'on respire en bas, mais cela s'effacera bientôt. Pour un homme du Sud qui découvre le pays minier, voir quelques centaines de mineurs émerger d'un puits a quelque chose d'étrange, et même de passablement inquiétant. Les visages exténués, avec la suie qui s'incruste dans chaque repli de la peau, ont une expression sauvage, féroce. Mais une fois nettoyés, ces hommes ne se distinguent guère du reste de la population. Ils marchent très droit, les épaules rejetées en arrière, comme pour réagir contre l'attitude perpétuellement courbée qui leur est imposée au fond, mais ce sont dans l'ensemble des hommes plutôt râblés, pourvus de splendides charpentes qui se devinent même à travers les épais vêtements mal ajustés. On les reconnaît inmanquablement aux marques bleues qu'ils portent sur le nez et le front — des marques que tout mineur emportera avec lui dans la tombe. La poussière de charbon qui sature l'air du fond s'insinue dans la plus infime écorchure et, en cicatrisant, la peau vient recouvrir cette poussière, qui transparaît sous la forme d'une tache bleue pareille à un tatouage — et c'est bien d'un tatouage qu'il s'agit. On remarque ainsi, chez les plus vieux, des fronts marbrés comme des fromages de Roquefort.

A peine sorti de la mine, le mineur se gargarise avec un peu d'eau pour débarrasser sa gorge et ses narines du plus gros de la poussière de charbon, après quoi il rentre chez lui et se lave, ou non, suivant son tempérament. Pour autant



que j'ai pu voir, la plupart des mineurs mangent d'abord et se lavent ensuite — ce que je ferais aussi, je crois, placé en semblables circonstances. C'est un spectacle tout à fait ordinaire que celui d'un mineur se mettant à table avec un visage de nègre de music-hall, entièrement noir à l'exception des lèvres très rouges, nettoyées par le seul fait de l'alimentation. S'étant restauré, le mineur remplit un grand baquet d'eau et se lave avec beaucoup de méthode — les mains d'abord, puis la poitrine, le cou, les aisselles, ensuite les avant-bras, puis le visage et le cuir chevelu (c'est là que la saleté est la plus difficile à déloger) ; enfin sa femme prend la flanelle et lui frotte le dos. Il n'a lavé que la moitié supérieure de son corps et son nombril est sans doute encore complètement obstrué par la poussière, mais il faut tout de même une certaine virtuosité pour arriver à être relativement propre avec un unique baquet d'eau. Pour ma part, il m'a toujours fallu deux bains complets au sortir de la fosse. Il faut compter dix bonnes minutes rien que pour faire partir la poussière qui s'est incrustée dans les paupières.

Certaines houillères, parmi les plus importantes et les mieux équipées, offrent aux mineurs des installations de bains à la sortie du puits. Ceci est un énorme avantage car, outre qu'il peut se laver complètement chaque jour dans des conditions de confort proches du luxe, le mineur dispose de deux casiers pour ranger séparément sa tenue de travail et ses habits de tous les jours ; grâce à quoi, vingt minutes après avoir fait son apparition à la surface noir comme un nègre, il peut aller assister à un match de football habillé comme de neuf. Mais ceci est relativement rare car une veine de charbon n'est pas inépuisable, de sorte qu'il n'est pas forcément rentable de construire une installation de bains à chaque fois qu'on creuse un nouveau puits. Je ne suis pas en mesure de citer des chiffres exacts, mais on peut penser que, dans l'ensemble, moins d'un mineur sur trois a accès à des bains situés à proximité immédiate de la mine, et donc que, dans leur grande majorité, les mineurs restent complètement noirs des pieds à la taille pendant au moins six jours par semaine. Il leur est pratiquement impossible de se laver en entier là où ils habitent : il faut réchauffer la moindre goutte d'eau, et ce dans une pièce exiguë qui doit abriter, en plus du nécessaire de cuisine et du mobilier, une femme, quelques enfants et souvent un chien ; comment, dans ces conditions, prendre un bain comme il faudrait ? Même avec un baquet, on a toutes les chances d'envoyer des éclaboussures sur le mobilier. Il est de bon ton de répéter, dans la classe moyenne, que les mineurs ne se laveraient pas comme il faut, même si on leur offrait toutes les facilités pour cela : c'est une absurdité, car on constate que partout où il y a des bains-douches installés sur le carreau de la mine, la quasi-totalité des ouvriers les utilisent. Seuls les très vieux continuent à croire qu'il est mauvais de se laver les jambes parce que « ça donne le lumbago ». En outre, là où ils existent, les bains sont financés en partie ou en totalité par les mineurs eux-mêmes, à partir de leur mutuelle sociale. Parfois la compagnie houillère apporte son écot, parfois la mutuelle supporte toute la charge financière. Mais cela n'empêche pas les vieilles dames des pensions de Brighton de continuer à assurer que « si vous donnez des salles de bains à ces mineurs, ils s'en serviront pour stocker leur charbon ».

En fait, il est plutôt surprenant de voir les mineurs se laver comme ils le font, si l'on considère le peu de temps qu'il leur reste une fois prélevées la part du travail et la part du sommeil. C'est une grande erreur de croire que la journée de travail d'un mineur se limite à sept heures et demie. Sept heures et demie, c'est le temps effectivement passé sur le chantier, mais, comme je l'ai déjà expliqué, il faut y ajouter la durée des voyages, rarement inférieure à une heure, et souvent plus proche de trois. En outre, la plupart des mineurs consacrent encore un temps considérable aux trajets d'aller et retour de la maison au puits et du puits à la maison. Tous les districts industriels connaissent une pénurie aiguë de logements, et c'est uniquement dans les petits villages bâtis autour d'un puits que les hommes ont l'assurance de vivre près de leur lieu de travail. Dans les grandes villes minières où j'ai séjourné, presque tout le monde prenait le car pour aller travailler. Une demi-couronne par semaine semblait représenter la moyenne des frais de transport à acquitter. J'ai assez bien connu un mineur qui travaillait dans la coupe du matin, soit de six heures à une heure et demie de l'après-midi. Il devait être hors du lit à quatre heures et quart, pour se retrouver chez lui un peu après trois heures de l'après-midi. J'ai aussi rencontré un jeune gars de quinze ans qui faisait l'équipe de nuit. Il partait travailler à neuf heures du soir et rentrait à huit heures du matin ; il prenait son petit déjeuner, allait se fourrer sous les draps et dormait jusqu'à six heures de l'après-midi ; de sorte que son temps de loisir s'élevait à environ quatre heures par jour — nettement moins en réalité, une fois déduit le temps nécessaire pour se laver, se nourrir et s'habiller.

Le passage d'une équipe à une autre représente à n'en pas douter, pour la famille, une gymnastique épuisante. S'il est dans l'équipe de nuit, l'homme rentre au logis à l'heure du petit déjeuner; dans l'équipe du matin il est là vers le milieu de l'après-midi, et dans l'équipe du soir on ne le revoit qu'au milieu de la nuit. Et naturellement, dans tous les cas, il a envie de prendre son repas principal dès son arrivée. Je note que, dans son livre intitulé *England*, le révérend W. R. Inge accuse les mineurs de « boulimie ». Si je me fie à mes propres observations, je puis dire qu'ils témoignent au contraire d'un appétit étonnamment réduit. La plupart des mineurs que j'ai connus mangeaient un peu moins que moi. Bon nombre d'entre eux affirment qu'ils seraient incapables d'arriver au terme de leur journée de travail s'ils partaient l'estomac trop chargé, et ils se contentent d'emporter avec eux un en-cas constitué généralement de thé froid et de tartines à la graisse de bœuf, dans une sorte de bouteillon accroché à leur ceinture. Quand un mineur rentre tard dans la nuit, sa femme veille pour l'attendre. Mais quand il est dans l'équipe du matin, il semble qu'en règle générale il s'occupe tout seul de son petit déjeuner. Apparemment, la vieille superstition n'est pas encore morte, voulant que cela porte malheur de voir une femme avant de rejoindre l'équipe du matin. Dans l'ancien temps, paraît-il, un mineur qui rencontrait au petit matin une femme sur son chemin rentrait aussitôt chez lui et se croisait les bras le reste de la journée.

Avant mon séjour dans les régions minières, je partageais l'illusion largement

répandue selon laquelle les mineurs sont comparativement bien payés. On s'entend dire qu'un mineur touche dix ou onze shillings par service journalier, on fait une petite multiplication et on en arrive à la conclusion que ce mineur gagne trois livres par semaine, soit cent cinquante livres par an. Mais le chiffre de dix ou onze shillings est extrêmement trompeur. Tout d'abord, c'est uniquement le véritable piqueur, l'ouvrier à la veine, qui est payé à ce tarif. Un boiseur, par exemple, touche nettement moins — huit à neuf shillings en général. Par ailleurs, quand le piqueur est payé à la tâche, au tant par tonne extraite, comme c'est le cas dans beaucoup de mines, il se trouve tributaire de la qualité du charbon. Une avarie de machines ou un « défaut », c'est-à-dire la présence d'une bande de roche dans la veine de charbon, peuvent lui coûter l'équivalent d'un ou deux jours de salaire. Mais surtout il serait utopique de considérer le cas d'un mineur travaillant six jours par semaine, cinquante-deux semaines par an : il y aura toujours un certain nombre de jours de « débauchage ». Le gain moyen par journée travaillée, prenant en considération tous les ouvriers employés par l'industrie minière, sans distinction d'âge et de sexe, était en 1934 de neuf shillings et un penny trois quarts <sup>1</sup>. A supposer que tout ce monde soit simultanément employé, cela voudrait dire que le mineur moyen gagnait un peu plus de cent quarante-deux livres par an, soit approximativement deux livres et quinze shillings par semaine. Son revenu réel est en réalité bien inférieur, car les neuf shillings et un penny trois quarts précités ne représentent qu'une moyenne sur les journées effectivement accomplies, sans tenir compte des jours de chômage forcé.

J'ai devant moi cinq fiches de paye d'un mineur du Yorkshire, correspondant à cinq semaines (non consécutives) du début de 1936. Si l'on fait la moyenne, le salaire hebdomadaire brut se monte à deux livres quinze shillings et deux pence; soit, toujours en moyenne, environ neuf shillings et deux pence et demi par descente au fond. Mais ces fiches se rapportent à la période hivernale, époque où la quasi-totalité des mines fonctionnent à plein rendement. Dès que vient le printemps, la demande en charbon décroît et l'on voit de plus en plus d'hommes mis en « arrêt de travail temporaire », tandis que leurs camarades techniquement toujours au travail sont débauchés un ou deux jours par semaine. Il est donc évident qu'en avançant un chiffre de cent cinquante, ou même de cent quarante-deux livres par an, on surestime très largement le revenu annuel d'un mineur. En fait, pour l'année 1934, et pour l'ensemble de la Grande-Bretagne, le revenu brut du mineur moyen n'a été que de cent quinze livres onze shillings et six pence. Et ce revenu variait considérablement selon les régions, atteignant cent trente-trois livres deux shillings et huit pence en Écosse, alors qu'il se trouvait un peu au-dessous de cent cinq livres dans le comté de Durham, c'est-à-dire à peine plus de deux livres par semaine. Ces chiffres sont tirés du *Coal Scuttle* de M. Joseph Jones, maire de Barnsley, Yorkshire. Et M. Jones ajoute :

« Ces chiffres représentent une moyenne englobant les jeunes gens aussi bien que les adultes, les postes les mieux rémunérés aussi bien que les plus mal payés... on trouve inclus dans ces chiffres les salaires particulièrement élevés

correspondant à ceux de certains fonctionnaires et autres personnes à forte rémunération, ainsi que les sommes afférentes au travail effectué en heures supplémentaires.

*N'ayant qu'une valeur statistique, ces chiffres... masquent la véritable situation de milliers de travailleurs adultes dont les gains se trouvaient très nettement au-dessous de la moyenne et qui ne percevaient que trente à quarante shillings, voire moins, par semaine. »*

Les italiques sont de M. Jones. Mais encore faut-il remarquer que ces salaires de misère sont des salaires *bruts*. Il y a en outre toute sorte de retenues que le mineur doit déduire chaque semaine de son salaire. Voici une liste de ces retenues hebdomadaires qu'on m'a présentée comme typique dans une région minière du Lancashire :

	<i>sh</i>
Assurance (chômage et maladie)	
Location de la lampe	
Aiguisage des outils	
Peseur	
Infirmierie	
Hôpital	
Fonds de secours mutuel	
Cotisations syndicales	
Total	

Certaines de ces retenues — fonds de secours mutuel et cotisations syndicales — relèvent de la libre décision du mineur, si l'on peut dire. Les autres sont imposées par les charbonnages. Les retenues varient suivant les régions. Ainsi, l'on ne trouve pas partout l'iniquité monstrueuse qui consiste à faire payer au mineur la location de sa lampe (à raison de six pence par semaine, il paye en une année plusieurs fois le prix de cette lampe). Mais dans l'ensemble, le montant global des retenues est sensiblement identique. Le salaire hebdomadaire brut, tel qu'il ressort des cinq fiches de paye présentées par le mineur du Yorkshire, s'élève à deux livres quinze shillings et deux pence. Après retenues on arrive à un chiffre de deux livres onze shillings et quatre pence, soit trois shillings et dix pence de moins par semaine. Mais naturellement la fiche de paye ne mentionne que les retenues imposées par la société minière ou acquittées par le canal de cette dernière; il convient encore d'ajouter les cotisations syndicales, ce qui porte la soustraction totale à un peu plus de quatre shillings. On peut dire sans grand risque de se tromper que les retenues cumulées aboutissent à prélever environ quatre shillings sur le salaire hebdomadaire de *chaque* mineur adulte. De sorte que les cent quinze livres onze shillings et six pence correspondant au salaire moyen du travailleur de la mine anglais pour 1934 se réduisent en fin de

compte à quelque chose comme cent cinq livres. En contrepartie, les mineurs ont droit à des avantages en nature, puisqu'ils peuvent acheter le charbon nécessaire à leur usage domestique à un tarif préférentiel, de l'ordre de huit ou neuf shillings la tonne. Mais toujours selon M. Jones, « la valeur de ces avantages en nature ne dépasse pas, si l'on considère l'ensemble du pays, quatre pence par jour ». Et ces quatre pence représentent, dans de nombreux cas, une somme inférieure à celle que le mineur doit déboursier pour aller à la fosse et en revenir. Ainsi donc, si l'on considère l'ensemble de cette industrie, la somme que le mineur peut ramener chez lui et considérer comme intégralement sienne atteint tout juste, dans le meilleur des cas, deux livres par semaine.

Cela dit, quelle est en moyenne la production de charbon d'un mineur ?

Le tonnage de houille ramené annuellement à la surface par personne employée dans l'industrie minière est en progression constante, quoique lente. En 1914, chaque travailleur de la mine produisait en moyenne deux cent cinquante-trois tonnes de charbon. En 1934, il en produisait deux cent quatre-vingts<sup>2</sup>. Il s'agit là, bien sûr, d'un chiffre prenant en considération la totalité des travailleurs de la mine. Ceux qui travaillent sur le front de taille peuvent revendiquer une production bien supérieure, dépassant dans de nombreux cas le millier de tonnes par individu. Mais arrêtons-nous au chiffre de deux cent quatre-vingts tonnes pour mieux mesurer ce qu'il représente déjà. Il suffit, pour préciser les idées, d'établir un parallèle entre la vie d'un mineur et celle de tout autre quidam. Si j'atteins l'âge de soixante ans, j'aurais sans doute produit trente romans, soit de quoi remplir deux rayonnages d'une bibliothèque ordinaire. Dans le même laps de temps, un mineur moyen aura extrait huit mille quatre cents tonnes de houille : assez pour recouvrir Trafalgar Square sous près de soixante centimètres de charbon, ou pour approvisionner en combustible sept familles nombreuses pendant plus d'un siècle.

Sur les cinq fiches de paye que j'ai déjà mentionnées, trois portent, inscrite au tampon, la mention « Retenue pour décès ». Quand un mineur trouve la mort au travail, il est courant que ses camarades souscrivent, en général à raison d'un shilling par personne, en faveur de la veuve; les sommes sont collectées par le charbonnage et automatiquement déduites des salaires. Mais ce qui est significatif ici, c'est le *tampon*. Le taux d'accidents chez les mineurs est si élevé, en comparaison de celui des autres métiers, que les morts et les blessés sont chose aussi naturelle que dans une guerre de moyenne importance. Chaque année, un mineur sur neuf cents est tué et un sur six environ, blessé. La plupart de ces blessures sont, bien sûr, bénignes, mais il en reste un nombre appréciable qui se soldent par une invalidité totale pour la victime. Ce qui signifie que si la vie active d'un mineur est de quarante ans, celui-ci n'a guère qu'une chance sur sept de ne pas être blessé et guère plus d'une sur vingt de ne pas être tué à la mine. Aucun autre métier n'apparaît aussi dangereux, même de loin : celui qui vient en second à cet égard est le commerce maritime, où un marin sur un peu moins de mille trois cents trouve la mort chaque année. Les chiffres que j'ai fournis s'appliquent bien

sûr aux travailleurs de la mine considérés dans leur ensemble. Pour ceux qui travaillent au fond, la proportion des blessés serait assurément bien plus forte. Tous les mineurs de longue date que j'ai rencontrés avaient été personnellement victimes d'un accident assez grave, ou bien avaient vu mourir un de leurs camarades, et il n'est pratiquement pas de famille où l'on ne puisse faire état d'un père, d'un frère ou d'un oncle disparu à la mine. (« ...Vous savez, il a fait une chute de deux cents mètres, et ils auraient même pas ramassé les morceaux s'il avait pas eu son costume tout neuf en toile huilée... ») Un mineur m'a ainsi raconté comment un de ses camarades, employé à la journée, s'était trouvé coincé sous un bloc de rocher. Ils s'étaient précipités à son secours, étaient arrivés à lui dégager la tête et les épaules pour qu'il puisse respirer, il était vivant, il leur parlait. Puis ils virent que le boisage cédait à nouveau et ils durent décamper pour sauver leurs propres vies. Le blessé se trouva une nouvelle fois enseveli. Ils revinrent sur leurs pas, lui dégagèrent encore la tête et les épaules, il était toujours vivant, il leur parlait encore. Puis, pour la troisième fois le toit s'effondra, et cette fois plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'on puisse rien faire pour lui. Quand ils purent enfin le rejoindre, il était mort, bien sûr. Le mineur qui m'a raconté cette histoire avait lui-même été un jour enterré vivant, mais il avait eu la chance de se retrouver avec la tête prise entre les jambes, grâce à quoi il avait eu un petit peu d'air à respirer. Mais il ne voyait rien dans son récit de particulièrement épouvantable. L'important pour lui, c'était que le journalier savait parfaitement que l'endroit où il travaillait était dangereux, et qu'il continuait chaque jour à y aller en s'attendant à tout moment à un accident. « Et ça le tracassait tellement qu'il s'était mis à embrasser sa femme chaque fois avant de partir au travail. Et elle m'a dit, après, que ça faisait plus de vingt ans qu'il s'était arrêté de l'embrasser. »

La cause la plus évidente des accidents, c'est l'explosion du gaz, toujours plus ou moins présent dans l'atmosphère du puits de mine. Il y a une lampe spéciale qu'on emploie pour détecter le grisou : quand celui-ci est présent dans l'air en grande quantité, on le repère à la flamme d'une simple lampe Davy qui vire au bleu. Si, une fois la mèche complètement remontée, la flamme est toujours bleue, c'est que la proportion de gaz est dangereusement élevée. Le gaz n'en reste pas moins difficile à déceler car il ne se distribue pas de manière uniforme à travers l'atmosphère mais a tendance à s'accumuler dans les failles et crevasses. Avant de se mettre au travail, le mineur essaie souvent de voir s'il y a du gaz en promenant sa lampe dans les recoins.

Le gaz peut exploser à cause d'une étincelle produite lors du travail aux explosifs, ou par le simple choc d'un pic sur une roche, ou encore à cause d'une lampe défectueuse, ou des feux de remblais — ces feux qui s'allument spontanément et qui couvent sous le poussier, et qui sont très difficiles à éteindre. Les grandes catastrophes minières que l'on connaît périodiquement et qui font des centaines de morts sont en général dues à des explosions. On a ainsi tendance à voir dans l'explosion le principal danger qui menace le mineur. En fait, la grande majorité des accidents ont des causes beaucoup moins spectaculaires, assimilables

pour le mineur au train-train quotidien : c'est le cas du toit qui cède dans une galerie. Il y a aussi les « marmites du diable », ces trous circulaires qui éjectent à la vitesse d'un boulet de canon un morceau de rocher assez gros pour tuer un homme. Pour autant que je me souvienne, à une exception près, tous les mineurs que j'ai rencontrés m'ont déclaré que les nouvelles machines et les « cadences » en général ont rendu le travail encore plus dangereux. Par-delà leur esprit conservateur, les mineurs ne manquent pas d'arguments à l'appui de leur point de vue. Tout d'abord, la vitesse à laquelle se fait aujourd'hui l'abattage du charbon implique que de larges pans de toit demeurent pendant de longues heures sans soutènement. Puis il y a les vibrations, qui tendent à tout ébranler, et le bruit, qui rend plus difficile la perception des signaux de danger. Il ne faut pas oublier qu'au fond la sécurité dépend très largement de l'expérience et de l'habileté du mineur lui-même. Tout mineur expérimenté vous dira qu'une sorte d'instinct l'avertit si le toit n'est pas sûr. Comme il le dit en propres termes, « il sent le poids sur lui ». Il entend, par exemple, le léger craquement du boisage. Si les étais de bois continuent à être préférés par les mineurs aux étançons métalliques, c'est que les premiers préviennent par des craquements avant de céder, alors que le fer lâche sans crier gare. Le vacarme assourdissant des machines couvre tous les autres bruits, ce qui constitue un facteur de danger accru.

Quand un mineur est blessé, il est bien sûr impossible de lui donner immédiatement les soins que nécessite son état. Il gît écrasé sous le poids de plusieurs quintaux de pierraille au fond d'un boyau lézardé, et, quand on est parvenu à le dégager, il faut encore le tirer sur plus d'un kilomètre à travers des galeries où il est impossible de se tenir debout. Tous ceux qui se sont trouvés dans ce cas vous disent qu'il a fallu au moins deux heures, sinon plus, pour qu'on les ramène à la surface. Il y a aussi les accidents de la cage. La cage parcourt plusieurs mètres, vers le haut ou vers le bas, à la vitesse d'un train express et celui qui la fait fonctionner de la surface n'a aucun moyen de voir ce qui s'y passe. Il dispose d'instruments très complexes destinés à lui indiquer la position de la cage, mais il peut toujours faire une erreur et l'on connaît des exemples de cages ayant percuté le fond du puits à leur vitesse maximum. Cela me paraît être une mort terrible. Car, dans cette boîte d'acier qui déchire en sifflant l'obscurité, il doit y avoir un moment où les hommes qui y sont enfermés se rendent compte que quelque chose ne va pas. Et les quelques secondes qui les séparent de l'instant où leurs corps se disloqueront constituent une réalité à laquelle on ose à peine penser. Un mineur m'a raconté comment il avait vécu une situation de ce type. Cette fois-ci, ils étaient arrivés au fond sains et saufs, mais en sortant de la cage, mon interlocuteur s'était rendu compte qu'il s'était cassé une dent, tant il avait crispé ses mâchoires dans l'attente du choc terrifiant.

Accident mis à part, les mineurs paraissent généralement en bonne santé, ce qui est normal si l'on pense au travail musculaire qu'ils doivent fournir.

Ils sont sujets aux rhumatismes et un homme qui a de mauvais poumons ne fait pas long feu dans cet air saturé de poussière, mais la maladie professionnelle

typique est chez eux le nystagmus. Il s'agit d'une affection de l'œil qui est responsable de cette étrange oscillation des globes oculaires qu'on observe chez les mineurs quand ils passent près d'une source de lumière. Cette maladie, conséquence vraisemblable du travail dans une perpétuelle pénombre, aboutit parfois à la cécité complète. Les mineurs frappés d'incapacité — par cette maladie ou par une autre — reçoivent un dédommagement des houillères, sous la forme d'une somme forfaitaire ou d'une pension hebdomadaire. Le montant de cette pension ne dépasse jamais vingt-neuf shillings par semaine. S'il est inférieur à quinze shillings, l'invalidé du travail peut toucher une somme complémentaire versée par le P.A.C. Si je me trouvais dans la situation d'un mineur frappé d'invalidité, je préférerais de beaucoup la somme forfaitaire, car là au moins je serais sûr de toucher mon argent. Les pensions d'invalidité ne sont garanties par aucun fonds central, de sorte que si la compagnie minière fait faillite, le mineur peut dire adieu à sa pension, bien qu'il soit, en droit, un créancier comme les autres.

A Wigan, j'ai connu pendant un certain temps un mineur atteint de nystagmus. Il voyait jusqu'au bout de la pièce dans laquelle il se trouvait, mais guère plus loin. Il avait reçu au cours des neuf derniers mois une indemnité de vingt-neuf shillings par semaine, mais la compagnie parlait maintenant de le mettre au régime de « l'indemnité partielle », soit quatorze shillings hebdomadaires. Tout dépendait du médecin qui allait décider s'il était bon pour le travail « au jour ». Même si l'avis du médecin était positif, inutile de dire qu'il n'y aurait pour lui aucun emploi au jour disponible ; mais il pourrait toujours venir toucher son allocation de chômage et la compagnie aurait fait l'économie de quinze shillings par semaine. Voyant cet homme aller aux bureaux de la compagnie toucher son indemnité, je ne pouvais m'empêcher de penser aux profondes inégalités qui découlent encore du statut social. Voilà un homme qui avait pratiquement perdu la vue en accomplissant un travail parmi les plus utiles qui soient et qui touchait une pension à laquelle il avait pleinement droit, si jamais quelqu'un a eu droit à quelque chose. Et pourtant, il n'était pas en droit de *réclamer* son dû — il ne pouvait pas, par exemple, percevoir le montant de sa pension quand il le voulait et comme il le voulait. Il devait se rendre une fois par semaine aux bureaux de la compagnie, à une heure fixée par celle-ci, et une fois là il devait faire le pied de grue des heures durant, en plein vent. Je crois bien qu'on attendait aussi de lui qu'il porte la main à sa casquette pour témoigner sa gratitude à l'employé qui le payait. En tout cas, il perdait une après-midi entière, plus six pence pour le transport aller-retour. C'est un tout autre traitement qu'on réserve à un membre de la bourgeoisie, fût-ce un pestiféré de mon genre. Même au bord de la famine, j'ai encore certains droits qui s'attachent à ma qualité de bourgeois. Je ne gagne pas beaucoup plus qu'un mineur, mais du moins l'argent que je gagne est fort civilement versé à ma banque et j'ai le loisir de l'encaisser quand il me plaît. Et même quand mon compte est à sec, les employés de la banque se montrent encore relativement polis.

Les mille petites mesquineries et vexations, le fait de devoir attendre, d'en être



toujours réduit à dépendre du bon vouloir d'autrui, tout cela est l'apanage de la condition ouvrière. Mille influences se liguent pour confiner l'ouvrier dans un rôle strictement *passif*. Il n'agit pas, on agit à sa place ou sur son dos. Il se sent le jouet d'une mystérieuse autorité supérieure qui l'entretient dans la conviction bien ancrée qu'« on » ne le laissera jamais faire ci ou ça.

Un jour — c'était l'époque où j'étais employé à la cueillette du houblon — je demandai aux autres cueilleurs (ils gagnent un peu moins de six pence de l'heure) pourquoi ils ne constituaient pas un syndicat. Ils me répondirent qu'« on » ne le leur permettrait jamais. Qui était ce « on »? Je posai la question. Personne ne put me fournir de réponse. Mais apparemment, ce « on » était tout-puissant.

Un individu d'extraction bourgeoise fait son chemin dans la vie en s'attendant à obtenir ce qu'il désire, dans les limites du raisonnable. C'est ce qui explique que dans les périodes troublées les gens « éduqués » tendent à s'imposer. Ils ne sont pas plus doués que les autres et leur éducation est la plupart du temps sans aucune utilité au regard de la circonstance, mais ils sont habitués à être entourés d'un certain respect et ont donc le culot qui fait les chefs. Ceci se vérifie constamment, en tout temps et en tout lieu. On trouve dans l'*Histoire de la Commune* de Lissagaray un passage significatif sur les exécutions qui suivirent l'écrasement de la Commune. Les autorités en place fusillaient les meneurs, et comme l'on ne savait pas très bien qui étaient ces meneurs, on alla les chercher tout naturellement parmi ceux qui paraissaient être d'une qualité supérieure aux autres. Un officier, passant devant une rangée de prisonniers, choisissait ceux qui avaient l'air le plus « convenable ». Un homme fut exécuté parce qu'il avait une montre, un autre parce qu'il avait pour lui « une tête intelligente ». Je n'aimerais pas être fusillé sous le prétexte que j'ai une tête intelligente, mais je dois convenir que, dans la plupart des soulèvements populaires, les chefs qui émergent sont les gens capables de tenir correctement leur tasse à thé.

## IV

Découvrir une ville industrielle, c'est se perdre dans un dédale de pavillons de brique rouge noircis par la fumée, poussant comme des ulcères au milieu d'un chaos désordonné de ruelles bourbeuses et de petites cours cendreuses agrémentées de poubelles nauséabondes, de linge noirâtre à l'étendage et de chalets d'aisance à moitié écroulés. A l'intérieur, ces maisons sont très semblables, encore que le nombre de pièces puisse aller de deux à cinq. On retrouve partout la même pièce d'habitation, d'une surface comprise entre dix et vingt mètres carrés, dotée d'une cuisinière à l'anglaise ; dans les plus grandes, on peut même trouver une arrière-cuisine, tandis que dans les plus petites l'évier et la lessiveuse prennent place dans la salle de séjour. Sur le derrière, une cour ou un morceau de cour partagé avec les maisons voisines, offrant tout juste un espace suffisant pour

le bac à ordures et les waters. Il serait vain de chercher l'eau chaude dans une seule de ces maisons. On pourrait, je crois, parcourir des centaines de kilomètres de ces rues habitées par des mineurs, qui tous rentrent quotidiennement chez eux noirs de la tête aux pieds, sans rencontrer une seule maison où il soit possible de prendre un bain. Il eût été très simple de prévoir un système d'eau chaude alimenté par le fourneau de cuisine, mais cela aurait peut-être coûté dix livres de plus, et à l'époque où ces maisons ont été construites, personne n'imaginait qu'un mineur puisse avoir envie de prendre un bain.

Car il est à remarquer que la plupart de ces maisons ont au moins cinquante à soixante ans d'âge et que bon nombre d'entre elles sont totalement impropres à servir d'habitat à des êtres humains, quelque standard qu'on adopte. Mais elles trouvent à se louer pour la raison bien simple qu'il n'y en a pas d'autres. Et c'est là le point central de la question du logement dans les zones industrielles : non pas tant que les maisons soient laides, exiguës, insalubres et dépourvues de confort, non pas tant qu'elles se trouvent placées dans des quartiers d'une saleté incroyable, au milieu de fonderies hoquetantes, de canaux d'écoulement nauséabonds et de crassiers qui déversent des torrents de fumée sulfureuse — encore que tout cela soit parfaitement exact —, mais simplement qu'il n'y a pas assez de maisons pour satisfaire la demande.

La « crise du logement » est une expression qui a connu une certaine fortune depuis la guerre, mais qui n'en est pas moins dépourvue de sens pour qui en est réduit à vivre avec dix, quand ce n'est pas cinq, livres par semaine. Partout où les loyers sont élevés, la difficulté n'est pas de trouver une maison mais des locataires. Allez faire un tour du côté de Mayfair et vous verrez des pancartes « A louer » placardées sur une bonne moitié des fenêtres. Mais dans les zones industrielles, le simple souci du logement est un des plus préoccupants parmi tous ceux qu'entraîne la pauvreté. Cela veut dire que les gens accepteront n'importe quoi — le premier taudis qu'on leur louera en sous-main, les murs qui se lézardent, les planchers qui pourrissent, la vermine qui grouille, les exigences de propriétaires grigous et les chantages des intermédiaires — simplement pour avoir un toit au-dessus de leur tête. J'ai pénétré dans d'effroyables taudis, des endroits où je ne tiendrais pas une semaine même si l'on me payait, pour découvrir que leurs occupants y vivaient depuis vingt ou trente ans et priaient le ciel d'avoir le bonheur de pouvoir y rester jusqu'à leur mort. En général (même s'il y a des exceptions) ces conditions de vie sont acceptées avec résignation. Certains paraissent avoir du mal à comprendre qu'une expression comme « logis décent » puisse représenter autre chose qu'une réalité inaccessible : pour eux les punaises et les toits qui laissent passer la pluie sont autant de fatalités inéluctables; d'autres n'ont pas de mots assez durs pour les propriétaires; mais tous s'accrochent désespérément à leur taudis, de peur de tomber sur quelque chose de pire. Tant que durera cette pénurie de logements, les pouvoirs locaux ne pourront pas faire grand-chose pour rendre plus vivables les maisons existantes. Ils peuvent « condamner » une maison mais ne peuvent en ordonner la destruction tant que le

locataire n'a pas d'autre endroit où aller. De sorte que ces maisons condamnées demeurent debout et dans un état qui se détériore de jour en jour, étant donné que le propriétaire n'a aucune envie d'engager des frais pour une bâtisse de toute façon vouée à la démolition. Dans une ville comme Wigan, par exemple, on trouve plus de deux mille maisons toujours en place, « condamnées » pourtant depuis des années, et des quartiers entiers seraient pareillement condamnés s'il y avait le moindre espoir de voir de nouvelles constructions surgir pour les remplacer. Des villes comme Leeds et Sheffield ont des dizaines de milliers de maisons du type « dos à dos », toutes du modèle « condamné », mais qui resteront encore debout pendant des décennies.

J'ai visité de nombreuses maisons dans diverses villes et agglomérations minières, et pris des notes pour résumer leurs caractéristiques principales. Je crois que la meilleure manière de donner un aperçu de ce que j'ai vu est de fournir des extraits de ces notes, prises au jour le jour. Certains termes méritent des éclaircissements, que je fournirai en temps utile. Voici donc quelques témoignages relatifs à Wigan :

**1. Maison dans le quartier de Wallgate. Type derrière aveugle. Une en haut, une en bas. Séjour quatre mètres sur trois, pièce du haut mêmes dimensions. Galetas sous escalier de un mètre cinquante sur un mètre cinquante, servant de garde-manger, arrière-cuisine et réserve à charbon. Fenêtres s'ouvrent. Trajet jusqu'aux waters, cinquante mètres. Loyer quatre shillings et neuf pence, taxes deux shillings et six pence; total, sept shillings et trois pence.**

**2. Autre maison, dans le voisinage. Mêmes dimensions qu'au n° 1 pour les pièces, mais simple renforcement de soixante centimètres de profondeur sous l'escalier, abritant l'évier. Pas de place pour garde-manger, etc. Loyer trois shillings et deux pence, taxes deux shillings, total cinq shillings et deux pence.**

**3. Maison dans le quartier de Scholes. Maison condamnée. Une en haut, une en bas. Pièces de cinq mètres sur cinq. Évier et lessiveuse dans pièce de séjour, réserve à charbon sous l'escalier. Plancher encore en place. Fenêtres qui n'ouvrent pas. Taux d'humidité acceptable. Propriétaire, bien. Loyer trois shillings et huit pence, taxes deux shillings et six pence, total six shillings et deux pence.**

**4. Autre maison, dans le voisinage. Deux en haut, deux en bas et réserve à charbon. Murs littéralement croulants. L'eau entre à seaux dans les pièces du haut. Plancher de guingois. Fenêtres d'en bas ne s'ouvrent pas. Propriétaire, mal. Loyer six shillings, taxes trois shillings et six pence, total neuf shillings et six pence.**

**5. Maison dans Greenough's Row. Une en haut, deux en bas. Séjour de quatre mètres sur deux mètres cinquante. Les murs partent en morceaux, l'eau entre. Fenêtres sur le derrière n'ouvrent pas, sur le devant oui. Dix personnes dans la famille avec huit enfants d'âges très rapprochés. La ville essaie de les faire déguerpir pour suroccupation des locaux mais ne peut rien leur proposer pour se reloger. Propriétaire, mal. Loyer quatre shillings, taxes deux shillings et trois pence, total six shillings et trois pence.**

Voilà pour Wigan. J'aurais des pages de notes de ce genre à fournir. En voici une relative à Sheffield et ses alignements typiques de milliers de maisons accolées dos à dos :

**Maison dans Thomas Street. Dos à dos, deux en haut, une en bas (c'est-à-dire maison de deux étages et rez-de-chaussée, une pièce par étage). Cave en-dessous. Séjour de quatre mètres vingt sur trois, pièces du haut idem. Évier dans le séjour. Le dernier étage n'a pas de porte mais donne directement sur l'escalier. Murs du séjour légèrement humides, murs des pièces du haut laissant suinter l'eau de toutes parts. Maison si sombre qu'il faut garder la**

lumière allumée toute la journée. Consommation d'électricité estimée à six pence par jour (sans doute exagérée). Six dans la famille, les parents et quatre enfants. Le père, au P.A.C., est tuberculeux. Un enfant est à l'hôpital, les autres ont l'air en bonne santé. Les occupants actuels vivent depuis sept ans dans cette maison. Déménageraient volontiers, mais rien de disponible. Loyer six shillings et six pence, taxes comprises.

Passons maintenant à Barnsley :

1. Maison dans Wortley Street. Deux en haut, une en bas. Séjour de trois mètres cinquante sur trois. Évier et lessiveuse dans séjour, réserve à charbon sous l'escalier. Évier presque complètement usé, toujours en train de déborder. Éclairage au gaz, à compteur de pièces. Logement très sombre, dépense de gaz d'éclairage estimée à quatre pence par jour. Les pièces du haut sont en fait une grande pièce coupée en deux. Murs en très mauvais état — celui de la pièce du fond laisse presque voir le jour. Les châssis des fenêtres tombent en morceaux et ont dû être comblés avec du bois. La pluie pénètre en plusieurs endroits. L'égout passe sous la maison et répand en été une odeur nauséabonde mais la municipalité dit « qu'il y a rien à y faire ». Six personnes au foyer, deux adultes et quatre enfants, le plus vieux âgé de quinze ans. L'avant-dernier va à l'hôpital — on craint une tuberculose. Maison infestée de punaises. Loyer cinq shillings et trois pence, taxes comprises.

2. Maison dans Peel Street. Dos à dos, deux en haut, deux en bas et grande cave. Séjour neuf m<sup>2</sup> avec évier et lessiveuse. Autre pièce du bas aux mêmes dimensions, sans doute prévue comme salon mais utilisée comme chambre à coucher. Pièces du haut mêmes dimensions qu'en bas.

Séjour très sombre. Éclairage au gaz estimé à quatre pence et demi par jour. Waters à soixante-dix mètres. Quatre lits dans la maison pour huit personnes — parents déjà âgés, deux grandes filles (l'aînée a vingt-sept ans), un jeune homme et trois enfants. Les parents ont un lit, le fils aîné un autre, et les cinq autres se partagent les deux lits restants. Punaises en quantité — « pas moyen de les empêcher d'arriver ces bestioles, dès qu'il fait un peu chaud ». Saleté indescriptible dans les pièces du bas et odeur presque insupportable à l'étage. Loyer cinq shillings et sept pence et demi, taxes comprises.

3. Maison à Mapplewell (petit village minier, près de Barnsley). Deux en haut, une en bas. Séjour de quatre mètres sur trois mètres cinquante. Évier dans le séjour. Plâtre qui s'écaille et se détache des murs. Four sans plaques. Légère fuite de gaz. Pièces du haut, trois mètres sur deux mètres cinquante chacune. Quatre lits (pour six personnes, toutes adultes), mais il y a « un lit qui ne fait rien », sans doute pour manque de literie. La pièce la plus proche de l'escalier n'a pas de porte, et l'escalier pas de rampe, de sorte que quand on se lève du lit, on a le pied qui pend dans le vide et on risque une chute de trois mètres sur la pierre d'en bas. Pourriture sèche du bois au point qu'on aperçoit la pièce du bas à travers le plancher. Des punaises, mais « je les empêche de se montrer avec du bain parasiticide ». La route de terre qui dessert ces pavillons est un véritable borbier, quasiment impraticable en hiver, me dit-on. Les waters, en dur, au bout du jardin, menacent ruine. Les occupants sont là depuis vingt-deux ans. Doivent onze livres d'arriéré de loyer et payent un shilling de supplément par semaine pour combler le trou. A présent, le propriétaire refuse cet arrangement et leur a notifié leur expulsion. Loyer cinq shillings, taxes comprises.

Etc., etc., etc. Je pourrais fournir des dizaines d'exemples de ce genre, et l'on en trouverait des centaines de milliers si l'on se donnait la peine de visiter une par une les maisons des zones industrielles. Je l'ai dit, certaines de mes expressions appellent des éclaircissements. « Une en haut, une en bas » signifie une pièce par étage (rez-de-chaussée compris) — donc une maison de deux pièces. Les maisons « dos à dos » sont deux maisons qui n'en forment qu'une, chaque côté correspondant à une entrée principale, de sorte qu'un alignement apparent de douze maisons en comporte en fait vingt-quatre. Celle de devant donne sur la rue et celle de derrière sur la cour. On voit tout ce que cela implique : si vous habitez côté rue et que vous voulez accéder aux waters ou au bac à ordures, vous devez

sortir et contourner tout le pâté de maisons, ce qui peut facilement faire deux cents mètres à parcourir. Si, au contraire, vous habitez sur le derrière, vous avez une vue imprenable sur toute une série de chalets d'aisance. Il y a encore ce que j'ai appelé les maisons du type « derrière aveugle », c'est-à-dire où le constructeur a simplement omis de placer une porte donnant sur la cour — par pur sadisme, semble-t-il. Les fenêtres qui refusent de s'ouvrir sont un trait particulier aux vieilles agglomérations minières. Certaines de ces localités ont un sous-sol si troué par les anciens travaux que le terrain ne cesse de s'affaisser, et les maisons de glisser pardessus. A Wigan, on rencontre des rangées entières de maisons ayant pris des angles effrayants à la suite de ces glissements, au point que les fenêtres se trouvent inclinées de dix ou vingt degrés par rapport à l'horizontale. Parfois, la façade présente un tel bombement qu'on croirait voir une maison enceinte de sept mois. On peut la remaçonner, mais c'est peine perdue car la construction ne tarde pas à s'arrondir à nouveau. Quand une maison glisse brusquement, ses fenêtres sont à jamais condamnées et il faut refaire la porte. Ici, plus personne ne s'en étonne. On raconte comme une bonne blague l'histoire du mineur qui, rentrant de sa journée de travail, n'a d'autre solution pour pénétrer chez lui que de fracasser à la hache la porte d'entrée. J'ai aussi indiqué dans certains cas « propriétaire, bien » ou « propriétaire, mal » parce que les occupants de ces taudis ont des attitudes très variées vis-à-vis de leur propriétaire. Je me suis aperçu — et c'était sans doute prévisible — que les petits propriétaires sont généralement les plus mal notés. Cela va sans doute à contre-courant des idées reçues, mais la raison de cet état de fait est assez compréhensible. Idéalement parlant, le prototype de l'exploiteur est un gros homme suant la méchanceté, un évêque de préférence, qui tire d'immenses bénéfices des loyers extorqués aux occupants de ces taudis. Dans la réalité, c'est plutôt une pauvre vieille qui a placé les économies de toute une vie dans l'achat de trois pavillons délabrés, qui en habite un et vit chichement de ce que lui rapportent les deux autres — et qui n'a donc jamais assez d'argent devant elle pour faire les réparations indispensables.

Mais de simples notes comme celles-ci n'ont d'autre valeur que de servir d'aide-mémoire à celui qui les a prises. En les relisant, je revois ce que j'ai vu sur le terrain, mais je me rends bien compte qu'elles ne peuvent traduire la terrible réalité de ces taudis du nord de l'Angleterre. Que peuvent évoquer, concrètement, des annotations comme « fuites dans la toiture » ou « quatre lits pour huit » ? C'est le genre de phrase sur laquelle les yeux glissent sans s'arrêter. Et pourtant, quelle somme de misère se cache là-dessous ! Prenez par exemple la question de la suroccupation des locaux. Il n'est pas rare de trouver huit, ou même dix occupants dans une maison de trois pièces. L'une de ces pièces, la salle de séjour, mesure vraisemblablement moins de quatre mètres sur quatre et contient, en plus de l'évier et du fourneau de cuisine, une table, quelques chaises et une penderie : pas question d'y caser un lit. Les huit ou dix occupants ont donc pour dormir deux petites pièces, c'est-à-dire en général quatre lits au mieux. S'il y a parmi eux des adultes qui doivent aller travailler, c'est encore pire. Je me souviens avoir vu dans une des maisons que j'ai visitées trois grandes jeunes filles qui se partageaient un

unique lit et qui toutes trois partaient travailler à des heures différentes, de sorte qu'il y en avait toujours deux dérangées dans leur sommeil quand la troisième rentrait ou s'en allait. Dans une autre maison, un jeune mineur affecté à l'équipe de nuit dormait le jour dans un lit étroit qu'occupait nuitamment un autre membre de la famille. La situation se complique encore quand il y a au logis des enfants déjà grands, étant donné qu'on ne peut laisser des jeunes gens de sexe différent dormir dans un même lit. J'ai vu ainsi une maison où cohabitaient le père, la mère et leurs deux enfants, un garçon et une fille ayant aux environs de dix-sept ans, alors que leur logement ne comptait que deux lits. Le père dormait avec le fils et la mère avec la fille : c'était la seule solution qu'ils avaient trouvée pour écarter le danger de l'inceste.

Autre éternelle calamité, les toitures qui fuient et les murs qui suintent, au point de rendre en hiver certaines pièces quasiment inhabitables. Et puis il y a les punaises. Dès que les punaises sont dans une maison, on peut dire qu'elles ont pris un bail à vie. Rien ne saurait les déloger. Il y a aussi les fenêtres qui refusent d'ouvrir. Inutile de dire ce que cela peut signifier en été, dans une pièce exiguë où il faut faire fonctionner presque constamment le fourneau sur lequel se fait toute la cuisine de la maisonnée. Et il y a les perpétuels tracasseries inhérents aux maisons du type dos à dos. La perspective de devoir faire cinquante mètres pour se rendre aux waters ou au bac à ordures n'est pas précisément une prime à la propreté. Dans les maisons avec façade sur rue — en tout cas dans les petites rues, où la Ville ne se montre pas trop pointilleuse — les femmes prennent l'habitude de jeter les déchets ménagers sur le pas de leur porte, de sorte que le caniveau charrie en permanence un flot où se mêlent feuilles de thé et croûtes de pain desséchées. Et l'on soupçonne sans mal ce que cela peut représenter pour un enfant que de grandir dans une de ces ruelles sordides, avec pour tout horizon une rangée de chalets d'aisance et un mur.

En de tels endroits, la femme n'est qu'une misérable esclave partagée entre une multitude de besognes sans gloire. Elle peut y faire face vaillamment, mais ne peut sauvegarder ses propres conceptions de l'ordre et de la propreté. Il y a toujours quelque chose à faire, alors que manque le confort élémentaire et qu'on n'a littéralement pas la place de se retourner. Vous avez à peine fini de débarbouiller le museau d'un enfant que l'autre est déjà tout sale. La vaisselle d'un repas n'est pas encore finie qu'il s'agit de préparer le suivant. J'ai trouvé de très grandes différences entre les intérieurs où j'ai eu accès : certains aussi bien tenus qu'on pouvait s'y attendre dans de pareilles conditions, d'autres si repoussants que les mots me manquent pour en donner une description adéquate. L'odeur, pour commencer, cette impression essentielle qui vous saisit dès l'entrée, est indescriptible. Mais la crasse et le désordre ! Un baquet rempli d'eau sale là, une bassine pleine de vaisselle souillée à côté, de la vaisselle, encore, qui s'amoncelle dans tous les coins, des bouts de journaux répandus un peu partout, et toujours, trônant au milieu, la même table couverte d'une toile cirée poisseuse où voisinent pêle-mêle casseroles, fers à repasser, chaussettes plus ou moins ravaudées,

quignons de pain rassis et bouts de fromage enveloppés dans du papier journal graisseux ! Et l'encombrement qui règne dans une pièce minuscule, où c'est une véritable aventure que d'aller d'un endroit à un autre en évoluant entre les meubles, avec un étendage de linge humide où vous vous cognez à chaque mouvement et les marmots qui poussent sous vos pieds comme des champignons vénéneux ! J'ai encore certains tableaux présents à la mémoire. La pièce d'habitation, quasiment nue, d'un pavillon d'un petit village minier où la famille entière était sans emploi et où personne n'avait l'air de manger à sa faim ; les garçons et filles d'âge adulte traînaient sans but, désœuvrés, tous étrangement semblables avec leurs cheveux roux, leurs vigoureuses charpentes et leurs visages fripés, ravagés par la malnutrition et le désœuvrement ; et un grand fils assis près de la cheminée, trop indifférent même pour remarquer l'apparition d'un visiteur, faisant lentement glisser sur un pied nu une chaussette gluante de crasse.

Une pièce sinistre, à Wigan, dont tout le mobilier semblait avoir été fait avec des caisses d'emballage et des douves de tonneaux, et qui partait en morceaux ; une vieille femme au cou noirci et aux cheveux qui s'en allaient par touffes entières, vitupérant son propriétaire avec l'accent caractéristique du Lancashire ; et sa mère, largement nonagénaire, assise dans le fond sur le tonneau qui lui servait de chaise percée et dirigeant vers nous un visage jauni, à l'expression parfaitement imbécile. Je pourrais noircir des pages et des pages de semblables souvenirs.

Bien sûr la crasse qui règne dans ces maisons est quelquefois la faute de ceux qui les habitent. Même si vous vivez dans une maison du type dos à dos, avec quatre enfants et un revenu total de trente-deux shillings et six pence attribués par le P.A.C., vous n'êtes pas obligé de laisser traîner des pots de chambre non vidés au milieu de la pièce. Mais il est non moins certain que de telles conditions de vie ne portent guère au respect de soi-même. Le facteur déterminant est sans doute le nombre d'enfants. Les intérieurs les mieux tenus que j'ai vus abritaient toujours des couples sans enfants, ou ayant au maximum deux enfants. Avec, par exemple, six enfants dans un logement de trois pièces, il est parfaitement impossible de tenir convenablement sa maison. Ce qui est particulièrement frappant, c'est que le pire ne se découvre jamais au rez-de-chaussée. Vous pourriez visiter cent maisons, y compris celles abritant les plus pauvres des chômeurs, et en emporter une impression erronée. Ces gens-là, vous dites-vous, ne sont pas si misérables puisqu'ils ont encore autant de meubles et de vaisselle. Mais c'est dans les pièces du haut que la pauvreté apparaît vraiment, sans voiles. Est-ce parce que les gens placent avant tout leur fierté dans l'ameublement, parfois outrancier, de la pièce d'habitation principale ou parce que la literie est plus facile à mettre en gage ? Je ne saurais me prononcer à coup sûr, mais toujours est-il que nombre des chambres à coucher que j'ai vues étaient des endroits effrayants. Chez les gens qui se trouvent au chômage depuis déjà plusieurs années consécutives, la présence d'un jeu de draps complet est véritablement l'exception. Bien souvent on ne trouve qu'un amoncellement hétéroclite de vieux pardessus et de chiffons divers jeté sur un lit de fer rouillé. Ceci contribue encore à aggraver les effets de l'entassement de

population dans une même maison. J'ai connu une famille — le père, la mère et deux enfants — qui possédait deux lits mais ne pouvait en utiliser qu'un, n'ayant rien pour garnir l'autre.

Pour toucher du doigt les conséquences les plus extrêmes de la crise du logement, il faut visiter les parcs à roulottes établis dans de nombreuses villes du nord de l'Angleterre. Depuis la guerre, faute de trouver à se loger, des fractions entières de la population ont adopté, à titre en principe « provisoire », ce type d'habitat. Wigan compte par exemple, sur une population de quelque quatre-vingt-cinq mille habitants, près de deux cents familles vivant dans ces roulottes, soit en gros un millier d'individus. Il est très difficile de donner un chiffre précis pour l'ensemble des zones industrielles : les pouvoirs locaux se montrent très réticents dès qu'on aborde le sujet et le recensement de 1931 semble avoir choisi d'ignorer totalement ce phénomène. Mais, pour autant que j'ai pu m'en rendre compte par voie d'enquêtes et de recoupements, la plupart des grandes villes du Yorkshire et du Lancashire sont touchées par ce fléau, sans préjuger de ce qui se passe plus au nord. On peut dire sans grand risque d'erreur qu'il y a dans le nord de l'Angleterre des milliers, voire des dizaines de milliers de *familles* (et non de personnes isolées) qui n'ont d'autre domicile qu'une roulotte établie à poste fixe.

Le mot de roulotte est trompeur. En l'entendant, on se laisserait volontiers aller à évoquer un joyeux campement de gitans (par beau temps, bien sûr) avec des feux qui pétillent, des enfants qui vont cueillir des mûres et des vêtements bariolés séchant au grand air. Le tableau qu'offrent des villes comme Wigan ou Sheffield est beaucoup moins idyllique. J'ai examiné de près certains de ces camps de roulottes, à Wigan notamment, et je puis dire que je n'ai jamais rien vu d'aussi sordide, sauf peut-être en Extrême-Orient. En fait, j'ai aussitôt pensé aux immondes masures dans lesquelles s'entassaient les coolies indiens de Birmanie. Mais après réflexion, j'en suis venu à conclure que l'Orient lui-même ne saurait rien proposer d'aussi misérable, car au moins ne connaît-on pas là-bas le froid humide et pénétrant qui est le nôtre, et le soleil agit comme un désinfectant.

Sur les berges fangeuses du canal de Wigan, on découvre çà et là des terrains vagues parsemés de roulottes qui semblent avoir atterri là comme jaillies d'un seau à ordures. Certaines de ces roulottes sont de véritables roulottes de gitans, mais très vieilles et dans un état déplorable. Le gros du contingent est fourni par de vieux autobus sans impériale (du type à faible capacité, tels qu'on en voyait en service il y a dix ans) qui ont été dépouillés de leurs roues et montés sur des cales de bois. Ou alors de vulgaires charrettes avec, par-dessus, une armature de bois en demi-cercle sur laquelle on a tendu une bâche, seule protection des occupants contre les intempéries. A l'intérieur, ces logements de fortune mesurent en général un mètre cinquante de large sur à peine plus d'un mètre quatre-vingts de haut (je n'ai jamais réussi à m'y tenir tout à fait droit), pour une longueur variant entre un mètre quatre-vingts et quatre mètres cinquante. Il doit s'en trouver habités par une seule personne, mais je n'en ai jamais vus qui aient moins de deux occupants, et certains hébergeaient une nombreuse famille. Je me souviens d'un de ces



habitats, mesurant environ quatre mètres vingt de long, où s'entassaient sept personnes — sept personnes dans un volume de treize mètres cubes ! C'est-à-dire que chaque occupant disposait pour vivre d'un espace nettement inférieur à celui d'une cabine de W.C. publics. Dans de tels endroits, la saleté et la promiscuité atteignent à des sommets dont on ne peut avoir idée, tant qu'on ne les a pas éprouvés des yeux et — surtout — des narines. Partout on trouve un petit fourneau de cuisine, assorti de tout le mobilier que tous les occupants sont arrivés à caser — parfois deux lits, plus souvent un seul où la famille se tient chaud de son mieux. Il est à peu près impossible de dormir sur le plancher à cause de l'humidité qui monte du sol. On m'a montré des matelas qui, à onze heures du matin, étaient encore trempés. En hiver, le froid est tel qu'il faut faire marcher jour et nuit la cuisinière, alors que les fenêtres — est-il besoin de le préciser — ne sont jamais ouvertes. L'eau est disponible en un seul poste commun à l'ensemble du campement, de sorte que certains résidents doivent parcourir cent cinquante à deux cents mètres pour chaque seau qu'ils ramènent. Il n'y a absolument aucune installation sanitaire méritant ce qualificatif. La plupart des gens construisent une petite cabane qui leur sert de latrines sur le bout de terrain entourant la roulotte et creusent une fois par semaine un trou profond pour enfouir les résidus ménagers. Tous les gens que j'ai vus, les enfants en particulier, étaient incroyablement sales et très certainement couverts de poux. Mais comment auraient-ils pu être autrement ? L'idée qui m'obsédait, alors que j'allais de campement en campement, était toujours la même : Que se passe-t-il dans ces intérieurs misérables quand quelqu'un vient à mourir ? Mais c'est le genre de question qu'il n'est pas très facile de poser.

Certains de ces gens vivaient dans leur roulotte depuis de nombreuses années. En principe, les pouvoirs publics s'emploient à reloger les résidents dans de véritables maisons. Mais comme personne ne voit ces maisons surgir de terre, les roulottes restent à leur poste. La plupart des gens avec qui j'ai parlé avaient renoncé à tout espoir de retrouver un jour un logis décent. Ils étaient tous chômeurs, et un emploi et une maison leur apparaissaient comme deux éventualités aussi éloignées que chimériques. Certains semblaient en avoir pris leur parti; d'autres éprouvaient de manière aiguë le sentiment de leur déchéance. J'ai été longtemps poursuivi par le visage d'une femme, un visage usé, une face quasi cadavérique portant la marque d'une intolérable misère. Je me souviens de cette bauge sordide où elle s'échinait à tenir propre sa nombreuse progéniture, et je m'étais alors dit qu'elle devait ressentir ce que j'aurais moi-même senti en me voyant couvert de fumier de la tête aux pieds. Car, il ne faut pas l'oublier, ces gens ne sont pas des romanichels mais des Anglais comme vous et moi, qui ont tous, à l'exception des enfants nés sur place, connu dans le passé une vie décente dans une maison véritable. En outre, leurs roulottes ne sont aucunement comparables à celles des romanichels et ils n'ont même pas la compensation des plaisirs que peut apporter le nomadisme. Il ne manque pas de représentants de la classe moyenne persuadés que dans les « basses classes » on ne fait pas cas de ce genre de choses et qui jugeraient aussitôt, s'ils venaient à passer en train devant

un campement de caravanes, que les gens qui sont là y vivent par choix. J'ai renoncé à discuter avec ce type d'interlocuteur. Mais on peut remarquer que les résidents des roulottes ne font même pas une économie d'argent grâce à leur habitat, car ils payent des loyers sensiblement égaux à ceux de véritables maisons. Je n'ai pas trouvé de loyer inférieur à cinq shillings par semaine (cinq shillings pour un espace de six mètres cubes !) et j'ai connu des cas où ce loyer atteignait dix shillings. Certains font sans doute de bonnes affaires avec ces roulottes ! Mais à l'évidence, leur existence est liée davantage à la crise du logement qu'à la pauvreté en soi.

Parlant un jour avec un mineur, je lui demandai à quelle époque la crise du logement était devenue particulièrement aiguë dans sa région. Il me répondit : « Le jour où on nous en a parlé », voulant dire par là que, jusqu'à une date récente, l'entassement des gens dans un logement, aussi pénible soit-il, relevait de l'ordre normal des choses. Il ajouta que, quand il était enfant, on dormait à sept dans une même pièce sans que personne n'y voie rien d'anormal, et qu'une fois marié, il avait vécu avec sa femme dans une de ces anciennes maisons du type dos à dos où non seulement il fallait parcourir deux cents mètres pour accéder aux waters, mais en arrivant il fallait encore bien souvent prendre son tour d'attente, car il y avait trente-six personnes pour se partager l'édicule. Et alors qu'elle souffrait déjà de la maladie qui devait l'emporter, sa femme était toujours astreinte à faire ces deux cents mètres de trajet. Voilà le genre de choses dont les gens s'accommodaient, « jusqu'au jour où on leur en avait parlé ».

Je ne sais si cela est vrai. Toujours est-il *aujourd'hui* personne ne juge tolérable de dormir à sept dans une unique pièce et que même ceux qui disposent de revenus confortables éprouvent un vague malaise quand il leur arrive de penser aux « taudis ». De là ces propos enflammés sur le « relogement » et la « liquidation des taudis » qu'on nous tient périodiquement depuis la guerre. Évêques, politiciens, philanthropes et tutti quanti adorent prononcer de saintes paroles sur la liquidation des taudis parce que cela leur permet de passer sous silence des maux autrement graves et de faire comme s'il suffisait de supprimer les taudis pour supprimer la misère. Mais tout ce verbiage a abouti à des résultats dérisoires. Pour autant qu'on puisse s'en apercevoir, les taudis surpeuplés sont aussi nombreux — si ce n'est plus — qu'il y a une douzaine d'années. Il y a bien sûr des différences notables dans l'empressement avec lequel les municipalités s'attaquent à la question du logement. Dans certaines villes, la construction paraît pratiquement au point mort, dans d'autres on enregistre des progrès rapides et le propriétaire privé est en passe de faire figure d'archaïsme. Liverpool, par exemple, a été très largement reconstruit, principalement grâce aux efforts de la municipalité. Sheffield voit aussi surgir des constructions neuves à une cadence assez rapide, encore que peut-être insuffisante si l'on considère le caractère particulièrement innommable des taudis qu'on y trouve **3**.

Pourquoi le relogement s'effectue-t-il, dans l'ensemble, si lentement, et pourquoi certaines villes trouvent-elles beaucoup plus facilement que d'autres les fonds

nécessaires à cet effet — cela, je l'ignore. Il faudrait pour répondre à ces questions quelqu'un de beaucoup plus compétent que moi sur le chapitre des rouages de l'administration locale. Une maison construite par la municipalité coûte normalement entre trois et quatre cents livres; nettement moins donc par le système du « travail en régie » que par contrat particulier. Les loyers de ces maisons tourneraient en moyenne autour de vingt livres par an, taxes non comprises : on pourrait donc penser que, même compte tenu des frais généraux et des intérêts sur les fonds empruntés, n'importe quelle municipalité trouverait son avantage à construire autant de logements qu'il y aurait de locataires possibles. Bien entendu, dans de nombreux cas ces maisons seraient occupées par des gens vivant du P.A.C., de sorte que les pouvoirs locaux ne feraient que sortir de l'argent d'une poche pour le remettre dans une autre — puisqu'il s'agirait de donner de l'argent sous forme de secours et de le reprendre sous forme de loyer. Mais il leur faut de toute façon débloquer les fonds affectés à l'allocation de secours, et ces fonds contribuent aujourd'hui, pour partie, à gonfler le porte-monnaie des propriétaires privés. Les raisons invoquées pour expliquer les lenteurs de la construction sont le manque d'argent et la difficulté de trouver des terrains — car les logements sociaux ne sont pas construits un à un, mais par lotissements comprenant parfois des centaines de maisons. Ce qui m'est toujours apparu comme un mystère, c'est que tant de municipalités du Nord trouvent si facilement de l'argent pour construire de vastes et luxueux édifices publics, alors qu'il existe sur leur territoire un besoin criant de locaux d'habitation. La ville de Barnsley, par exemple, a voici peu dépensé près de cent cinquante mille livres pour un nouvel hôtel de ville, alors qu'il manque au moins deux mille maisons ouvrières, sans parler des bains publics qu'on attend depuis longtemps. (On trouve en tout et pour tout à Barnsley *dix-neuf* établissements de bains pour hommes, ceci dans une ville comptant soixante-dix mille habitants, parmi lesquels un grand nombre de mineurs dont aucun n'a chez lui le moindre embryon de salle de bains !) Avec cent cinquante mille livres la municipalité aurait pu construire trois cent cinquante maisons, et il serait encore resté dix mille livres pour la mairie. Toutefois, comme je l'ai dit, je ne prétends pas être capable de percer les arcanes de l'administration locale. Je me borne à constater qu'on a désespérément besoin de maisons d'habitation et que, dans l'ensemble, leur construction se fait à une allure de tortue.

Pourtant on construit, et les lotissements municipaux, avec leurs interminables alignements de petits pavillons de brique rouge, chacun ressemblant à son voisin comme une goutte d'eau à une autre (pourquoi cette expression, au fait ? les gouttes d'eau ont aussi leur individualité), forment le décor coutumier des banlieues des villes industrielles. Pour dire à quoi ils ressemblent et en quoi ils se différencient des taudis qu'ils ont remplacés, le mieux est encore de puiser à nouveau dans mes notes. L'attitude des locataires vis-à-vis de leur logement est très variable, c'est pourquoi je fournis ici une appréciation favorable et une défavorable. Dans les deux cas il s'agit de Wigan et de maisons économiques, du type « sans salon ».

## **1. Maison située dans le lotissement de Beech Hill.**

*Au rez-de-chaussée.* Grande pièce de séjour avec cheminée-cuisinière, placards et buffet fixe, sol en simili. Petite entrée, cuisine assez spacieuse. Fourneau électrique moderne, loué par la municipalité à un tarif très voisin de celui d'un fourneau à gaz.

*A l'étage.* Deux chambres à coucher assez vastes, une toute petite, utilisable uniquement comme débarras ou couchage d'appoint. W.C., salle de bains avec eau chaude et froide.

**Jardin.** De superficie variable à travers le lotissement, mais la plupart du temps inférieure à celle d'un lopin ouvrier.

Famille de quatre personnes, le père, la mère et deux enfants. Père gagnant correctement sa vie. Les maisons semblent bien construites et sont d'aspect plutôt plaisant. Contraintes diverses ; par exemple défense d'avoir une basse-cour ou des pigeons, de prendre des pensionnaires, de sous-louer ou de se livrer à une activité commerciale quelconque sans accord préalable de la municipalité. (Autorisation facilement accordée pour ce qui est des pensionnaires, mais absolument pas dans les autres cas.) Locataire très satisfait et fier de sa maison. Les maisons de ce lotissement sont toutes bien entretenues. La municipalité ne se fait pas trop tirer l'oreille pour les réparations mais est très stricte sur le chapitre de l'ordre, de la propreté, etc.

Loyer onze shillings et trois pence, taxes comprises. Prix du ticket de bus pour se rendre en ville, deux pence.

## **2. Maison située dans le lotissement de Welly.**

*Au rez-de-chaussée.* Pièce de séjour de trois mètres sur quatre environ, cuisine nettement plus petite, minuscule garde-manger sous l'escalier, salle de bains petite mais plutôt convenable. Fourneau à gaz, éclairage électrique, waters à l'extérieur.

*A l'étage.* Une chambre de trois mètres sur trois mètres cinquante avec petite cheminée, une autre de mêmes dimensions mais sans cheminée, une troisième de deux mètres sur un mètre quatre-vingts. La meilleure chambre a une petite garde-robe encastrée dans le mur.

**Jardin** de vingt mètres sur dix environ.

Famille de six personnes, le père, la mère et quatre enfants, fils aîné dix-neuf ans, fille aînée vingt-deux. Aucun au travail, sauf fils aîné. Locataires pas satisfaits du tout. Sujets de plainte : « La maison est froide, humide et pleine de courants d'air. La cheminée du séjour ne chauffe pas et empoussière toute la pièce (parce que placée trop bas). La cheminée de la meilleure chambre est trop petite pour servir. A l'étage, les murs se lézardent. Vu les dimensions de la petite chambre, on dort à cinq dans la grande, l'autre étant réservée au fils aîné. »

Tous les jardins du lotissement sont plus ou moins à l'abandon.

Loyer dix shillings et trois pence, taxes comprises. Distance à la ville un peu plus d'un kilomètre et demi — ici pas de bus.

Je pourrais multiplier les exemples mais ces deux-là suffisent dans la mesure où les cités ouvrières qui surgissent actuellement de terre se ressemblent toutes peu ou prou. Deux choses sautent immédiatement aux yeux. D'abord que, dans le pire des cas, ces maisons neuves valent mieux que les taudis qu'elles remplacent. La seule existence d'une salle de bains et d'un petit morceau de jardin suffirait presque à réduire à néant tous les autres inconvénients éventuels. Ensuite, qu'elles coûtent beaucoup plus cher à habiter. Il n'est pas rare qu'un homme qui doit quitter une maison condamnée, où il payait six ou sept shillings par semaine, se voie allouer un logement municipal où il devra en déboursier dix. Ceci ne touche que ceux qui ont du travail, car si l'on dépend du P.A.C., le loyer est plafonné à un quart de l'allocation perçue ; quand il est plus élevé, le bénéficiaire touche un

complément d'allocation. Reste que dans certains types de logements sociaux, on n'accepte pas les assistés. Mais il est d'autres facteurs qui rendent coûteuse la vie dans ces logements, qu'on soit avec ou sans emploi. Pour commencer, en raison des loyers plus élevés, les magasins sont beaucoup plus chers et assez peu nombreux. Puis, dans une maison assez spacieuse et relativement isolée, loin du grouillement des taudis où l'on vit claquemuré, il faut davantage de combustible pour se chauffer. Ensuite il y a le supplément de dépense occasionné, pour celui qui travaille, par les frais de transport de la ville au domicile et inversement. C'est là un des problèmes les plus embarrassants posés par la politique de relogement. La disparition des taudis entraîne un éparpillement de la population. Quand on reconstruit sur une large échelle, on vide le centre de la ville pour redistribuer les gens à la périphérie. C'est très bien en un sens : ces gens quittent des ruelles fétides pour s'installer dans des lieux où ils peuvent enfin respirer. Mais du point de vue des personnes intéressées, tout ce qu'on a fait, c'est les arracher à leur lieu de travail pour les transplanter sept kilomètres plus loin. La solution la plus simple, c'est les appartements. S'il faut à tout prix vivre dans de grandes villes, il faut s'habituer à vivre empilés les uns sur les autres. Mais la population ouvrière du Nord rechigne devant cette solution. Là où ils existent, les appartements sont qualifiés de « clapiers à lapins », et la plupart des gens vous diront qu'ils préfèrent avoir une maison « bien à eux » — comme si on était davantage chez soi en occupant une bicoque prise au milieu de dizaines d'autres bicoques semblables qu'en se trouvant suspendu entre ciel et terre, dans un appartement.

Revenons au deuxième exemple que j'ai rapporté. Le locataire se plaignait d'avoir une maison froide, humide, etc. Peut-être la construction avait-elle réellement été bâclée, mais peut-être aussi le locataire grossissait-il les faits. Avant de se trouver là, il occupait un nid à rats dans le centre de Wigan, dans un quartier que j'avais pu visiter. Là-bas, il avait fait des pieds et des mains pour obtenir une maison de la municipalité, et il n'était pas plus tôt installé qu'il ne souhaitait rien tant que retourner dans son taudis. Cette conduite peut paraître dictée par une pure volonté de critique systématique, mais elle recouvre en fait une souffrance authentique. Je me suis aperçu que très souvent — peut-être dans un cas sur deux — les occupants des maisons municipales ne se plaisent pas dans leur nouvel habitat. Ils sont contents d'avoir échappé à la puanteur de leur taudis, ils se rendent compte que cela fait du bien aux enfants d'avoir un peu d'espace pour s'ébattre, mais ils ne se sentent pas vraiment chez eux. Les exceptions se rencontrent en général chez les gens pourvus d'un bon emploi, qui peuvent consentir quelques dépenses supplémentaires pour le combustible, les meubles et les trajets, et qui sont dans tous les cas d'un niveau « supérieur à la moyenne ». Les autres, les véritables habitants des taudis, ont la nostalgie de la chaleur et de la promiscuité qui caractérisait ces mêmes taudis.

Ils disent que « à la campagne » (c'est-à-dire à la périphérie de la ville) « on pèle » (on a froid). C'est indéniable, la plupart des cités ouvrières font triste figure en hiver. J'ai vu des maisons perchées sur des pentes argileuses où ne poussait pas

le moindre arbre, exposées à tous les vents glacés, qui n'étaient vraiment pas des endroits où l'on puisse choisir de vivre. Non que les habitants des taudis se complaisent dans la crasse et la promiscuité, comme feint de le croire la bourgeoisie bedonnante. (Voyez par exemple chez Galsworthy, dans *Le Chant du cygne*, le passage sur la liquidation des taudis, où l'idée chère au rentier selon laquelle c'est l'habitant du taudis qui fait le taudis, et non le contraire, est mise dans la bouche d'un Juif philanthrope.) Donnez aux gens un logement décent et ils apprendront très vite à le maintenir dans un état décent. Mieux, s'ils ont à faire honneur à une belle maison, ils gagneront en propreté et en respect d'eux-mêmes et leurs enfants s'engageront mieux armés dans la vie. Il n'en reste pas moins que l'on respire dans les nouvelles cités un air peu engageant, un air presque de prison, auquel sont parfaitement sensibles ceux qui y vivent.

Et c'est ici que ressurgit la principale difficulté soulevée par le problème du logement. Quand vous vous promenez au milieu des taudis noircis de fumée de Manchester, vous vous dites qu'il n'y a rien d'autre à faire que jeter bas ces abominations pour construire à la place des logements convenables. L'ennui, c'est qu'en détruisant les taudis on détruit bien d'autres choses en même temps. On manque désespérément de maisons, on n'en construit pas assez et pas assez vite. Mais là où le relogement n'est pas resté un vain mot, il s'est fait (et c'était peut-être inévitable) d'une manière monstrueusement inhumaine. Je ne veux pas seulement dire que les constructions neuves sont laides. Il faut bien qu'une maison soit neuve à un moment ou à un autre, et l'on peut dire que le genre de logements sociaux que l'on construit aujourd'hui est loin de heurter spécialement le regard. Il y a à la périphérie de Liverpool des cités entières constituées uniquement de maisons municipales d'aspect très agréable. Les immeubles d'habitation pour travailleurs construits dans le centre — inspirés, je crois, du modèle viennois — sont indiscutablement des réussites architecturales. Mais il y a dans tout cela quelque chose de glacé, sans âme. Prenez par exemple les interdits que vous devez respecter dans une maison municipale. Vous n'avez pas le droit d'aménager à votre guise votre intérieur et votre jardin — il y a même dans certains lotissements un règlement stipulant que chaque jardin doit avoir un même type de haie. Vous n'avez pas le droit d'élever de la volaille ou des pigeons. Les mineurs du Yorkshire ont une véritable passion pour les pigeons voyageurs; ils les bichonnent dans leur arrière-cour et les lâchent le dimanche, pour les concours. Mais les pigeons sont cause de dégâts, et c'est pour cela que la municipalité n'en veut pas. La question des magasins est plus grave. Le nombre de commerces qui peuvent s'ouvrir dans un lotissement municipal est strictement réglementé et, à ce qu'on dit, la préférence est donnée aux coopératives et aux magasins à succursales. Ce n'est peut-être pas absolument vrai, mais force est de constater que ce dernier type de commerce est le plus répandu. Outre que cela n'arrange pas tellement les affaires de l'acheteur moyen, c'est un désastre pour le commerçant indépendant. On ne compte plus les petits commerçants ruinés par un plan de relogement qui ne tient aucun compte de leur existence. Toute une partie de la ville est condamnée en bloc; les maisons sont démolies et leurs

anciens occupants transférés dans un lotissement situé à des kilomètres de là. De sorte que les petits boutiquiers du quartier perdent d'un seul coup la totalité de leur clientèle sans recevoir un centime de dédommagement. Et ils ne peuvent pas suivre le mouvement, car même s'ils étaient financièrement en état d'affronter les frais de réinstallation et de faire face aux loyers majorés, ils se verraient probablement refuser la patente locale. Quant aux pubs, ils sont presque totalement bannis des nouveaux ensembles de logement, et les rares qui subsistent sont de sinistres endroits de style pseudo-Tudor installés par les grandes brasseries qui pratiquent des tarifs exorbitants. Pour des représentants de la classe moyenne, cela constituerait un petit ennui — faire un kilomètre pour boire un verre de bière. Mais pour des ouvriers, qui voient d'abord dans le pub une sorte de lieu de rencontre, c'est un grave coup porté à leur vie de tous les jours. C'est très bien de procurer des habitations décentes à des gens qui vivaient dans des taudis, mais il est désolant qu'en raison du caractère propre de notre époque on juge en même temps nécessaire de les dépouiller des derniers vestiges de leur liberté. Les gens en sont parfaitement conscients et c'est ce qu'ils expriment à leur manière en se plaignant que leurs nouveaux logements — représentant pourtant un tel progrès par rapport aux anciens — soient froids et peu accueillants, bref « qu'on ne s'y sente pas chez soi ».

Il m'arrive de penser que le prix de la liberté est moins l'éternelle vigilance que l'éternelle crasse. Dans certains lotissements municipaux, les nouveaux occupants passent systématiquement à l'épouillage avant d'avoir l'autorisation de franchir le seuil de leur nouvelle demeure. Tout ce qui leur appartient, à l'exception de ce qu'ils arrivent à conserver par devers eux, leur est provisoirement confisqué et passé au fumigatoire avant d'être expédié au nouveau logis. Cette manière de faire n'est pas totalement injustifiée, car il serait vraiment dommage de laisser des punaises s'introduire dans des maisons flambant neuves (une punaise vous suivra dans vos bagages pour peu que vous lui donniez la moindre occasion de le faire), mais c'est le genre de choses qui vous porte à souhaiter que le mot « hygiène » soit à jamais banni des dictionnaires. Les punaises sont un mal, mais un monde où les hommes se laisseraient passer, comme des moutons, dans un bain désinfectant est un mal encore plus grand. Mais peut-être, quand l'abolition des taudis est en jeu, faut-il se résigner à certaines contraintes, à une certaine dose d'inhumanité. Tout bien pesé, l'essentiel est que des hommes puissent vivre dans des habitations convenables et non dans des bauges à cochons. J'ai trop vu de taudis pour céder en l'occurrence à des pâmoisons chestertonniennes. Un endroit où les enfants peuvent respirer de l'air pur, où les femmes disposent des quelques commodités qui leur permettent d'échapper à une vie de galère, où un homme a un bout de jardin à travailler, cet endroit *doit* être préféré aux ruelles sordides de Leeds ou de Sheffield. A tout prendre, les lotissements municipaux valent mieux que les taudis; mais la marge qui les sépare est faible.

Cherchant à me faire une opinion sur la question du logement, j'ai visité en détail un grand nombre de maisons, cent ou deux cents peut-être au total, situées

dans diverses villes et localités minières. Je ne peux terminer ce chapitre sans souligner l'extrême amabilité et la gentillesse de tous ceux qui m'ont accueilli. Je n'étais pas seul — j'avais toujours pour me guider un ami chômeur de l'endroit —, mais même dans ces circonstances, il y a quelque chose d'effronté dans le fait d'aller fureter partout dans une maison qui n'est pas la vôtre en demandant à examiner les lézardes du mur de la chambre à coucher. Pourtant, tous ces gens ont fait preuve d'une patience déconcertante, paraissant comprendre sans même que j'aie besoin de leur fournir des explications, le pourquoi de mes questions et ce que j'avais envie de voir. Si quelqu'un se présentait chez moi sans crier gare pour me demander si mon toit fuit, si j'ai beaucoup d'ennuis avec les punaises et ce que je pense de mon propriétaire, je l'inviterais probablement à aller se faire pendre ailleurs. J'ai rencontré une seule fois ce type de réaction, et encore avais-je affaire à une brave femme un peu sourde qui m'avait pris pour un espion délégué par le Means Test. Mais elle s'est très vite radoucie et m'a fourni toutes les informations que je désirais.

On me dit qu'il est mal porté pour un écrivain de faire état des articles à lui consacrés. Mais je veux ici m'inscrire en faux contre une critique du *Manchester Guardian* où l'on lit, à propos d'un de mes livres :

**« Qu'on le débarque à Wigan ou à Whitechapel, M. Orwell fera toujours preuve de la même inébranlable capacité à fermer les yeux sur tout ce qui est bien pour mieux satisfaire sa rage de dénigrement de l'humanité. »**

Faux. M. Orwell a « débarqué » à Wigan et y a passé un certain temps, sans que cela lui ait inspiré le désir de dénigrer l'humanité. Il a beaucoup aimé Wigan — les gens, pas le décor. En fait, il n'a qu'un grief à formuler, et celui-ci a trait au célèbre quai de Wigan, qu'il s'était juré de voir. Hélas, ce quai a été démoli, et l'on ne sait même plus très bien où il pouvait se trouver.

## V

Si vous lisez dans les statistiques officielles qu'il y a deux millions de chômeurs, vous aurez facilement tendance à en conclure que deux millions de personnes sont sans emploi et que le reste de la population se trouve à peu près à l'abri du besoin. J'avoue que, jusqu'à une date récente, c'était aussi ma manière de voir les choses. Je calculais qu'en prenant une estimation globale de deux millions de chômeurs, en ajoutant les indigents et les chômeurs non répertoriés pour une raison ou pour une autre, on aboutissait en Angleterre à un nombre de personnes sous-alimentées (car tous, ou presque tous ceux qui vivent sur l'allocation de chômage sont sous-alimentés) atteignant tout au plus cinq millions.

Ceci constitue une énorme sous-estimation. Tout d'abord, les seuls individus apparaissant sur les statistiques du chômage sont ceux qui perçoivent personnellement l'allocation, c'est-à-dire, en général, les chefs de famille. Les



autres membres de la famille ne figurent sur les listes que s'ils ont droit à une allocation séparée. Un responsable de la Bourse du travail m'a dit que pour obtenir le nombre de personnes vivant *effectivement* de l'allocation de chômage, il fallait multiplier par un peu plus de trois les chiffres officiels. Ce qui nous mène déjà à six millions de chômeurs au moins. A cela il faut ajouter tous ceux qui travaillent mais qui, du point de vue pécuniaire, pourraient tout aussi bien être chômeurs, étant donné que le salaire perçu ne saurait en aucun cas être considéré comme un salaire permettant de vivre décemment<sup>4</sup>. Considérons donc ces gens-là et ceux qui sont à leur charge, ajoutons les retraités ne touchant que leur pension, les indigents et inclassables, et on obtiendra une population de sous-alimentés bien supérieure à dix millions d'Anglais. Sir John Orr l'estime à vingt millions.

Prenons les chiffres de Wigan, cité assez représentative des districts industriels et miniers. Le nombre de travailleurs assurés est d'environ trente-six mille (vingt-six mille hommes et dix mille femmes). Là-dessus, on dénombrait au début de 1936 quelque dix mille chômeurs. Mais c'était en hiver, en une période où les mines tournent à plein. En été, on trouverait sans doute un chiffre voisin de douze mille. Multipliez par trois, comme indiqué précédemment, et vous arrivez à trente mille ou trente-six mille. Wigan compte un peu moins de quatre-vingt-sept mille habitants. C'est-à-dire qu'à tout moment, plus d'une personne sur trois vit de l'allocation de chômage. Sur ces dix ou douze mille chômeurs, on trouve un noyau stable de quatre à cinq mille mineurs demeurés constamment sans travail au cours des sept dernières années. Et Wigan n'est pas plus mal loti à cet égard que la moyenne des cités industrielles. A Sheffield, qui s'est trouvé relativement favorisé depuis un peu plus d'un an en raison des bruits de guerre, la proportion est sensiblement la même — un chômeur pour trois travailleurs dûment répertoriés.

Quand quelqu'un se trouve pour la première fois au chômage, il bénéficie, jusqu'à épuisement de ses timbres de prévoyance, du régime de « bénéfice plein », qui correspond aux allocations suivantes :

	<i>Par semaine</i>
<b>Homme seul</b>	<b>17 shillings</b>
<b>Femme</b>	<b>9 shillings</b>
<b>Par enfant de moins de 14 ans</b>	<b>3 shillings</b>

Ainsi, dans le cas typique d'une famille réunissant le père, la mère et trois enfants, dont un ayant plus de quatorze ans, le revenu total serait de trente-deux shillings par semaine, plus ce que peut éventuellement gagner le fils aîné. Quand un travailleur a épuisé ses timbres, avant de dépendre du P.A.C., il se trouve pendant trente-six semaines au régime du « bénéfice transitoire », régi par l'U.A.B. (Unemployment Assistance Board), qui correspond aux prestations suivantes :

<i>Par semaine</i>	
<b>Homme seul</b>	<b>15 shillings</b>
<b>Mari et femme</b>	<b>24 shillings</b>
<b>Enfants, 14-18 ans</b>	<b>6 shillings &amp; 6 pence</b>
<b>Enfants, 11-14 ans</b>	<b>4 shillings</b>
<b>Enfants, 8-11 ans</b>	<b>4 shillings &amp; 6 pence</b>
<b>Enfants, 5-8 ans</b>	<b>3 shillings</b>
<b>Enfants, 3-5 ans</b>	<b>3 shillings</b>

Ainsi, avec l'U.A.B., le revenu de notre famille de référence serait de trente-six shillings et six pence par semaine dans le cas où aucun enfant ne travaille. A l'U.A.B., un quart de l'allocation versée est considéré comme affecté au loyer, avec un minimum de sept shillings et six pence par semaine. Si le loyer payé par le chômeur dépasse le quart de ce qu'il reçoit, il a droit à une allocation complémentaire, mais si ce loyer est inférieur à sept shillings et six pence, une déduction correspondante est effectuée par l'U.A.B.

Au P.A.C., les versements sont théoriquement effectués par les caisses locales mais sont, dans les faits, garantis par un fonds central. Les taux sont les suivants :

<i>Par semaine</i>	
<b>Homme seul</b>	<b>12 shillings 6 pence</b>
<b>Mari et femme</b>	<b>23 shillings</b>
<b>Aîné de la famille</b>	<b>4 shillings</b>
<b>Autres enfants</b>	<b>3 shillings</b>
<b>Homme seul</b>	<b>12 shillings 6 pence</b>

Du fait de leur caractère local, ces taux varient légèrement et un homme seul peut toucher jusqu'à deux shillings six pence de plus par semaine, ce qui porte son allocation à quinze shillings. Comme à l'U.A.B., un quart de la pension versée à l'homme marié est considéré comme affecté au loyer. De sorte que, si l'on reprend le cas de notre famille typique, le revenu total serait de trente-trois shillings par semaine, dont un quart pour le loyer. Par ailleurs, dans la plupart des régions, une allocation charbon hebdomadaire de un shilling et six pence (ce chiffre représentant en gros l'équivalent de cinquante kilos de charbon) est accordée pendant les six semaines qui précèdent et les six semaines qui suivent Noël.

On voit donc qu'une famille de chômeurs dispose en moyenne de trente shillings par semaine. En déduisant un quart au moins de cette somme pour le loyer, on s'aperçoit que chaque individu, enfants et adultes confondus, a pour se nourrir, se vêtir, se chauffer et faire face aux autres dépenses de première nécessité, six ou sept shillings par semaine. Des quantités de gens — sans doute un bon tiers de la

population des zones industrielles — vivent dans ces conditions. Le Means Test se montre particulièrement vigilant et vous risquez de vous voir retirer tout secours pour peu que l'on vous soupçonne d'avoir la moindre source de revenus complémentaires. Les dockers, par exemple, qui sont embauchés à la demi-journée, doivent pointer deux fois par jour au bureau de l'emploi. Faute de quoi, ils sont réputés avoir travaillé et leur allocation est amputée en conséquence. Je connais des chômeurs qui ont su ruser avec le Means Test, mais je dois dire que dans les agglomérations industrielles, où la vie communautaire n'a pas encore perdu tous ses droits et où chacun est connu de ses voisins, c'est beaucoup plus difficile que ce ne le serait à Londres. Le cas le plus courant est celui du jeune homme qui vit avec ses parents et qui se procure une adresse de complaisance, de sorte que vivant censément sous un autre toit il peut toucher une allocation séparée. Mais les cafards et les mouchards ne manquent pas. Je pourrais citer l'exemple d'un chômeur qui avait été vu un jour en train de donner à manger aux poules de son voisin alors que celui-ci était absent. Il fut dénoncé à l'autorité sous prétexte qu'il avait un « emploi de gaveur de volaille », accusation dont il eut beaucoup de mal à se laver. A Wigan, on racontait l'histoire de l'homme qui avait été privé de l'aide officielle parce qu'il « transportait nuitamment du bois de chauffage ». Quelqu'un l'avait surpris un soir conduisant une charrette pleine de bois à brûler. Pour se justifier, il dut expliquer que, cette nuit-là, il était tout simplement en train de déménager à la cloche de bois : le chargement de bois à brûler incriminé, c'était son mobilier.

Le Means Test a ceci de particulièrement révoltant qu'il aboutit bien souvent à disloquer les familles. Des vieillards, parfois cloués au lit, se voient ainsi chassés de leur logis. Un retraité ayant perdu sa femme vivra normalement chez l'un ou l'autre de ses enfants; les dix shillings hebdomadaires qu'il touche iront aux dépenses du ménage et l'on peut penser qu'il ne sera pas mal soigné. Mais pour l'administration, c'est un « hôte payant », et s'il s'obstine à rester, ses enfants verront leur allocation amputée en conséquence. Donc, à l'âge de soixante-dix ou soixante-quinze ans, il devra chercher un garni, remettre sa pension de retraite au tenancier et continuer à subsister en ayant tout juste de quoi ne pas mourir de faim. J'ai connu personnellement plusieurs cas de ce genre : on en découvrirait aujourd'hui des centaines à travers toute l'Angleterre, et ceci grâce au Means Test.

Néanmoins, malgré les terrifiantes proportions que prend aujourd'hui le chômage, il est de fait que la pauvreté — l'extrême pauvreté — ne s'étale pas de manière aussi criante dans le Nord industriel qu'elle ne le fait à Londres. Tout est plus pauvre, plus étriqué, il y a moins d'automobiles et de gens bien habillés. Mais il y a aussi moins de gens vivant dans un total dénuement. Même dans des villes de la taille de Manchester ou Liverpool, on est frappé par la rareté des mendiants. Londres est comme un maelström qui attire à lui les épaves de la société, et la capitale est si vaste que la vie y est solitaire et anonyme. Tant que vous n'enfreignez pas la loi, personne ne s'intéresse à vous et vous pouvez en arriver à un état de déchéance impensable dans un endroit où vous avez des voisins qui

vous connaissent. Dans les villes industrielles, l'ancien mode de vie communautaire n'a pas encore totalement volé en éclats, la tradition demeure forte, et presque tout le monde a de la famille — c'est-à-dire un foyer potentiel. Dans une agglomération de cinquante ou cent mille habitants, il n'y a pas d'éléments de population isolés, en quelque sorte surgis de nulle part; on ne voit, par exemple, personne dormir sur le trottoir. En outre, s'il y a quelque chose à dire en faveur de la législation sur le chômage, c'est qu'elle ne dissuade pas les gens de se marier. Un homme et une femme mariés disposant de vingt-trois shillings par semaine ne sont pas loin du seuil de la famine, mais ils peuvent constituer vaille que vaille quelque chose qui ressemble à un foyer. Ils sont infiniment mieux lotis qu'un célibataire réduit à vivre avec quinze shillings hebdomadaires. La vie d'un chômeur célibataire est un vrai cauchemar. Il vit quelquefois dans un *lodging-house* à dortoir, plus fréquemment dans une chambre « meublée » qu'il paye généralement six shillings par semaine, s'arrangeant du mieux qu'il peut avec les neuf shillings qui lui restent (mettons six shillings pour la nourriture et trois pour l'habillement, le tabac et les distractions). Dans ces conditions, il lui est impossible de se nourrir convenablement et d'accorder à sa personne plus que le strict minimum de soins; et quand on occupe une chambre à six shillings, on n'a guère envie d'y passer plus de temps que nécessaire. Le malheureux passe donc ses journées à traîner dans les bibliothèques publiques ou dans tout autre endroit où il peut être au chaud. Être au chaud — voilà la grande, sinon l'unique, préoccupation d'un chômeur célibataire en hiver. A Wigan, les cinémas, extraordinairement bon marché, constituaient un refuge de choix pour ces déshérités. On est assuré d'y trouver une place à quatre pence et même, dans certaines salles en matinée, à deux pence. Et même si l'on a à peine de quoi manger, on dépensera volontiers deux pence pour échapper au froid mortel d'un après-midi d'hiver. A Sheffield, je me suis laissé entraîner dans une réunion publique où un clerc-gyman prenait la parole : c'était, de très loin, le laïus le plus assommant et le plus inepte que j'ai jamais entendu prononcer, et qu'il soit, je crois, possible de prononcer. On n'en était pas à la moitié que je ne tenais physiquement plus en place, et je suis sorti, comme si mes jambes s'étaient d'elles-mêmes mises en mouvement pour m'entraîner au-dehors. Et pourtant, la salle était bourrée de chômeurs. Ils auraient enduré bien pis en échange d'une place au chaud.

J'ai rencontré de ces chômeurs célibataires vivant à l'extrême bord du dénuement. Dans un des endroits où je suis passé, je me souviens d'une véritable colonie installée, plus ou moins illégalement, dans une maison menaçant ruine. Ils avaient disposé, en guise de mobilier, des rebuts provenant selon toute apparence de la décharge municipale — je revois encore leur unique table, une sorte de vieux porte-lavabo à dessus de marbre. Mais ce n'est là que l'exception. L'ouvrier célibataire fait plutôt figure d'oiseau rare et le fait d'être au chômage n'a que peu de répercussions sur la vie de celui qui est marié. Il rentre moins d'argent à la maison, mais c'est toujours une maison, et l'on constate un peu partout que la situation anormale créée par le chômage — l'homme n'ayant rien à faire de ses dix

doigts alors que la femme continue à s'activer comme par le passé — ne modifie par les rôles traditionnellement dévolus à chaque sexe. Dans un ménage ouvrier c'est l'homme qui est le maître, et jamais la femme ou l'enfant, comme on le voit parfois dans la classe moyenne. Vous ne verrez pratiquement jamais dans un foyer ouvrier un homme donner un coup de main à sa femme pour les besognes ménagères. Le chômage n'a en rien modifié cette convention tacite qui est, à bien y regarder, assez injuste. L'homme se tourne les pouces du matin au soir alors que la femme a autant de travail qu'auparavant — davantage même puisqu'elle doit faire bouillir la marmite avec moins d'argent. Pourtant, si je me fie à mes observations, les femmes ne protestent pas. Je crois qu'elles partagent en fait l'opinion de leur mari, à savoir qu'un homme abdiquerait sa virilité si, pour la simple raison qu'il est sans travail, il se transformait en « fée du logis ».

Mais ce qui est indéniable, c'est l'influence désastreuse, débiliteuse qu'a le chômage sur toute personne, mariée ou célibataire, et sur les hommes encore plus que sur les femmes. Les esprits les mieux trempés n'y résistent pas. Il m'est arrivé, à une ou deux reprises, de rencontrer des chômeurs dotés d'un véritable talent littéraire. Il en est d'autres que je n'ai pas rencontrés, mais dont j'ai pu lire les œuvres dans des revues. De temps à autre, de loin en loin, ces hommes font paraître un article ou un récit d'un niveau bien supérieur aux fatras encensés par les critiques aux ordres. Pourquoi alors mettent-ils leur talent si peu à contribution ? Ils ont tout leur temps devant eux. Pourquoi ne s'installent-ils pas à une table pour écrire un livre ? Parce que pour écrire un livre il ne suffit pas d'avoir un minimum de confort et la latitude de s'isoler — et il n'est jamais facile de parvenir à s'isoler dans une maison d'ouvrier —, il faut aussi la tranquillité d'esprit. On ne peut pas se mettre sérieusement à quelque chose, on ne peut pas faire appel à ce sentiment d'espoir nécessaire à toute création quand on sent planer au-dessus de sa tête, comme une malédiction, le pesant nuage du chômage. Vous me direz qu'un chômeur qui aime les livres peut toujours s'occuper à la lecture. Mais celui qui éprouve une gêne à la seule idée d'ouvrir un livre ? Prenez par exemple un mineur qui travaille au fond depuis son enfance, qui a été modelé par tout son passé pour devenir un mineur et rien d'autre. Comment voulez-vous qu'il remplisse le vide de ses journées ? Il est stupide de dire qu'il peut essayer de trouver du travail. Du travail, il n'y en a pas, tout le monde le sait. Vous ne pouvez pas passer sept ans de votre vie à partir chaque jour à la recherche d'un travail. Il y a le petit bout de jardin, qui occupe un peu de temps et permet d'améliorer à moindre frais l'ordinaire familial, mais dans une grande ville cette échappatoire n'est offerte qu'à un nombre restreint de personnes. Il y a aussi les « centres d'occupations utiles pour chômeurs », créés il y a quelques années. Dans l'ensemble, le projet est tombé à l'eau, mais certains de ces centres demeurent florissants. J'en ai visité un ou deux. Ce sont des endroits où l'on peut s'abriter du froid et où l'on vous dispense des cours de menuiserie, de cordonnerie, de travail du cuir, de vannerie, de tissage sur métier à main, etc. — l'idée étant d'amener les chômeurs à fabriquer de leurs mains des meubles et autres objets non pas pour la vente mais pour aménager leur foyer, en leur fournissant de l'outillage gratuit et

des matériaux à un prix minime. La plupart des socialistes que j'ai rencontrés dénoncent cette entreprise, comme ils dénoncent le projet — dont on parle tant mais qui n'a jamais abouti à rien de concret — consistant à distribuer aux chômeurs de petits lopins de terre. Pour eux, ces centres d'occupations utiles n'ont d'autre but que de faire tenir les chômeurs tranquilles et leur donner l'illusion qu'on se soucie de leur sort. C'est indéniablement là le véritable motif caché. Occupez un homme en le laissant jouer au savetier et il pensera moins à lire le *Daily Worker*. Il y a aussi dans ces endroits cet écœurant esprit, style Y.M.C.A., qui vous prend à la gorge dès que vous y pénétrez. Les chômeurs que vous y rencontrez semblent taillés sur le modèle de l'ouvrier-qui - porte - spontanément-la - main-à - sa - casquette — celui qui vous dit suavement qu'il est « d'opinion modérée » et qui vote conservateur. Mais là encore on se sent pris entre deux feux : car il vaut sans doute mieux qu'un homme perde son temps à tresser des paniers d'osier plutôt que de rester des années durant sans rien faire — rien, ce qui s'appelle rien.

La plus intelligente action en faveur des chômeurs est, de loin, celle que mène le N.U.W.M. (National Unemployed Workers' Movement). Il s'agit là d'une organisation révolutionnaire qui se propose de resserrer les liens entre chômeurs, de leur apprendre à refuser de faire les jaunes en cas de grève, et de les conseiller juridiquement quant aux moyens de défense qu'ils ont face au Means Test. Ce mouvement est né à partir de rien, grâce aux efforts et aux cotisations apportées sou à sou par les chômeurs eux-mêmes. J'ai pu voir le N.U.W.M. à l'œuvre et j'admire profondément ces hommes, aussi mal vêtus et mal nourris que les autres chômeurs, qui font fonctionner l'organisation contre vents et marées. Et j'admire encore plus le tact et la patience qu'ils déploient dans leur action. Car il n'est pas si facile de prendre, ne serait-ce qu'un penny par semaine, dans la poche de quelqu'un qui vit du P.A.C. Comme je l'ai déjà dit, la classe ouvrière anglaise ne suscite pas beaucoup de grands leaders mais fait preuve de merveilleuses capacités pour ce qui est de l'organisation. En témoigne l'ensemble du mouvement syndical, mais aussi l'excellente organisation des clubs ouvriers — en fait une sorte de gigantesque pub coopératif — si largement répandus dans le York-shire. Le N.U.W.M. entretient des « refuges » dans de nombreuses villes et donne la parole à des orateurs communistes. Mais même là, les chômeurs ne font rien d'autre que se réunir autour du poêle en se livrant de temps à autre à une partie de dominos. Si l'on parvenait à combiner ce mouvement avec quelque chose d'organisé selon le principe des centres d'occupations utiles, on serait déjà beaucoup plus près de ce qu'il faut réellement aujourd'hui. C'est une chose terrible que de voir un individu ayant un métier en main s'enfoncer lentement, année après année dans une oisiveté totale et sans espoir. Il ne devrait pas être impossible de lui donner l'occasion de se servir de ses doigts pour fabriquer du mobilier ou tous autres objets de nature à améliorer ses conditions de vie personnelle, sans pour autant faire de lui un pilier d'Y.M.C.A., confit de conservatisme. Autant regarder en face ce fait que, sauf déclenchement d'une nouvelle guerre, plusieurs millions d'hommes finiront leurs jours en Angleterre sans jamais avoir exercé de véritable

métier. Une chose que l'on pourrait probablement faire, et que l'on devrait d'ailleurs certainement faire, ce serait d'allouer à chaque chômeur qui en ferait la demande un morceau de terre et les outils pour le cultiver. Il est honteux que des hommes pratiquement condamnés à subsister grâce au seul P.A.C. ne puissent même pas faire pousser des légumes pour leur propre famille.

Pour étudier le chômage et ses effets, il faut se rendre dans les zones industrielles. Le chômage existe aussi dans le Sud, mais sous une forme très diluée et étonnamment discrète. On peut parcourir des kilomètres de campagne sans rencontrer un seul chômeur, et nulle part vous n'avez sous les yeux le spectacle de ces cités ouvrières dont la totalité des occupants subsistent uniquement grâce au P.A.C. et aux allocations de secours. Il faut avoir habité une de ces rues où personne n'a de travail, où l'idée de trouver un emploi semble aussi utopique que celle de posséder un jour un avion et infiniment plus utopique que de gagner cinquante livres aux pronostics de football, pour commencer à mesurer les changements qui se produisent dans notre civilisation. Car le changement est là, cela ne fait pas de doute. L'attitude d'une classe ouvrière réduite aux abois est profondément différente de ce qu'elle était il y a sept ou huit ans.

J'ai pris conscience du problème du chômage en 1928. A l'époque, je revenais de Birmanie, où le chômage n'était qu'un mot, et j'avais quitté l'Angleterre encore enfant, alors que l'explosion industrielle de l'après-guerre n'avait pas encore reçu son coup d'arrêt. La première fois que je vis des chômeurs de près, je fus horrifié et stupéfié en découvrant que beaucoup d'entre eux avaient *honte* d'être chômeurs. J'étais très ignorant, mais pas au point d'imaginer que, quand la perte de marchés extérieurs ôte leur travail à deux millions d'hommes, ces deux millions d'hommes soient plus à blâmer qu'un parieur qui perd aux courses. Mais à l'époque personne ne voulait admettre que le chômage était inévitable, parce que cela eût impliqué qu'il allait probablement durer. Dans les classes moyennes, on continuait à parler de « ces fainéants qui se tournent les pouces aux frais du contribuable » et à dire qu'« ils trouveraient tout le travail qu'ils voudraient s'ils se donnaient la peine d'en chercher », et naturellement ces opinions ne manquaient pas de trouver un écho dans la classe ouvrière elle-même. Je me souviens de la stupeur qui fut la mienne quand, vivant pour la première fois au contact de mendiants et de vagabonds, je découvris que dans une proportion assez considérable — un quart peut-être — ces êtres qu'on m'avait appris à regarder comme des parasites éhontés étaient en fait de jeunes mineurs et employés de l'industrie cotonnière fixant leur destin avec l'expression d'étonnement ahuri d'un animal pris au piège. Ils ne comprenaient tout simplement pas ce qui leur arrivait. On les avait mis au monde et élevés pour travailler, et voilà que tout se passait comme s'ils étaient à jamais privés de la moindre chance de retrouver un jour du travail. Dans ces conditions, il était inévitable qu'ils soient, dans un premier temps, hantés par un sentiment de déchéance personnelle. Telle était alors l'attitude qui prévalait face au chômage : c'était une catastrophe qui s'abattait sur *vous* en tant qu'individu et dont vous portiez toute la responsabilité.

Quand un quart de million de mineurs sont au chômage, cela fait partie de l'ordre des choses qu'Alf Smith, mineur vivant dans les sombres ruelles de Newcastle, se trouve sans travail. Alf Smith n'est qu'un individu parmi un quart de million d'autres, une donnée statistique. Mais aucun être humain n'aime à se voir sous le seul aspect d'une donnée statistique. Du moment que Bert Jones, qui habite la porte en face, a toujours du travail, Alf Smith est inévitablement conduit à se sentir déshonoré, à se considérer comme un raté. D'où ce terrible sentiment d'impuissance et de désespoir qui est un des pires maux engendrés par le chômage — bien pire que les privations, pire que le sentiment de démoralisation provoqué par l'oisiveté forcée, et à peine moins insupportable que le pitoyable état physique des enfants d'Alf Smith, nés sous le signe du P.A.C. Tous ceux qui ont vu la pièce de Greenwood *Love on the Dole* doivent avoir présent à la mémoire ce moment terrible où l'ouvrier pauvre, bon et bête, tape sur la table en s'écriant : « Oh, mon Dieu, donnez-moi du travail ! » Ce n'était pas un effet dramatique mais la simple réalité de la vie. Ce cri doit avoir retenti, avec des mots quasiment identiques, dans des dizaines, peut-être des centaines de milliers de foyers anglais, au cours des quinze dernières années.

Mais je crois qu'aujourd'hui on ne l'entend plus — ou en tout cas beaucoup moins. Car c'est là le point essentiel : les gens ont cessé de ruer dans les brancards. Après tout, même dans la classe moyenne — oui, même dans les cercles de bridge des villes de province — on commence à se rendre compte que le chômage est quelque chose de bien réel. Les « Ma chère, je ne peux croire à tous ces racontars qui se colportent sur le chômage. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, nous avons besoin de quelqu'un pour désherber le jardin : eh bien, pas un candidat ne s'est présenté ! Croyez-moi, ils *neveulent* pas travailler, un point c'est tout ! » — ces phrases qui, il y a cinq ans, étaient l'accessoire obligé de toute conversation autour d'une table de thé — commencent aujourd'hui à se faire moins fréquentes. De leur côté, les ouvriers ont énormément progressé dans la compréhension des mécanismes économiques. Je crois que le *Daily Worker* a joué à cet égard un rôle considérable : son influence est sans commune mesure avec sa diffusion. Quoi qu'il en soit, les ouvriers se sont bien pénétrés de la leçon, moins à cause de l'ampleur du chômage que du fait qu'il s'éternise. Quand on chôme depuis cinq ans, on finit par s'y habituer, et aller toucher son allocation hebdomadaire demeure peut-être une démarche désagréable, mais qui a perdu tout caractère honteux. Ainsi s'effrite peu à peu la vieille tradition de la peur de l'hospice, de même que s'estompe, grâce à la vente à tempérament, l'ancienne hantise de la dette. Dans les ruelles de Wigan et de Barnsley, j'ai vu s'étaler bien des détresses, mais la misère perd ce caractère de chose honteuse qu'elle avait il y a seulement dix ans. Les gens, en tout cas, ont compris que ce n'est pas leur faute s'ils sont au chômage. Aujourd'hui, Alf Smith n'est plus seul à être sans travail : Bert Jones l'a rejoint sur ce point, il y a déjà quelques années. Cela change beaucoup de choses quand tout le monde se trouve logé à la même enseigne.

On a donc des populations entières qui ont pris une sorte d'abonnement à vie au



P.A.C. Et ce que je trouve admirable, et peut-être plein de promesses pour l'avenir, c'est qu'elles ont su le faire sans renoncer à toute dignité humaine. Un ouvrier frappé par la pauvreté ne s'effondre pas d'un coup, comme le fait un représentant de la classe moyenne. Prenons par exemple le fait que dans la classe ouvrière on n'est nullement gêné pour se marier alors qu'on se trouve au chômage ; cela ennuie peut-être les douairières de Brighton, mais c'est en fait une preuve de santé mentale : le chômeur se rend compte qu'en perdant son emploi, il n'est pas pour autant exclu de la société des humains. Ceci explique que, dans les régions les plus durement touchées, la situation ne soit pas aussi mauvaise qu'on pourrait s'y attendre. La vie continue à y suivre un cours assez normal, étonnamment normal même. Les familles ont moins d'argent, mais la cellule familiale n'a pas éclaté. Les gens vivent simplement sur un pied un peu inférieur à celui qui était le leur précédemment. Au lieu de s'insurger contre le destin, ils ont rendu la situation tolérable en réduisant le niveau de leurs exigences matérielles.

Mais ceci ne signifie pas nécessairement qu'ils aient sacrifié le superflu pour concentrer leurs efforts sur l'indispensable. C'est en général le contraire qui s'est produit — réaction somme toute très naturelle, si l'on y réfléchit. C'est ce qui explique qu'en une décennie de crise sans précédent la consommation des denrées de petit luxe ait augmenté. Les deux facteurs déterminants de cette évolution, datant de l'après-guerre, sont sans doute le cinéma et la confection de bonne qualité et à la portée de tous. Le jeune homme qui quitte l'école à quatorze ans et trouve un emploi sans avenir se retrouve à vingt ans au chômage — à vie, selon toute vraisemblance. Mais pour deux livres dix shillings, il peut s'acheter à crédit un costume qui, pendant un certain temps et à condition de n'y pas regarder de trop près, semblera avoir été coupé à Savile Row. La jeune fille peut se donner l'allure d'une gravure de mode pour une dépense encore plus modique. Vous avez trois sous en poche et pas d'autre horizon sur terre que le coin de chambre humide qui vous attend à la maison ; mais dans vos vêtements tout neufs, vous pouvez vous planter au bord d'un trottoir et vous sentir l'âme de Clark Gable ou de Greta Garbo — ce qui console de beaucoup de choses. Et même à la maison il y a toujours, en général, une tasse de thé en route — *a nice cup of tea* — et le père, qui n'a pas travaillé depuis 1929, se frotte momentanément les mains parce qu'on lui a donné un tuyau increvable pour le Cesarewitch.

Depuis la guerre, le commerce a dû s'adapter pour faire face à une demande émanant d'individus sous-payés, sous-alimentés, de sorte que le superflu est aujourd'hui presque toujours moins cher que le nécessaire. Une paire de bonnes chaussures d'usage coûte aussi cher que deux paires d'escarpins fantaisie.

Pour le prix d'un repas copieux vous avez un kilo de bonbons assortis. On ne vous donne pas un bien gros morceau de viande en échange de trois pence, mais vous pouvez pour ce prix vous gaver de *fish-and-chips*. Le lait coûte trois pence la pinte et la bière, même légère, quatre, mais vous avez sept aspirines pour un penny et vous pouvez tirer quarante tasses de thé d'un paquet à un quart de livre. Et il y a, par-dessus tout, le jeu, le plus accessible de tous les petits luxes.

Quelqu'un qui meurt de faim, ou presque, peut toujours s'acheter quelques jours d'espoir (« Une raison de vivre », comme on dit) en misant un penny au sweepstake. Le jeu officialisé a aujourd'hui accédé au rang de grande industrie. Considérez, par exemple, un phénomène comme les pronostics sur les matchs de football, qui représente un chiffre d'affaires de quelque six millions de livres par an, prélevé en quasi-totalité dans les poches des ouvriers. Je me trouvais dans le Yorkshire au moment où Hitler réoccupait la Rhénanie. Hitler, Locarno, le fascisme et les dangers de guerre — autant de choses qui ne suscitèrent sur place qu'un intérêt des plus modérés. Mais la décision prise par la « Football Association » de ne plus faire connaître à l'avance le programme des matchs (ceci dans le but de faire pièce aux concours de pronostics) faillit mettre le Yorkshire à feu et à sang. Il y a encore le spectacle de cette moderne science électrique faisant pleuvoir ses miracles sur des gens au ventre vide. Vous pouvez grelotter toute la nuit faute de couvertures, mais au matin il vous est loisible de vous rendre à la bibliothèque publique pour prendre connaissance des nouvelles télégraphiées à votre intention depuis San Francisco ou Singapour. Vingt millions de personnes ne mangent pas à leur faim, mais en Angleterre tout le monde ou presque a accès à la radio. Ce que nous avons perdu en nourriture, nous l'avons gagné en électricité. Après qu'on les eut dépouillées de tout ce qui leur était vraiment nécessaire, des fractions entières de la classe ouvrière se voient offrir en compensation des verroteries chargées de donner du lisse à la surface de la vie.

Jugez-vous tout ceci souhaitable ? Moi pas. Mais il se pourrait bien que l'effort d'adaptation psychologique, auquel se livre visiblement la classe ouvrière, représente justement ce qu'elle pouvait faire de mieux, compte tenu des circonstances. Les ouvriers ne sont pas devenus révolutionnaires, ils n'ont pas non plus abdiqué toute dignité. Ils ont gardé leur sang-froid et ont choisi de tirer le meilleur parti possible de la situation en s'alignant sur le standard des *fish-and-chips*. Comme solution de rechange, il n'y aurait que la souffrance et le désespoir sans limites — ou des tentatives insurrectionnelles qui, dans un pays aussi fermement gouverné que l'Angleterre, ne sauraient conduire qu'à d'inutiles massacres et à l'instauration d'un régime de répression féroce.

Il va de soi que l'essor dans l'après-guerre des industries de petit luxe a été une aubaine pour ceux qui nous gouvernent. Il est très probable que les *fish-and-chips*, les bas rayonne, le saumon en boîte, le chocolat à prix sacrifié (cinq barres de deux onces pour six pence), le cinéma, la radio, le thé corsé et les pronostics de football ont eu au total pour effet de conjurer la menace de révolution. En foi de quoi il nous revient parfois aux oreilles que tout ceci ne serait qu'une manœuvre habilement montée par la classe dirigeante, une sorte de *panem and circenses* destiné à endormir les chômeurs. Le peu que je sais de notre classe dirigeante ne m'incline pas à penser qu'elle soit capable d'une telle rouerie. Cette évolution s'est produite, mais selon un processus parfaitement inconscient — la simple interaction entre le besoin qu'a le fabricant de trouver un marché et le besoin qu'ont des gens à demi morts de faim de trouver à cette faim des dérivatifs

bon marché.

## VI

Quand j'étais tout jeune, à l'école, nous recevions une fois par trimestre la visite d'un conférencier qui nous parlait excellemment des glorieuses batailles du passé — Blenheim, Austerlitz, etc. Il adorait citer la maxime de Napoléon suivant laquelle « une armée fait campagne avec son estomac » et, à la fin de son exposé, il ne manquait jamais de poser abruptement la question : « Qu'y a-t-il de plus important au monde ? » Nous étions censés répondre en chœur : « Manger ! », et si nous ne le faisions pas il paraissait très désappointé.

Il est évident qu'en un sens il avait raison. L'être humain est avant tout un sac où l'on enfourne de la nourriture. Les autres fonctions et facultés peuvent tenir davantage du divin, mais au regard du temps, elles ne viennent qu'en second. Un homme meurt, on l'enterre, toutes ses paroles et actions glissent dans l'oubli, mais la nourriture qu'il a absorbée lui survit dans la constitution saine ou déficiente de ses enfants. On pourrait, ce me semble, soutenir que les changements survenus dans l'alimentation sont plus importants que la succession des dynasties ou même des religions. Ainsi, la Grande Guerre n'aurait jamais pu avoir lieu sans l'invention de la boîte de conserve. Et l'histoire de l'Angleterre au cours des quatre derniers siècles aurait été radicalement différente sans l'apparition, à la fin du moyen âge, des racines comestibles et de divers autres légumes, et un peu plus tard de boissons non alcooliques (thé, café, chocolat) ainsi que de liqueurs distillées auxquelles l'Anglais, buveur de bière, n'était pas accoutumé. Il est pourtant curieux de constater à quel point le rôle prépondérant de la nourriture est méconnu. On élève des statues aux hommes politiques, aux poètes, aux évêques, mais jamais aux cuisiniers, charcutiers ou maraîchers. On dit que l'empereur Charles V a fait ériger une statue à la mémoire de l'inventeur du hareng saur, mais c'est le seul exemple qui me vienne à l'esprit pour le moment.

Ainsi donc, s'agissant des chômeurs, il se pourrait bien que la chose véritablement importante, celle qu'il faut considérer en priorité si l'on a le souci de l'avenir, ce soit le régime alimentaire. Comme je l'ai déjà dit, une famille de chômeurs dispose en moyenne pour vivre d'une trentaine de shillings par semaine, dont il faut déduire un quart au moins pour le loyer. Il n'est pas inutile d'examiner dans le détail où passe le reste de l'argent. J'ai ici un budget établi sur ma demande par un ménage de mineurs dont le mari était au chômage. Je leur avais demandé de faire une liste donnant un état aussi précis que possible de leurs dépenses pour une semaine normale. L'allocation de chômage de cet homme se montait à trente-deux shillings par semaine et, outre sa femme, il avait à charge deux enfants, l'un âgé de deux ans et cinq mois, l'autre de dix mois. Voici la liste :

--

Loyer	
Club d'habillement	
Charbon	
Gaz	
Lait	
Cotisations syndicales	
Assurance (pour les enfants)	
Viande	
Farine (12 kilos)	
Levure	
Pommes de terre	
Graisse de bœuf	
Margarine	
Lard	
Sucre	
Thé	
Confiture	
Pois et chou	
Oignons et carottes	
Quaker oats	
Savons, poudres, bleus, etc.	
	<b>Total</b>

A cela il faut ajouter trois paquets de lait en poudre alloués chaque semaine par le dispensaire.

Quelques commentaires s'imposent. Tout d'abord, la liste laisse de côté un bon nombre de dépenses inévitables — cirage, poivre, sel, vinaigre, allumettes, petit bois, lames de rasoir, remplacement des ustensiles, entretien des meubles et de la literie, pour ne citer que les premières choses qui viennent à l'esprit. Toute somme dépensée à cet effet entraîne une restriction sur un autre poste. Oubli plus grave, le tabac. Cet homme se trouvait être un petit fumeur, mais même dans ce cas il ne pouvait guère dépenser moins d'un shilling par semaine pour son tabac, ce qui signifie que le budget de la nourriture se trouve amputé d'autant. Les « clubs d'habillement » auxquels les chômeurs consacrent chaque semaine des sommes si importantes (relativement) sont des entreprises implantées dans toutes les villes industrielles et gérées par de gros drapiers. Sans elles, il serait tout à fait hors de question pour un chômeur de s'acheter des vêtements neufs. Je ne sais pas si ces sociétés vendent aussi de la literie. En tout cas, dans cette famille, la literie était réduite à sa plus simple expression, pour ne pas dire plus.

Si, de la liste ci-dessus, vous retranchez un shilling pour le tabac et les sommes correspondant aux autres dépenses non alimentaires, il vous reste seize shillings

et cinq pence et demi. Disons seize shillings et ne tenons pas compte du bébé puisque le dispensaire lui fournit son lait. Avec ces seize shillings, il faut pourvoir à l'alimentation (*frais de combustible inclus*) de trois personnes, dont deux adultes. La première question est de savoir s'il est théoriquement possible de nourrir correctement trois personnes avec seize shillings par semaine. Le débat parlementaire sur le Means Test donna lieu à une assez pénible joute oratoire dont l'enjeu était de déterminer la somme hebdomadaire minimale nécessaire à un être humain pour se maintenir en vie. Pour autant que je me souvienne, un comité d'experts diététiciens estima cette somme à cinq shillings neuf pence, alors qu'un autre conclut, plus généreux, ne voulut pas descendre au-dessous de cinq shillings neuf pence et demi. A la suite de ceci, les journaux reçurent une avalanche de lettres de lecteurs affirmant se nourrir avec seulement quatre shillings par semaine. Voici un exemple — parmi bien d'autres — d'un de ces budgets hebdomadaires (on a pu le lire dans le *New Statesman* et dans le *News of the World*) :

	<i>Shillings</i>
<b>3 pains complets</b>	<b>1</b>
<b>½ livre de margarine</b>	<b>0</b>
<b>½ livre de graisse de bœuf</b>	<b>0</b>
<b>1 livre de fromage</b>	<b>0</b>
<b>1 livre d'oignons</b>	<b>0</b>
<b>1 livre de carottes</b>	<b>0</b>
<b>1 livre de débris de biscuits</b>	<b>0</b>
<b>2 livre de dattes</b>	<b>0</b>
<b>1 boîte de lait concentré</b>	<b>0</b>
<b>10 oranges</b>	<b>0</b>
<b>Total</b>	<b>3</b>

Notez que dans ce budget, *rien n'est prévu pour le combustible*. En fait, l'auteur de la lettre déclarait explicitement qu'il n'avait pas de quoi se payer du combustible et qu'il mangeait tous ces aliments tels quels. Lettre authentique ou canular, ce n'est pas ce qui est pour le moment en jeu. Ce qui me frappe, c'est que cette liste représente une répartition des dépenses aussi proche que possible de l'idéal, compte tenu du budget disponible. Si vous étiez réduit à vivre avec trois shillings et onze pence et demi par semaine, il vous serait difficile d'en extraire une plus grande valeur nutritive. Il est donc — peut-être — possible de se nourrir rationnellement avec la seule allocation du P.A.C., à condition de n'acheter que des denrées essentielles; mais pas autrement.

Comparez à présent cette liste avec le budget du mineur au chômage précédemment présenté. La famille du mineur ne dépensait que dix pence par semaine pour les légumes verts, dix pence et demi pour le lait (n'oublions pas qu'il y avait un enfant de moins de trois ans) et rien pour les fruits. Mais il y avait un shilling neuf pence pour le sucre (soit près de quatre kilos de sucre) et un shilling pour le thé. La demi-couronne affectée à la viande *pourrait* éventuellement correspondre à un petit rôti et de quoi faire un ragoût. Mais il y a de grandes chances pour que cela représente plutôt quatre ou cinq boîtes de bœuf en conserve. La base de cette alimentation était donc le pain blanc et la margarine, le corned-beef, le thé sucré et les pommes de terre : un désastre diététique. Ce couple n'aurait-il pas été mieux inspiré de consacrer davantage d'argent à l'achat d'aliments de santé comme les oranges ou le pain complet, ou même, comme l'auteur de la lettre au *New Statesman*, d'économiser sur le combustible et de manger les carottes crues ? Oui, sans doute, mais la question est qu'aucun être humain ordinaire ne fera jamais une chose pareille. L'être humain ordinaire se laisserait mourir de faim plutôt que de vivre de pain bis et de carottes crues. Et là où le bât blesse le plus, c'est que moins on a d'argent, moins on a tendance à en dépenser pour acheter des aliments de santé. Un millionnaire peut se payer le luxe d'absorber uniquement du jus d'orange et des biscuits Ryvita à son petit déjeuner; un chômeur, non. C'est ici qu'entre en jeu la tendance à laquelle je faisais allusion à la fin du chapitre précédent. Quand vous êtes chômeur, c'est-à-dire mal nourri, ennuyé, assailli de tracasseries et de misères de toute sorte, vous n'avez aucune envie de manger sainement. Ce qu'il vous faut, c'est quelque chose qui ait « un peu de goût ». Et à cet égard les tentations ne manquent pas. Tiens, si on se payait un grand cornet de frites ! Ou une bonne glace ! Et si on mettait de l'eau à chauffer pour se faire une *nice cup of tea* ? Voilà ce qui se passe dans votre tête quand vous en êtes réduit à subsister avec la seule allocation du P.A.C. Le pain blanc tartiné de margarine et accompagné de thé sucré ne nourrit absolument pas, mais c'est *meilleur* (du moins pour la plupart des gens) que du pain bis à la graisse de bœuf et de l'eau froide. Le chômage est une misère sans fin qu'on cherche perpétuellement à soulager, en recourant notamment au thé, cet opium de l'*homo britannicus*. Une tasse de thé, voire une aspirine, est un stimulant temporaire plus efficace qu'un croûton de pain bis.

Le résultat de tout cela, c'est une dégénérescence physique que vous pouvez constater directement, en ouvrant simplement les yeux autour de vous, ou indirectement, en consultant les statistiques de vie. Dans les villes industrielles, le niveau physique moyen est terriblement bas, encore plus bas qu'à Londres. A Sheffield, vous avez l'impression de vous promener au milieu d'une population de troglodytes. Les mineurs sont des hommes très bien bâtis, mais ils sont généralement petits et le fait qu'ils aient des muscles durcis par le travail ne signifie pas que leurs enfants entreront dans la vie avec une constitution plus robuste. Quoi qu'il en soit, les mineurs représentent, physiquement, le meilleur de la population. Le signe de malnutrition le plus évident est le mauvais état des dents, que l'on peut constater chez la plupart des gens. Dans le Lan-cashire, il vous

faudrait chercher longtemps avant de trouver un ouvrier ayant toutes ses dents. En fait, vous verrez très peu de personnes ayant conservé leurs dents d'origine, les enfants exceptés ; mais même chez ceux-ci, les dents ont un aspect fragile, bleuâtre, révélateur, je crois, d'une carence en calcium. Plusieurs dentistes m'ont dit que dans les zones industrielles il était devenu presque anormal de rencontrer une personne de plus de trente ans ayant gardé une trace de sa denture d'origine. A Wigan, des gens m'ont confié qu'il valait mieux se faire arracher les dents le plus tôt possible. « Les dents, c'est une vraie plaie », m'a dit une femme. Dans une des maisons où j'ai séjourné, il y avait, outre moi-même, cinq personnes, dont l'âge s'étalait entre quinze et quarante-trois ans. Seul le plus jeune, un garçon de quinze ans, avait encore quelques dents à lui, et de toute évidence celles qui restaient se trouvaient là en sursis très provisoire.

Pour rester dans la statistique, il est à peine besoin de commenter le fait que, dans n'importe quelle grande ville industrielle, le taux de mortalité infantile des quartiers les plus pauvres est toujours au moins double de celui qu'on observe dans les quartiers résidentiels — et souvent bien au delà.

Il serait bien sûr fallacieux d'attribuer au seul chômage le manque de robustesse général de la population, car il est probable que l'état physique moyen des Anglais est depuis déjà longtemps en déclin, et pas seulement parmi les chômeurs des zones industrielles. Il est impossible de le démontrer statistiquement, mais c'est une conclusion qui s'impose comme une évidence sitôt qu'on ouvre les yeux, que ce soit au fin fond de la campagne ou dans une riche métropole comme Londres. Le jour où la dépouille de George V traversait Londres pour rejoindre Westminster, je me suis trouvé pris pendant une heure ou deux dans la foule massée à Trafalgar Square. Là, il était impossible de ne pas être frappé par la dégénérescence physique de l'Angleterre d'aujourd'hui. Les gens qui m'entouraient n'étaient pas, dans leur grande majorité, des membres de la classe ouvrière. C'était plutôt le type boutiquier-voyageur de commerce, saupoudré d'une pincée de bourgeois cossu. Mais quel spectacle consternant ! Ces membres grêles, ces teints maladifs sous le ciel bruineux de Londres ! C'est tout juste si l'on pouvait repérer çà et là un homme bien bâti, une femme convenablement proportionnée — mais nulle trace d'un teint resplendissant. Au moment où passait le cercueil du roi, les hommes soulevèrent leurs chapeaux et un ami qui se trouvait lui aussi perdu dans la foule de l'autre côté du Strand me confia par la suite : « La seule touche de couleur de l'ensemble était donnée par tous ces crânes chauves. »

La Garde elle-même (il y avait un détachement pour accompagner le cercueil) me parut bien changée. Où sont les colosses aux gigantesques poitrines et aux moustaches déployées comme les ailes d'un aigle qui, il y a vingt ou trente ans de cela, éblouissaient mon regard d'enfant ? Ensevelis, je pense, dans la boue des Flandres. A leur place, on voit des gamins au teint blafard recrutés uniquement pour leur taille et qui, de ce fait, ressemblent à des perches à houblon affublées d'une capote — car dans l'Angleterre d'aujourd'hui, un homme qui dépasse un mètre quatre-vingts n'a généralement que la peau et les os. Si le physique anglais

est en déclin, c'est bien sûr dû en partie au fait que la Grande Guerre s'est chargée de prendre et de mettre à mort le million de plus beaux hommes que comptait l'Angleterre, sans leur laisser le temps de faire souche. Mais le phénomène, a certainement des racines plus lointaines, qu'il faut chercher en fin de compte dans le mode de vie malsain créé par l'industrialisme. Je ne pense pas spécialement au regroupement des gens dans les villes — la ville est, à maints égards, plus saine que la campagne — mais plutôt à la technique industrielle moderne qui introduit de tristes succédanés dans tous les domaines de la vie. On pourrait bien s'apercevoir à la longue que la boîte de conserve est une arme plus meurtrière que la mitrailleuse.

Il est désolant que la classe ouvrière anglaise — et, disons-le, la nation anglaise en général — soit aussi ignorante des problèmes qui s'attachent à une nourriture qu'elle gaspille par ailleurs stupidement. J'ai déjà eu l'occasion de signaler qu'un simple terrassier français se nourrissait de manière infiniment plus civilisée que l'Anglais moyen, et je ne crois pas qu'on puisse observer dans une maison française un gaspillage comparable à ce qui se pratique en Angleterre. Bien sûr, ceci ne s'applique pas vraiment aux foyers les plus déshérités, où tout le monde se trouve au chômage, mais ceux qui ont les moyens de gaspiller ne se privent pas de le faire. Je pourrais en donner des exemples frappants. L'habitude, très répandue dans le Nord, de cuire son pain, relève elle-même de ce gaspillage. Une femme déjà surchargée de travail ne peut pas faire le pain plus d'une — à la rigueur deux — fois par semaine, et il est impossible de dire à l'avance la quantité qui sera utilisée, de sorte qu'on finit toujours par en jeter un peu. En général donc, on cuit six gros pains et douze petits en une journée. Tout ceci fait partie de la bonne vieille tradition anglaise de générosité devant la vie, vertu fort estimable mais qui se révèle désastreuse par les temps qui courent.

Partout où je suis allé, j'ai pu constater que l'ouvrier anglais refusait de manger du pain bis. Il est pratiquement impossible de trouver du pain complet dans une région ouvrière. On vous dit parfois, en guise de justification, que le pain bis est « sale ». Je crois que la véritable raison tient à ce fait qu'on a assimilé dans le passé le pain bis au pain noir — lui-même traditionnellement associé au papisme et aux sabots de bois. (Ce ne sont pas les papistes et les sabots de bois qui manquent dans le Lancashire. Dommage qu'il n'en soit pas de même pour le pain noir !) Mais le palais anglais, et surtout le palais de la classe ouvrière, rejette aujourd'hui presque automatiquement la bonne nourriture. Le nombre des gens qui *préfèrent*, par goût, les petits pois en boîte et le poisson de conserve aux pois frais et au poisson frais doit augmenter d'année en année, et beaucoup de ceux qui auraient les moyens de mettre du lait véritable dans leur thé se rabattent, par goût, sur le lait de conserve — y compris sur cette horreur à base de sucre et de farine dont les emballages portent en caractères énormes la mention « Ne pas donner aux nourrissons ». Dans certaines régions, on assiste à des efforts pour inculquer aux chômeurs quelques notions élémentaires de diététique et pour leur apprendre à dépenser plus intelligemment leur argent. Dans ce genre de cas, on se



sent tiraillé entre deux types de réaction opposés. J'ai entendu un orateur communiste se déchaîner à la tribune à ce propos. A Londres, déclarait-il, on voit des dames de la bonne société qui n'ont rien trouvé de mieux à faire que de se répandre dans les maisons de l'East End pour donner aux femmes des chômeurs des leçons sur la bonne manière de faire leur marché. C'était là, selon l'orateur, un exemple caractéristique de la mentalité de la classe dirigeante. Condamner, pour commencer, une famille à vivre avec trente shillings par semaine, et avoir ensuite le culot de venir lui donner de bons conseils sur la manière de dépenser cette manne ! Je suis tout à fait d'accord avec cet homme. Mais je persiste à regretter que, faute d'une tradition adéquate, les gens continuent à s'enfourner du lait en boîte dans le gosier sans même soupçonner qu'il s'agit d'un produit inférieur au lait de la vache.

Cela dit, je ne sais pas si, au bout du compte, les chômeurs gagneraient à apprendre à dépenser leur argent de manière plus rationnelle. Car c'est précisément le fait qu'ils ne soient pas rationnels sur ce chapitre qui maintient les allocations de secours à un niveau aussi élevé. Si un Anglais vivant du P.A.C. touche quinze shillings par semaine, c'est parce que ces quinze shillings représentent la somme minimum qui lui est, pense-t-on, nécessaire pour subsister. Un coolie indien ou japonais, par exemple, capable de vivre de riz et d'oignons, ne toucherait jamais quinze shillings par semaine — il s'estimerait heureux avec quinze shillings par mois. Nos prestations de chômage, aussi misérables soient-elles, sont calculées en fonction d'une population habituée à un niveau de vie élevé et assez peu portée à économiser. Si les chômeurs apprenaient à mieux gérer leur budget, ils présenteraient une apparence considérablement plus opulente, et je pense que dans ce cas nos gouvernants ne tarderaient pas à réduire la manne accordée.

Il y a dans le Nord un facteur qui concourt à rendre moins insupportable la condition de chômeur, c'est le bas prix du combustible. Dans les régions minières, le charbon se vend aux alentours d'un shilling et six pence le demi-quintal. Dans le sud de l'Angleterre, il faut compter une demi-couronne pour la même quantité. De plus, les mineurs en activité peuvent en général s'approvisionner directement à leur fosse au prix de huit ou neuf shillings la tonne, et ceux qui ont la chance de disposer d'une cave stockent parfois une tonne de ce charbon qu'ils revendent (illégalement, je suppose) à ceux qui sont sans travail. J'appelle cela du vol, parce que c'est matériellement du vol, même si cela ne porte tort à personne. Dans la « crasse » qu'on remonte à la surface, il y a toujours une certaine quantité de charbon sous forme de débris, et les chômeurs passent une bonne partie de leur temps sur les terrils pour le récupérer. Toute la journée, on voit sur ces étranges montagnes grises des hommes munis de sacs et de paniers qui vont et viennent à travers les fumées sulfureuses (beaucoup de terrils brûlent sous la surface), ramassant les pépites de charbon disséminées ça et là. On découvre des hommes poussant d'étranges et merveilleuses machines — des bicyclettes bricolées à partir de pièces rouillées trouvées à la fosse à ordures, des bicyclettes sans selle, sans

chaîne, presque toujours sans pneus, chargées de sacs contenant peut-être vingt-cinq kilos de charbon, fruit d'une demi-journée de patientes recherches. Dans les périodes de grève, où tout le monde manque de combustible, les mineurs s'arment de leur pelle et de leur pic et vont s'attaquer aux terrils, leur donnant ainsi cet aspect bosselé qu'on leur connaît. Pendant les longues grèves, aux endroits où l'on trouve des affleurements de charbon, les mineurs ont creusé des mines de surface qui s'enfoncent à des dizaines de mètres sous terre.

A Wigan, la lutte entre chômeurs pour la récupération du charbon est devenue si féroce qu'elle a pris la forme d'une extraordinaire coutume, baptisée « la grimpette au charbon ». Le spectacle est vraiment étonnant, je m'étonne d'ailleurs que personne n'ait encore pensé à le filmer. Un mineur en chômage m'a conduit un après-midi sur les lieux. Le décor d'abord : une chaîne de montagnes d'anciens terrils, avec un chemin de fer circulant dans la vallée en bas. Puis deux ou trois cents gaillards dépenaillés, chacun muni d'un sac et d'un marteau à charbon attaché sous la veste. La crasse que l'on remonte du puits est chargée sur des wagons qu'une locomotive entraîne vers un autre terril situé à quelque quatre cents mètres de là, puis les abandonne. La grimpette au charbon consiste à monter dans le convoi en marche. Tout wagon sur lequel vous êtes arrivé à prendre pied alors qu'il se trouvait en mouvement devient « votre » wagon. Voici que le train pointe à l'horizon. Avec une clameur sauvage, une centaine d'hommes dévalent la pente pour l'attraper dans la courbe. Mais même là, le train se déplace à plus de trente kilomètres à l'heure. Les hommes se jettent dessus, se hissent sur les tampons, grimpent à cinq ou dix sur chaque wagon. Le mécanicien fait celui qui ne remarque rien. Il conduit son convoi jusqu'au sommet du terril, décroche les wagons et retourne au puits, pour revenir bientôt avec un nouveau chargement. Et c'est à nouveau la même ruée sauvage qui se reproduit. A la fin, il n'y avait qu'une cinquantaine d'hommes qui n'avaient pas réussi à monter à bord d'un convoi.

Nous grimpons au sommet du terril. Les hommes déchargent les wagons avec leurs pelles, tandis qu'en bas les femmes et les enfants, à genoux, fouillent rapidement de leurs mains la crasse encore humide pour en extraire des morceaux de charbon de la taille d'un œuf, ou même plus petits. Il faut voir ces femmes saisir un fragment de matière, l'essuyer sur leur tablier pour s'assurer que c'est bien du charbon, avant de le faire disparaître prestement dans leur sac. Naturellement, celui qui prend possession d'un wagon ne sait pas à l'avance ce qu'il va y trouver. Ce peut être de la véritable « crasse » provenant des galeries, ou du simple schiste argileux arraché au toit. Dans ce dernier cas, il ne faut pas espérer trouver la moindre parcelle de charbon; en revanche, il existe une autre roche inflammable, appelée *cannel* ou houille grasse, qui ressemble à du schiste ordinaire mais présente une coloration un peu plus sombre et se reconnaît à ce qu'elle se brise en couches parallèles, comme l'ardoise. Cela fait un combustible passable, pas assez bon pour être mis dans le commerce, mais assez pour faire le bonheur des chômeurs. Les mineurs ayant hérité des wagons chargés de schiste s'attaquent avec leurs marteaux à cette houille grasse. En bas, ceux qui, malgré

tous leurs efforts, n'ont pu prendre pied sur un wagon font la chasse aux bouts de charbon qui dévalent la pente jusqu'à eux — des morceaux parfois gros comme une noisette, mais qui sont encore les bienvenus.

Nous sommes restés là jusqu'à ce que le train soit vide. En l'espace de deux heures, la crasse avait été nettoyée de la moindre parcelle de combustible qui pouvait s'y trouver. Les gens jetaient les sacs remplis sur leur épaule ou sur le cadre de leur bicyclette de fortune et s'apprêtaient à parcourir les trois kilomètres de pénible trajet qui les séparaient de Wigan. La plupart des familles avait récolté une vingtaine de kilos de charbon ou de houille grasse, ce qui veut dire qu'en tout cinq à dix tonnes de combustibles avaient été volées. Cette forme de vol organisé se pratique quotidiennement à Wigan, surtout en hiver, et il n'est pratiquement pas de houillère qui soit épargnée. C'est bien sûr extrêmement dangereux. L'après-midi où je me trouvais sur place, il n'y eut pas de blessé à déplorer, mais quelques semaines plus tôt, un homme avait eu les deux jambes sectionnées, et la semaine suivante un autre perdit plusieurs doigts. Matériellement, je le répète, c'est du vol, mais chacun sait que le charbon qui ne serait pas ainsi soustrait aux charbonnages serait de toute façon perdu pour tout le monde. De temps à autre, à simple fin de sauvegarder les apparences, une compagnie minière décide de poursuivre un voleur : on pouvait lire ce matin-là dans le journal local un entrefilet signalant que deux hommes avaient écopé de dix shillings d'amende. Mais ces poursuites n'ont guère d'effet — un des hommes dont le nom se trouvait mentionné dans le journal était d'ailleurs à l'œuvre l'après-midi que je viens d'évoquer — et les voleurs de charbon organisent des souscriptions entre eux pour payer les amendes. La pratique est quasiment institutionnalisée. Tout le monde sait que les chômeurs ont besoin de se procurer du combustible, d'une manière ou d'une autre. Et donc, chaque après-midi, plusieurs heures durant, des centaines d'hommes risquent leur peau et des centaines de femmes se mettent à quatre pattes dans la boue — tout cela pour une vingtaine de kilos de mauvais combustible valant neuf pence tout au plus.

La scène reste gravée dans ma mémoire, au milieu d'une galerie de « souvenirs du Lancashire » : les femmes courtaudes, avec leurs fichus sur la tête, leurs tabliers de grosse toile et leurs lourdes galoches noires, s'agenouillant dans la boue et la cendre sous le vent aigre pour ramasser fiévreusement de petits bouts de charbon. Et heureuses de pouvoir le faire. L'hiver, le combustible est une denrée qu'on se dispute, une chose presque plus importante que la nourriture. Et pendant ce temps, à perte de vue, on découvre les terrils et les machineries des houillères, ces houillères dont aucune ne pourrait vendre la totalité du charbon qu'elle est à même d'extraire. Voilà qui devrait intéresser le Major Douglas [5](#).

## VII

Si vous vous dirigez vers le Nord, votre œil, habitué aux paysages du Sud et de l'Est ne remarque pas de grand changement tant que vous n'avez pas dépassé Birmingham. A Coventry, vous pourriez aussi bien vous croire à Finsbury Park, les arènes de Birmingham ne sont pas sans rappeler les halles de Norwich et l'on voit se ramifier entre les localités des Midlands une civilisation pavillonnaire ressemblant trait pour trait à celle qu'on rencontre dans le Sud. Il faut s'enfoncer un peu plus dans le Nord, au delà des villes de Poteries pour découvrir l'industrialisme dans toute sa hideur — une hideur si monstrueuse, si agressivement omniprésente qu'il faut bien, en un sens, pactiser avec elle.

Un terril est l'exemple même de cette laideur, en raison précisément de son caractère fortuit, absurde. C'est quelque chose qui est là, simplement, comme si on venait de renverser une poubelle de géant. Les villes minières présentent de terrifiants paysages où l'horizon se trouve bouché de toute part par des montagnes grises et déchiquetées, où vous ne rencontrez sous vos pieds que de la boue et des cendres, et n'apercevez au-dessus de votre tête que les câbles d'acier guidant lentement des bennes chargées de crassier, sur des kilomètres et des kilomètres. Souvent ces terrils brûlent encore et la nuit vous apercevez des rigoles de feu décrivant des parcours sinueux, ainsi que les lentes flammes bleues du soufre, qui semblent perpétuellement sur le point de mourir et qui renaissent sans cesse. Et quand un terril s'affaisse, ce qui est son destin inéluctable, il ne laisse pousser à sa surface bosselée qu'une méchante herbe brunâtre. Près des corons de Wigan, j'en connais un, utilisé comme terrain de jeu, qui ressemble à une mer dont le clapot se serait soudainement figé. Le « matelas de bourre », tel est le nom qu'on lui donne là-bas. Dans des siècles, quand la charrue passera sur des terrains d'où l'on aura extrait du charbon, on pourra encore distinguer à partir d'un avion les emplacements des anciens terrils.

Je me souviens d'un après-midi d'hiver dans ce sinistre décor des environs de Wigan. Tout autour de moi s'étendait un paysage lunaire de crassiers, et vers le nord, grâce aux « cols », si l'on peut dire, s'ouvrant entre les montagnes de scories, on apercevait les cheminées d'usine vomissant leurs panaches de fumée. Le chemin longeant le canal n'était qu'un magma de scories et de boue gelée, marqué en tous sens par les empreintes d'innombrables galoches, et tout autour, jusqu'aux crassiers qui bornaient l'horizon, s'étendaient les *flashes* — ces mares d'eau croupie rappelant les emplacements des anciens puits effondrés. Il gelait à pierre fendre. Les *flashes* étaient couvertes d'une pellicule de glace couleur d'ombre froide, les mariniers étaient emmitouflés jusqu'aux yeux dans leurs gros manteaux, les portes des écluses portaient des barbes de glace. On se serait cru dans un monde d'où toute végétation aurait été bannie; rien n'existait, sauf la fumée, les scories, la glace, la boue, la cendre et l'eau croupie. Mais à côté de Sheffield, même Wigan présente des beautés. Sheffield pourrait, je crois, faire avantageusement valoir ses droits au titre de ville la plus laide du vieux continent : ses habitants, qui se flattent d'occuper en toute chose des positions de pointe, ne reculeraient certainement pas devant une pareille revendication. Avec une

population d'un demi-million d'habitants, Sheffield contient moins de constructions convenables que le village typique de l'est de l'Angleterre et ses cinq cents âmes. Et l'odeur ! S'il vous arrive, par un inexplicable hasard, de cesser d'avoir les narines emplies de l'odeur du soufre, c'est que vous avez commencé à inhaler du gaz. Même la rivière peu profonde qui traverse la ville a la plupart du temps une teinte jaune vif, du fait de tel ou tel rejet industriel. Un jour, je me suis arrêté en pleine rue et j'ai entrepris de dénombrer les cheminées d'usine que je voyais; j'en ai compté trente-trois, mais j'aurais sans doute pu en trouver bien davantage si l'atmosphère n'avait pas été aussi obscurcie par la fumée. Une scène me reste particulièrement en mémoire. Une étendue de terrain vague, abominable (là-haut, dans le Nord, un terrain vague peut atteindre à des sommets dans le sordide inconnu à Londres même), une étendue privée de la moindre touffe d'herbe, jonchée de vieux journaux et de casseroles rouillées. Sur la droite, un sinistre alignement de maisons de quatre pièces aux murs rouge sombre noircis par la fumée. Sur la gauche, une interminable perspective de cheminées d'usine se perdant dans une brume noirâtre. Derrière moi, un remblai de chemin de fer élevé avec les scories des fourneaux. En face, de l'autre côté du terrain vague, un grand cube de briques rouges et jaunes portant l'inscription « Thomas Grocock, Entrepreneur de transports ».

La nuit, quand on ne discerne plus les formes hideuses des maisons et la noirceur qui recouvre tout, une ville comme Sheffield prend une sorte de sinistre splendeur. Parfois, les volutes de fumée se teintent de rose sulfureux tandis que des flammes dentelées, pareilles à des lames de scies circulaires, s'échappent des gueules-de-loup des cheminées de fonderies. Derrière les portes ouvertes de ces fonderies apparaissent de brûlants serpents de fer tirés dans un sens et dans l'autre par des garçons au visage rougeoyant; on entend les sifflements et les coups sourds des marteaux à vapeur et le cri du métal brutalisé.

Les villes des Poteries sont tout aussi laides, sur un mode mineur peut-être. Au milieu des alignements de petites maisons noirâtres, faisant en quelque sorte partie de la rue, se trouvent les *pot banks* — des cheminées de brique en forme de cône, pareilles à de gigantesques bouteilles de bourgogne enterrées dans le sol, qui vous vomissent presque leur fumée au visage. Vous tombez sur d'énormes gouffres argileux ayant souvent plus de cent mètres de large et presque autant de profondeur, avec de petites bennes rouillées escaladant une voie à crémaillère d'un côté, et de l'autre des ouvriers qui s'accrochent à la pente comme des ramasseurs de christs-marines et qui taillent avec leurs pics dans la falaise. Le jour où je suis passé par là il avait neigé, et même la neige était noire. La seule chose qu'on puisse décemment porter au crédit de ces villes des Poteries, c'est qu'elles sont de taille assez réduite et qu'elles ont des limites franches : pour peu que vous vous en éloigniez d'une quinzaine de kilomètres, vous vous retrouvez en pleine campagne, au milieu de collines quasiment vierges, et la ville n'est plus qu'une macule dans le lointain.

Face à une telle laideur, deux questions vous trottent dans la tête : Un, est-elle

inéluclable ? Deux, est-ce que ça a vraiment une importance ?

Je ne crois pas que l'industrialisme suppose, nécessairement et obligatoirement, la laideur. Une fabrique, ou même une usine à gaz, n'est pas, par nature, vouée à être laide — pas plus, en tout cas, qu'un palais, un chenil ou une cathédrale. Tout dépend de la tradition architecturale de l'époque.

Les villes industrielles du Nord sont laides parce qu'elles ont été construites à une époque où l'on ignorait les techniques modernes de construction en acier et les procédés de réduction des fumées, et en un temps où tout le monde était trop pressé de s'enrichir pour avoir quelque autre souci en tête. Si ces villes continuent à être aussi laides, c'est en grande partie parce que les gens du nord de l'Angleterre se sont habitués à cette laideur au point de ne plus la remarquer. Parmi les habitants de Sheffield ou Manchester, nombreux sont ceux qui, s'ils venaient à respirer l'air des falaises de Cornouailles, décrèteraient aussitôt que cela ne sent rien, que cet air n'a pas de goût. Mais, depuis la guerre, l'industrie s'est déplacée vers le Sud et, ce faisant, a pris un visage presque avenant. La fabrique type de l'après-guerre n'est plus cet ensemble de baraquements sordides ou ce chaos abominable de murs noirâtres et de cheminées crachant la fumée. Ce serait plutôt une construction d'un blanc éclatant, faite de béton, de verre et d'acier, noyée au milieu de vertes pelouses et de parterres de tulipes. Regardez les usines que vous découvrez quand vous vous éloignez de Londres par le Great Western Railway : sans aller jusqu'à voir partout des chefs-d'œuvre d'architecture, on ne peut du moins parler de laideur comparable à celle des usines à gaz de Sheffield. Mais cela dit, une fois qu'on a constaté la laideur apportée par l'industrialisme et admis qu'il y a là de quoi être choqué quand on la découvre pour la première fois, je ne crois pas que ce soit un point d'une importance capitale. Je dirais même que, l'industrialisme étant ce qu'il est, il n'est pas souhaitable qu'il apprenne à se parer de déguisements trompeurs. Comme l'a justement noté M. Aldous Huxley, une « noire fabrique de Satan » doit ressembler à une noire fabrique de Satan, et non à un temple érigé pour de mystérieux et formidables dieux. Par ailleurs, même dans la pire des villes industrielles, on découvre beaucoup de choses qu'on ne peut taxer de « laides » au sens strictement esthétique du terme. Si une cheminée vomissant sa fumée ou un taudis à l'atmosphère empuantie provoque chez vous une réaction de dégoût, c'est surtout à cause des vies gâchées et des enfants souffreteux que cela implique. Vu d'un point de vue purement esthétique, ces objets ne sont pas dépourvus d'un certain charme macabre. Tout ce qui se distingue par un caractère de monstruosité particulièrement marqué me fascine, même si, au fond de moi-même, cela me répugne. Les paysages de la Birmanie qui, au moment où je m'y trouvais, prenaient pour moi figure de cauchemar, ont après coup hanté mon souvenir au point que j'ai dû écrire un livre pour m'en délivrer. (Dans tous les ouvrages consacrés à l'Orient, c'est en fait le décor qui est le principal protagoniste.) Il serait sans doute très facile de découvrir, comme l'a fait Arnold Bennett, la beauté cachée derrière les façades noircies des villes industrielles. On imagine très bien un Baudelaire, par exemple, consacrant un

poème à un terribil. Mais beauté ou laideur, ce n'est pas là ce qui importe dans la société industrielle. Le mal véritable a des racines beaucoup plus profondes et insidieuses. Il faut toujours garder cette idée présente à l'esprit, car la tentation reste grande de croire que l'industrialisme est inoffensif du moment qu'il présente un visage pimpant et soigné.

Mais quand vous vous enfoncez dans le Nord industriel, vous ne pouvez vous défendre du sentiment (toute question de dépaysement physique mise à part) de pénétrer dans une étrange contrée. Ceci, partiellement, en raison des différences indéniables qui sautent aux yeux, mais surtout à cause de l'opposition Nord-Sud que nous a léguée un lointain passé. Il y a en Angleterre un étrange culte de la « norditude », un véritable engouement pour tout ce qui nous vient du Nord. Un natif du Yorkshire en voyage dans le Sud s'appliquera toujours à vous faire sentir que vous êtes à ses yeux un être inférieur. Si vous lui demandez pourquoi, il vous répondra que c'est dans le Nord que la vie est la « vraie » vie, que le travail industriel qui s'effectue dans le Nord est le seul « vrai » travail, que c'est dans le Nord que vivent les « vraies » populations, alors que le Sud est la terre d'élection des rentiers et de ceux qui vivent sur leur dos, en parasites. L'homme du Nord a du « caractère », il est austère, courageux face à l'épreuve, dur à la tâche, chaleureux et d'esprit démocratique. A l'inverse, l'homme du Sud est snobinard, efféminé et paresseux — voilà du moins pour la théorie. C'est pourquoi, quand l'homme du Sud s'aventure dans le Nord (la première fois tout au moins), c'est avec le vague complexe d'infériorité du civilisé découvrant les sauvages — alors que l'Écossais ou le natif du Yorkshire fait son entrée dans Londres avec la mentalité du barbare avide de pillage. Et ces attitudes traditionnelles résistent à l'épreuve des faits les plus tangibles. Si un Anglais mesurant un mètre soixante et faisant soixante-dix centimètres de tour de poitrine se sent, du seul fait de sa qualité d'Anglais, physiquement supérieur à Carnera (Carnera incarnant l'archétype du métèque), l'homme du Nord se sent de la même façon supérieur à son voisin du Sud, sans plus de justification objective. Je me souviens d'un petit homme du Yorkshire, qui aurait très certainement pris ses jambes à son cou si un fox-terrier lui avait simplement montré les dents, et qui me disait que dans le sud de l'Angleterre il se faisait l'effet d'un « féroce envahisseur ». Mais ce culte est souvent repris par des gens qui n'ont même pas de racines authentiques dans le Nord. Il y a un an ou deux de cela, un de mes amis, élevé dans le Sud mais résidant désormais dans le Nord, me conduisait en voiture à travers le Suffolk. Nous venons à traverser un village plutôt agréable. Il jette un regard chargé de mépris sur les coquettes habitations et déclare :

**« Évidemment, dans le Yorkshire, la plupart des villages sont de sinistres trous. Mais les gars de là-bas sont des types formidables. Par ici, c'est tout le contraire — des belles bicoques et des gens dégénérés. Tous ceux qui vivent dans ces villas sont des bons à rien. Des bons à rien. »**

Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il connaissait quelqu'un dans le village que nous traversions. Non, il ne connaissait personne. Mais du moment qu'on se trouvait dans l'est de l'Angleterre, on ne pouvait avoir affaire qu'à des bons à rien.

Un autre de mes amis, lui aussi originaire du Sud, ne rate pas une occasion de chanter la louange du Nord, pour mieux rabaisser le Sud. Voici un extrait d'une des lettres qu'il m'a adressées :

**« Je suis à Clitheroe, dans le Lancashire... Je trouve que l'eau qui court est beaucoup plus belle dans un pays de landes et de montagnes que dans ce Sud gras et paresseux. " La Trent argentée et suffisante ", disait Shakespeare. Je continuerais en disant : d'autant plus suffisante que sud-isante. »**

C'est là un bon exemple de ce culte du Nord auquel je faisais allusion. Il ne suffit pas que vous, moi, ou tout individu vivant dans le sud de l'Angleterre soit « gras et paresseux » : l'eau elle-même, au-dessus d'une certaine latitude, cesse d'être de l'H<sup>2</sup>O pour acquérir je ne sais quelle vertu mystique. Mais l'intérêt de la phrase que j'ai rapportée réside surtout dans le fait qu'elle a été écrite par un homme d'une grande intelligence, aux opinions « avancées », qui n'aurait que mépris pour le nationalisme ordinaire et qui repousserait avec horreur une proposition du type « un Anglais vaut bien trois étrangers ». Mais sitôt qu'il s'agit d'opposer le Nord au Sud, le voilà tout disposé à prononcer des jugements sans appel. Toutes les exclusives dictées par le nationalisme, toutes les assertions tendant à prouver qu'on vaut mieux que son voisin parce qu'on a une forme de crâne différente ou qu'on parle un autre dialecte — tout ceci est parfaitement absurde mais mérite qu'on s'y arrête tant qu'il y aura des gens pour y croire. Il ne fait pas de doute que l'Anglais naît avec l'intime conviction que ceux qui vivent plus au sud que lui sont des êtres inférieurs; notre politique étrangère se trouve même dictée jusqu'à un certain point par ce parti pris. C'est pourquoi il me paraît utile d'en rappeler la source — quand, et pourquoi.

Quand le nationalisme s'est élevé au rang d'une véritable religion, les Anglais ont regardé la mappemonde et, s'apercevant que leur île était située assez haut dans l'hémisphère nord, ont bâti la plaisante théorie d'après laquelle on est d'autant plus vertueux qu'on se trouve plus au nord. Les livres d'histoire qu'on me donnait à lire quand j'étais un petit enfant commençaient généralement par expliquer, de la manière la plus naïve, qu'un climat froid trempait le caractère des hommes alors que la chaleur tendait à les amollir; d'où la défaite de l'invincible Armada. Cette légende concernant la nature énergique des Anglais (alors qu'il s'agit du peuple le plus indolent d'Europe) exerce ses ravages depuis une bonne centaine d'années. On pouvait lire, dans un numéro de 1827 de la *Quarterly Review* : « Il vaut mieux pour nous être condamnés à travailler durement pour le bien de notre pays, plutôt que de vivre à ne rien faire au milieu des olives, des vignes et des vices. » « Olives, vignes et vices », voilà qui résume l'attitude de l'Anglais moyen vis-à-vis des races latines. Dans la mythologie des Carlyle, Creasey, etc., l'homme du Nord (« teutonique », puis « nordique ») est présenté comme un franc et vigoureux gaillard à la moustache blonde et aux mœurs pures, s'opposant par là au représentant du Sud, sournois, lâche et dépravé. Cette théorie n'a jamais été poussée jusqu'à son aboutissement logique, qui eût été d'affirmer que les Esquimaux sont le peuple le plus admirable de la Terre, mais elle n'en présupposait pas moins la supériorité des êtres qui vivent plus au nord que nous.



D'où, en partie, ce culte de l'Écosse et de tout ce qui vient d'Écosse, qui a si profondément marqué la vie anglaise au cours des cinquante dernières années. Mais c'est l'industrialisation du Nord qui a donné à l'opposition Nord-Sud sa physionomie particulière. Jusqu'à une date relativement récente, le nord de l'Angleterre constituait la partie arriérée et féodale du pays, et toute l'industrie existante se trouvait concentrée à Londres et dans le Sud-Est. Lors de la guerre civile, par exemple, dont on peut dire très schématiquement que c'était une guerre de l'argent contre le féodalisme, le Nord et l'Ouest se trouvaient au côté du roi, alors que le Sud et l'Est avaient pris fait et cause pour le parlement. Mais, avec la part croissante prise par le charbon dans la vie économique, l'industrie s'est déplacée vers le nord, donnant naissance à un nouveau type de personnage, l'homme d'affaires qui s'est élevé à la force du poignet — le M. Rouncewell ou le M. Bounderby de Dickens. L'homme d'affaires du Nord, avec sa haïssable philosophie du « réussir ou partir », a été la figure dominante du dix-neuvième siècle, et c'est lui qui continue à nous régenter, comme une sorte de cadavre tyrannique. C'est le type construit par Arnold Bennett — l'homme qui commence avec une demi-couronne et finit avec cinquante mille livres et qui se vante d'être, fortune faite, encore plus rustre qu'il ne l'était à ses débuts. A l'analyse, il apparaît que sa seule vertu réside dans son habileté à gagner de l'argent. Nous étions sommés de l'admirer parce que, aussi mesquin, inculte, rapace, borné et malappris soit-il, il avait « du cran », « quelque chose dans le ventre », il « était arrivé ». En d'autres termes, il savait gagner de l'argent.

Ce genre de cliché n'est plus aujourd'hui qu'un anachronisme, car l'homme d'affaires du Nord a cessé d'être prospère. Mais les traditions ont la vie dure, et le mythe du « cran » propre à l'homme du Nord demeure. On continue à croire vaguement que l'homme du Nord « arrivera », c'est-à-dire amassera de l'argent, là où celui du Sud échouera. Tout Écossais ou natif du Yorkshire débarquant à Londres a, dans un recoin de son esprit, l'image du jeune homme qui débute comme crieur de journaux et qui finit lord maire. C'est cette idée qui est à l'origine de ses airs suffisants. Mais on commettrait une grave erreur en s'imaginant que cette attitude est partagée par la véritable classe ouvrière. Lors de mon premier voyage dans le Yorkshire, il y a quelques années, je m'attendais à découvrir un pays de rustauds. J'avais l'habitude du natif du Yorkshire tel qu'on le connaît à Londres, avec ses interminables harangues et sa foi arrogante dans la verve supposée de son langage. (« Un point à temps en épargne cent », comme on dit dans le West Riding.) Mais je ne trouvai rien de tel sur place, en tout cas parmi les mineurs. En fait, ces mineurs du Lancashire et du Yorkshire m'accueillirent avec une amabilité et une gentillesse telles que je me sentis parfois gêné. Car s'il est un type d'homme face à qui j'éprouve un véritable sentiment d'humilité, c'est bien les mineurs de fond. Personne ne s'est jamais cru autorisé à me traiter si peu que ce soit de haut pour la seule raison que je venais d'une autre partie du pays. Ceci a son importance quand on pense aux nationalismes en miniature que représentent les snobismes régionaux sévissant en Angleterre. Cela montre en tout cas que l'esprit de clocher est une attitude étrangère à la classe ouvrière.

Il existe toutefois une différence réelle entre le Nord et le Sud, et au moins un léger fond de vérité dans le tableau du sud de l'Angleterre présenté comme un gigantesque Brighton peuplé de pâles gigolos. Pour des raisons climatiques, la classe parasitaire des encaisseurs de dividendes tend à se fixer dans le Sud. Vous pourriez passer des mois dans une ville cotonnière du Nord sans entendre une seule fois un accent « cultivé », alors que dans une ville du Sud, il est difficile de faire trois pas sans se cogner le nez sur la nièce d'un évêque. De ce fait, en l'absence de petits noblaillons pour donner le « la » du bon ton, l'embourgeoisement de la classe ouvrière se fait dans le Nord beaucoup plus lentement qu'ailleurs. Ainsi les accents locaux demeurent vivaces, tandis qu'ils s'effacent rapidement dans le Sud sous l'influence du cinéma et de la B.B.C. C'est pourquoi votre accent cultivé vous désignera plutôt comme un étranger que comme un de ces noblaillons dont je parlais. Ce qui constitue un immense avantage, dans la mesure où cela vous permet d'entrer beaucoup plus facilement en contact avec la classe ouvrière.

Mais peut-on vraiment avoir une connaissance intime de la classe ouvrière ? C'est un point que j'aborderai plus en détail dans la suite de ce livre; qu'il me suffise de dire ici que je ne pense pas que cela soit possible. Le Nord permet en tout cas, infiniment plus que le Sud, de rencontrer des membres de cette classe ouvrière sur un pied d'approximative égalité. Logeant chez un mineur, vous serez assez facilement accepté comme un membre de la famille. Chez, mettons, un ouvrier agricole des comtés du Sud, ce serait vraisemblablement impossible. Je connais assez les ouvriers pour ne pas être tenté de les idéaliser, mais je sais qu'on peut apprendre beaucoup de choses en vivant dans un foyer ouvrier, si l'on parvient à s'y faire accepter. Car vos idéaux et préjugés de petit-bourgeois se trouvent confrontés à d'autres partis pris, qui ne sont pas forcément meilleurs, mais assurément différents.

Prenez par exemple la conception de la famille. Une famille ouvrière est aussi soudée que peut l'être une famille de la classe moyenne, mais les rapports y sont beaucoup moins tyranniques. Un ouvrier n'a pas ce poids terrible du « prestige familial » à traîner comme un boulet toute sa vie. J'ai déjà signalé que la pauvreté soudaine détruit littéralement un membre de la classe moyenne. Et ceci est le plus souvent dû à l'attitude de sa famille, à toute cette parenté qui le harcèle et le houspille sans relâche parce qu'il n'est pas arrivé. Le fait qu'à la différence des petits-bourgeois les ouvriers sachent faire front commun est sans doute lié aux différentes conceptions de la famille qui prévalent de part et d'autre. S'il ne peut y avoir de syndicat efficace chez les travailleurs de la classe moyenne c'est parce qu'en cas de grève, la femme serait perpétuellement sur le dos de son mari pour qu'il se transforme en jaune et prenne la place de son voisin de travail.

Autre trait particulier à la classe ouvrière — déconcertant de prime abord —, la franchise des relations avec quiconque est perçu comme un égal. Si vous offrez à un ouvrier quelque chose dont il n'a pas envie, il vous dira qu'il n'en a pas envie; dans la même situation, un petit-bourgeois acceptera votre don, de peur de vous

vexer par un refus. Prenez encore l'attitude des ouvriers vis-à-vis de l' « éducation ». Attitude combien différente de la nôtre, et combien plus lucide ! Les ouvriers ont souvent un vague respect pour le savoir accumulé par les autres, mais dès que l'éducation touche leur propre vie, un réflexe de santé instinctive les pousse à la rejeter. Il fut un temps où je me désolais en évoquant le tableau parfaitement imaginaire de jeunes gens de quatorze ans arrachés de force à leurs chères études pour être affectés à de rebutantes tâches. Il me semblait alors abominable que la malédiction d'un emploi puisse s'abattre sur un jeune être de quatorze ans. Bien sûr, je sais aujourd'hui qu'il n'y a pas un enfant sur mille issu d'un milieu ouvrier qui n'attende avec impatience le jour où il pourra quitter l'école. Il a envie de se retrousser pour de bon les manches, au lieu de perdre son temps à étudier des balivernes comme l'histoire ou la géographie. Pour la classe ouvrière, l'idée qu'il faille user ses fonds de culotte sur les bancs de l'école jusqu'à un âge voisin de la majorité est une idée méprisante, indigne d'un homme véritable. Penser qu'un grand garçon de dix-huit ans, qui devrait déjà rapporter une livre par semaine à la maison, puisse encore aller à l'école affublé d'un uniforme ridicule et se fasse même quelquefois corriger à coups de canne, sous prétexte qu'il n'a pas fait ses devoirs ! Imaginez un jeune ouvrier de dix-huit ans subissant la canne ! C'est un homme, alors que l'autre est toujours un petit enfant. L'Ernest Pontifex mis en scène par Samuel Butler dans *Ainsi va toute chair* repense, après s'être quelque peu frotté à la vie réelle, à l'éducation qu'on lui a dispensée dans sa *public school* et à l'université, et découvre qu'il n'y avait là rien d'autre qu'une « perversion malade et débilitante ». On trouve, dans le mode de vie de la classe moyenne, bien des choses malades et débilitantes, considérées d'un point de vue ouvrier.

Dans un foyer ouvrier — je ne parle pas ici des familles de chômeurs, mais de celles qui vivent dans une relative aisance — on respire une atmosphère de chaleur, de décence vraie, de profonde humanité qu'il n'est pas si facile de retrouver ailleurs. Je dirais même qu'un travailleur manuel, à condition qu'il ait un emploi stable et un bon salaire — condition qui se fait de plus en plus précaire — a beaucoup plus de chances d'être heureux qu'un homme qui a « fait des études ». La vie qu'il connaît parmi les siens semble plus naturellement encline à prendre une orientation saine et harmonieuse. J'ai souvent été frappé par l'impression de tranquille plénitude, de parfaite symétrie si vous préférez, que dégage un intérieur ouvrier quand tout va bien. En particulier l'hiver, après le thé du soir, à l'heure où le feu luit doucement dans le fourneau de cuisine et se reflète dans le garde-feu d'acier, à l'heure où le père, en manches de chemise, se balance dans son rocking-chair en lisant les résultats des courses, tandis que la mère, lui faisant pendant de l'autre côté de l'âtre, fait de la couture — les enfants qui se régaleront de trois sous de bonbons à la menthe et le chien qui se rôtit doucement sur le tapis de chiffons... C'est un endroit où il fait bon vivre, à condition de n'être pas là juste physiquement, mais aussi moralement.

De telles scènes se voient encore dans une majorité de foyers anglais, même si on ne les observe pas aussi souvent qu'avant-guerre. Le bonheur qu'on peut y

goûter dépend d'une seule question — savoir si le père a ou non du travail. Mais, remarquez-le bien, le tableau que je viens de brosser d'une famille d'ouvriers prenant le thé du soir en dégustant des harengs doux autour du feu de charbon ne correspond qu'à ce moment du temps qui est le nôtre, moment qui ne saurait trouver d'équivalent dans le futur ou le passé. Faisons un saut de deux cents ans en direction d'un futur d'Utopie, et nous aurons une scène tout à fait différente. La quasi-totalité des choses que j'ai évoquées auront disparues. En cet âge où le travail manuel ne sera plus qu'un souvenir et où tout le monde aura fait des études, il est infiniment peu probable que le père soit encore un solide gaillard aux mains calleuses aimant à se mettre en manches de chemise et à répéter : « Alors, j'ai rencontré tout à l'heure ce vieux farceur de... » Et le feu de charbon aura été remplacé par un système de chauffage invisible. Les meubles seront faits de caoutchouc, de verre et d'acier. S'il existe encore quelque chose qui ressemble aux journaux du soir, on n'y lira pas les résultats des courses, car le jeu aura perdu toute raison d'être dans un monde où la pauvreté ne sera plus qu'un mot privé de sens et où les chevaux auront déserté la surface de la Terre. Les chiens auront, eux aussi, disparu, pour des raisons d'hygiène. Et les enfants seront moins nombreux, en admettant que les adeptes du contrôle des naissances aient su imposer leurs vues. Faisons à présent machine arrière, en direction du moyen âge — et nous nous retrouvons dans un monde presque aussi insolite. Une cahute sans fenêtres, un feu de bois qui vous envoie toute sa fumée à la figure parce qu'il n'y a pas de cheminée, un morceau de pain chanci, Jacquou le Croquant couvert de gales et de poux, chaque année un enfant qui naît, un enfant qui meurt, et le prêtre qui vous menace des flammes de l'enfer.

Bizarrement, ce ne sont pas les triomphes de la technique moderne, ce n'est pas la radio, le cinéma ou les cinq mille romans publiés chaque année, ce ne sont pas les foules d'Ascot ni le match de cricket Eton-Harrow, mais bien le souvenir des intérieurs ouvriers — et surtout de ceux que j'ai pu connaître dans mon enfance, avant la guerre, en un temps où l'Angleterre était prospère — qui me rappelle que, tout compte fait, notre époque n'aura pas été une époque si pénible à vivre.

# DEUXIÈME PARTIE

## VIII

C'est un long chemin que celui de Mandalay à Wigan et les raisons de l'emprunter ne sautent pas forcément aux yeux.

J'ai donné au fil des premiers chapitres de ce livre une relation quelque peu fragmentaire de divers faits que j'ai pu constater dans les bassins houillers du Lancashire et du Yorkshire. Je me suis rendu sur place moitié pour toucher du doigt les effets du chômage de masse sous son aspect le plus criant et moitié pour observer de près la fraction la plus représentative de la classe ouvrière anglaise. Il s'agissait là pour moi d'un préalable indispensable, car avant de se déclarer en connaissance de cause pour ou contre le socialisme, il convient de déterminer si l'état de choses actuel est tolérable ou intolérable, et d'adopter une attitude sans ambiguïté face au problème infiniment complexe qu'est celui de l'appartenance de classe. Je devrai ici ouvrir une parenthèse pour expliquer comment s'est formée mon attitude présente vis-à-vis de la question de classe. Cela implique, bien sûr, un certain nombre d'informations relatives à ma personne, que j'épargnerais volontiers au lecteur si je n'avais conscience d'être un représentant assez typique de ma classe, ou plus exactement de ma sous-caste, pour que ces informations aient une certaine valeur d'exemple.

Je suis un produit de ce qu'on pourrait appeler la « classe moyenne inférieure-supérieure ». La classe moyenne supérieure, qui connut son apogée dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix avec Kipling pour poète lauréat, était une sorte d'amas d'épaves marines abandonnées sur le rivage par le reflux de la marée de la prospérité victorienne. Peut-être vaudrait-il mieux, d'ailleurs, recourir à une autre métaphore et parler non d'amas mais de couche — la couche sociale bénéficiant d'un revenu annuel compris entre trois cents et deux mille livres. Ma famille n'était pas très loin de la limite inférieure. Vous remarquerez que je définis la chose en termes d'argent : c'est toujours le chemin le plus direct pour se faire comprendre. Cela dit, le système de classe anglais a pour caractère essentiel de ne pouvoir s'expliciter *entièrement* en termes d'argent. Grosso modo, il s'agit d'une stratification par la fortune sur laquelle vient se greffer un ténébreux système de caste. Imaginez, si vous voulez, une de nos modernes maisons de carton-pâte hantée par des fantômes du moyen âge. D'où ce fait que les revenus de la classe moyenne supérieure puissent descendre, ou aient pu descendre, à un niveau aussi bas que trois cents livres par an — c'est-à-dire un niveau bien inférieur à celui des membres de la classe moyenne qui, eux, ne se sont jamais souciés d'un

quelconque rang à tenir dans la société. Il y a sans doute des pays où l'on peut préjuger des opinions d'un individu au seul énoncé de son revenu : le pronostic n'est pas si aisé en Angleterre, car il faut aussi prendre en compte le poids de la tradition. Un officier de marine et un épicier peuvent très bien gagner les mêmes sommes d'argent, ils ne se situent pas pour autant sur un même plan et n'ont de chances de se rencontrer que s'ils se trouvent confrontés à des problèmes majeurs comme la guerre ou la grève générale — et même alors le pronostic serait à réserver.

Il va de soi que la classe moyenne supérieure est aujourd'hui condamnée. Dans chaque bourgade du sud de l'Angleterre, pour ne rien dire des mornes déserts de Kensington et d'Earl's Court, ceux qui l'ont connue au temps de son faste se préparent à mourir, remâchant une vague rancœur contre un monde qui n'a pas su se tenir comme il fallait. Je n'ai jamais pu ouvrir un livre de Kipling ni franchir le seuil d'une des immenses boutiques glacées qui étaient jadis le rendez-vous préféré de cette classe sans commenter en moi-même : « C'est le changement et la décrépitude que tout autour de moi je vois. » Mais avant guerre, même si elle avait dû beaucoup en rabattre sur le chapitre de la fortune, la classe moyenne supérieure croyait encore en son destin. Avant guerre, vous étiez un gentleman ou vous n'en étiez pas un : dans le premier cas vous deviez à tout prix vous conduire comme tel, quelle que soit votre situation de fortune. Entre ceux qui disposaient de quatre cents livres par an et ceux qui en avaient deux mille, ou même mille, à dépenser, un abîme s'était creusé, mais un abîme que les premiers affectaient de toutes leurs forces d'ignorer. La classe moyenne supérieure trouvait sa raison d'être dans une tradition qui, bannissant les occupations mercantiles, vouait de manière presque exclusive ses représentants aux carrières de l'armée, de la fonction publique et à l'exercice des professions libérales.

Les membres de cette classe ne possédaient pas de terre, mais ils se sentaient, au regard de Dieu, une âme de gentilhomme campagnard et entretenaient soigneusement un vernis semi-aristocratique en donnant le pas au métier des armes et à l'exercice des professions libérales sur les occupations du vil négoce. Leurs rejets comptaient alors les noyaux de prunes qui restaient dans l'assiette en scandant, à la manière d'une comptine : « Armée, marine, Église, médecine, justice »; encore faut-il noter que la médecine était ressentie comme une option assez dévaluée par rapport aux autres, ne figurant là que pour les besoins de la symétrie. Tenir son rang dans cette classe quand on était au niveau des quatre cents livres par an était une entreprise qui relevait de l'acrobatie, dans la mesure où votre appartenance au beau monde était purement théorique. Vous viviez, en quelque sorte, à deux niveaux simultanés. En théorie, vous n'ignoriez rien de la domesticité et des gratifications à lui accorder, mais dans la pratique vous aviez un ou, tout au plus, deux serviteurs attachés à votre maison. En théorie, vous connaissiez les règles de l'étiquette vestimentaire et saviez composer un menu, mais dans la pratique vous n'aviez pas de quoi vous assurer les services d'un tailleur ou d'un restaurateur dignes de ce nom. En théorie, vous étiez un chasseur

accompli et un cavalier émérite, mais dans la pratique vous n'aviez pas de chevaux à monter ni de terres où chasser. C'est ce qui explique l'attrait exercé par les Indes (et ces derniers temps par le Kenya, le Nigeria, etc.) sur les membres de la classe moyenne inférieure-supérieure. Ceux qui partaient pour ces contrées en qualité de militaires ou de fonctionnaires n'y allaient pas pour gagner de l'argent, car un militaire ou un fonctionnaire qui se respecte est au-dessus de cela. Ils y allaient parce que les Indes offraient toutes les facilités qu'on pouvait souhaiter pour jouer au gentleman bon teint : chevaux presque donnés, grandes chasses gratuites et hordes de serviteurs de couleur.

Ces familles « au maintien fier et à la bourse plate » éprouvent un sentiment de pauvreté beaucoup plus aigu que n'importe quelle famille ouvrière vivant au-dessus du niveau de l'allocation de chômage. Le loyer, l'habillement et les frais de scolarité sont un perpétuel cauchemar et le plus petit extra, fût-ce un verre de bière, prend l'allure d'une inexcusable prodigalité. Pratiquement, tout l'argent de la maison s'en va dans le décorum. Il est évident que les gens de cette sorte occupent une position en porte-à-faux, et la tentation serait grande de ne voir en eux que des cas d'espèce, pouvant être considérés comme quantitativement négligeables. Pourtant, ils sont (ou étaient) assez nombreux. Ainsi, la plupart des membres du clergé et de l'enseignement, presque tous les fonctionnaires anglais en poste aux Indes, une bonne pincée d'officiers de la marine et de l'armée, et enfin une proportion honorable d'artistes et de représentants des professions libérales entrent dans cette catégorie. Mais la véritable importance de cette classe réside dans sa fonction d'amortisseur tampon à l'usage de la bourgeoisie. La véritable bourgeoisie, celle qui a à sa disposition deux mille livres et plus de rente annuelle, se sert de sa fortune comme d'un épais capiton qu'elle interpose entre elle-même et la classe qu'elle met à contribution, sans gêne aucune. S'il lui arrive de jeter un regard vers le bas, c'est aussitôt aux employés, domestiques, boutiquiers et fournisseurs qu'elle songe. Mais la situation est toute différente pour les pauvres diables qui s'échinent à mener grand train avec des revenus sensiblement identiques à ceux d'un ménage ouvrier. Cette dernière catégorie est contrainte de vivre au contact rapproché, pour ne pas dire intime, de la classe ouvrière, et j'aurais assez tendance à penser que c'est à partir de cette catégorie de gens que se forme l'attitude traditionnelle de « la haute » vis-à-vis du « vulgaire ».

Quelle est au fait cette attitude ? Un air général de supériorité ricanante coupé de bouffées de méchanceté pure. Feuilletez n'importe quel numéro de *Punch* paru au cours de ces trente dernières années : vous vous apercevrez que l'ouvrier, vu comme tel, est à tout coup un personnage comique dont on s'amuse, qui prête à sourire, sauf quand il en vient à faire preuve d'une trop insolente prospérité, auquel cas le clown se mue en démon. Inutile de perdre son temps à stigmatiser pareille attitude. Mieux vaut tenter de voir comment elle s'est constituée, et tâcher de faire en sorte que chacun puisse se rendre compte de ce que représentent les classes laborieuses pour ceux qui vivent parmi elles, tout en ayant des mœurs et des traditions différentes.

Une famille « au maintien fier et à la bourse plate » occupe une position très voisine de celle de ces « pauvres Blancs » réduits à vivre dans une rue exclusivement peuplée de Noirs. En pareille circonstance, la seule ressource consiste à s'accrocher au sentiment de sa distinction native, parce que c'est tout ce qu'il vous reste à faire valoir. Ce faisant, vous vous attirez la haine de tous pour vos airs guindés, votre accent et vos manières collet monté, qui vous désignent comme appartenant à la classe de ceux à qui on dit : « oui, patron ». J'étais tout jeune — je n'avais guère plus de six ans — quand j'ai commencé à prendre conscience des distinctions de classe. Jusqu'à cet âge, mes héros se recrutaient surtout parmi les représentants de la classe ouvrière, parce que c'étaient eux qui me paraissaient se livrer aux activités les plus captivantes — pêcheurs en mer, forgerons, maçons. Je me souviens des ouvriers agricoles d'une exploitation de Cornouailles qui me laissaient monter sur la semeuse quand ils semailles des navets et qui attrapaient les brebis et les trayaient pour que j'en puisse boire le lait; et des ouvriers maçons qui dressaient les murs d'une nouvelle maison non loin de là, qui me laissaient jouer avec le mortier humide et grâce à qui j'ai pour la première fois entendu prononcer le mot « F... »; et du plombier qui vivait en haut du chemin, qui avait des enfants avec qui j'allais dénicher les oiseaux. Tous ces gens-là représentaient le « bas peuple » et j'étais censé ne pas les fréquenter. C'était sans doute une manifestation de snobisme, mais c'était aussi nécessaire, car on ne peut pas laisser des enfants de la classe moyenne prendre un accent vulgaire en grandissant. C'est ainsi que, très tôt, la classe ouvrière cessait d'être une race de merveilleux amis pour devenir une race d'ennemis. Nous nous rendions bien compte qu'ils nous haïssaient, mais nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi, et nous mettions tout naturellement cela sur le compte de la méchanceté pure. Pour moi et pour presque tous les jeunes garçons issus de familles comme la mienne, le bas peuple s'identifiait quasiment à une race de sous-hommes. Ils avaient des traits grossiers, un accent épouvantable, ils haïssaient tous ceux qui n'étaient pas faits à leur image, et ils saisissaient la moindre occasion qu'on leur donnait de vous rudoyer. C'était ainsi que nous les voyions — vue fausse mais parfaitement compréhensible. Car il faut se souvenir qu'avant guerre, la haine de classe se donnait libre cours de manière beaucoup plus ouverte qu'aujourd'hui. En ce temps-là, vous pouviez très bien vous faire insulter simplement parce que vous aviez l'air d'appartenir à la classe supérieure. Aujourd'hui, au contraire, vous risquez plutôt qu'on vous fasse des courbettes. Toute personne ayant dépassé l'âge de trente ans se souvient d'un temps où quelqu'un de décent mis ne pouvait s'aventurer dans un quartier pauvre sans s'attirer des huées. Dans les grandes villes, des quartiers entiers étaient considérés comme peu sûrs à cause des « apaches » (une espèce aujourd'hui pratiquement éteinte) et le gosse des rues londonien, avec sa voix assurée et son absence totale de scrupules intellectuels, pouvait empoisonner complètement la vie de ceux qui jugeaient au-dessous de leur dignité de lui donner la réplique comme il convenait. Je me souviens, enfant, que pendant les vacances j'avais une peur bleue des bandes de « petites arsouillés » très capables de vous tomber dessus à cinq ou dix contre un. A l'inverse, en période de classe, c'était



nous qui nous trouvions en majorité, et les « petites arsouilles » qui étaient opprimées. Je me souviens de certaines furieuses empoignades lors de l'hiver glacé 1916-1917. Et cette tradition d'hostilité déclarée entre la classe supérieure et la classe inférieure s'est perpétuée, inchangée, pendant au moins un siècle. Ainsi, dans les années mille huit cent soixante, *Punch* pouvait offrir à ses lecteurs une caricature où l'on voyait un gentleman à cheval s'avancant, l'air inquiet, dans une rue bordée de taudis, et autour de lui une nuée de gamins tourbillonnaient, au cri de : « Eh, v's avez miré le rupin ! On va ficher la frousse à son bourrin ! » Imaginez la même scène aujourd'hui ! Ces mêmes gosses s'attrouperaient plutôt dans le vague espoir d'obtenir quelque aumône. Au cours des douze dernières années, la classe ouvrière anglaise a versé dans la servilité à une vitesse assez effrayante. Et comment s'en étonner, si l'on songe à ce terrible instrument d'intimidation qu'est le chômage. Avant la guerre, les ouvriers occupaient une position économique relativement forte, car s'il n'y avait pas d'allocation de chômage, il n'y avait pas non plus beaucoup de chômage et le pouvoir de la classe des patrons n'était pas aussi écrasant qu'il l'est aujourd'hui. Un ouvrier ne voyait pas surgir devant lui le spectre de la ruine à chaque fois qu'il se payait la tête d'un rupin, moyennant quoi il ne se privait pas de narguer les riches dès lors qu'il pouvait le faire en toute impunité. Dans son livre sur Oscar Wilde, G. J. Renier note que l'étrange et obscène explosion de fureur populaire qui suivit le procès de l'homme de lettres était à caractère essentiellement social. La tourbe londonienne avait pincé au tournant un membre de la « haute », elle allait le faire valser ! Rien que de très naturel — et même de très mérité — dans tout cela. Quand on traite les gens comme on a traité, deux siècles durant, la classe ouvrière anglaise, il faut s'attendre à des retours de bâton. A l'inverse, les enfants nés dans les familles « au maintien fier et à la bourse plate » ne pouvaient guère être blâmés pour avoir grandi avec au cœur la haine de la classe ouvrière, incarnée pour eux par les bandes de « petites arsouilles ».

Mais il y avait encore un autre obstacle, plus sérieux. On touche ici au fondement secret de la ségrégation des classes en Occident, à la raison véritable pour laquelle un Européen pourvu d'une éducation bourgeoise ne peut, quand bien même il se déclare communiste, traiter sans un certain effort un ouvrier sur le pied d'égalité. Cela se résume en une petite formule terrible, une formule que les gens évitent aujourd'hui de prononcer mais qui venait tout naturellement sur les lèvres dans mon enfance : *Ces gens-là sentent*.

Voilà ce qu'on nous inculquait : *les basses classes sentent*. Voilà bien le type de la barrière infranchissable. Car aucun sentiment, de goût ou de dégoût, n'est aussi solidement enraciné que le sentiment physique. La haine raciale, la haine religieuse, les différences d'éducation, de tempérament, d'intelligence, jusqu'aux différences de code moral, tout cela peut être surmonté. Mais pas la répulsion physique. Vous pouvez avoir de la sympathie pour un assassin ou un pédéraste, mais pas pour quelqu'un dont l'haleine empeste — j'entends dont l'haleine empeste continuellement. Aussi bien disposé que vous soyez envers lui, quelque

admiration que vous puissiez lui porter pour son esprit ou son caractère, s'il a une haleine fétide c'est un individu horrible que vous détesterez du plus profond du cœur. Il n'est peut-être pas très grave, en fin de compte, que le produit typique de la classe moyenne soit élevé dans l'idée que les ouvriers sont incultes, paresseux, ivrognes, mal embouchés et malhonnêtes. Mais qu'on lui dise qu'ils sont sales, et le mal est fait. Et quand j'étais jeune, toute notre éducation tendait à nous persuader qu'ils étaient *sales*. De très bonne heure vous aviez, solidement installée dans un coin de votre esprit, l'idée que le corps d'un ouvrier avait quelque chose de subtilement répugnant, et qu'il valait mieux ne pas trop s'en approcher quand on pouvait s'en dispenser. Vous voyiez passer sur la route un grand terrassier en sueur avec son pic sur l'épaule; vous regardiez sa chemise qui n'avait plus de couleur et son pantalon de velours côtelé raidi par une crasse de dix ans ; vous imaginiez les couches de guenilles graisseuses qui s'accumulaient là-dessous; et, enfin, le corps, noir de la tête aux pieds, (c'était comme ça que je me le représentais) avec l'odeur forte de lard rance qui s'en dégagait. Vous surpreniez un chemineau en train de retirer ses grosses chaussures au bord d'un fossé — pouah ! Il ne vous venait même pas à l'esprit que le chemineau en question puisse ne prendre aucun plaisir à avoir les pieds sales. Et même les représentants des « basses classes » que vous ne pouviez soupçonner de malpropreté — les domestiques, par exemple — avaient quelque chose de peu ragoûtant. L'odeur de leur sueur, le grain même de leur peau étaient, pour quelque mystérieuse raison, différents de ce qui vous caractérisait, vous.

Tous ceux qui ont été élevés dans une maison pourvue d'une salle de bains et d'un domestique et qui ont appris à correctement prononcer l'anglais ont sans doute connu de tels sentiments. De là vient le caractère tranché, l'aspect abyssal que présentent les distinctions de classe en Occident. L'étrange, c'est de constater à quel point cette réalité est méconnue. Dans l'instant, je ne vois qu'un livre où la question soit étalée dans toute sa crudité, et ce livre est *Paravent chinois*, de M. Somerset Maugham. M. Maugham décrit l'arrivée d'un haut fonctionnaire chinois dans une auberge de campagne; il déplace beaucoup d'air et se répand en invectives à l'égard de tout un chacun pour bien montrer que, face à un dignitaire de son importance, les autres ne sont que des vers de terre. Mais cinq minutes après, ayant affirmé sa dignité de la manière qu'il juge appropriée, il fait table commune avec les coolies. En tant que fonctionnaire, il a le sentiment qu'il est de son devoir de manifester sa présence, mais il ne se croit pas pour autant tiré d'un autre limon que le reste de l'humanité. En Birmanie, j'ai pu être le témoin d'un nombre incalculable de scènes similaires. Chez les Mongols — chez tous les Asiatiques dirais-je, si je me fie à mon expérience — règne une sorte d'égalité naturelle, une facilité de contact de personne à personne qui est tout simplement impensable en Occident. M. Maugham ajoute :

« En Occident, nous sommes séparés de nos semblables par le sens de l'odorat. L'ouvrier est notre maître, celui qui est appelé à nous diriger d'une main de fer, mais on ne peut nier qu'il sent mauvais. Et cela n'a rien de bien étonnant, car prendre un bain à l'aube alors qu'il faut rejoindre son poste de travail avant que ne sonne la cloche de l'usine n'a rien d'agréable, et le travail de force n'incline pas à la délicatesse des manières. De même, on ne change pas de

linge plus souvent que nécessaire quand toute la lessive de la semaine doit être confiée à une épouse qui n'a pas sa langue dans sa poche. Je ne reproche pas à l'ouvrier de sentir mauvais, mais c'est un fait qu'il sent mauvais. Cela ne favorise pas le commerce avec les autres pour qui a les narines sensibles. Le bain du matin sépare plus sûrement les classes que la naissance, la fortune ou l'éducation. »

Cela dit, est-il vrai que *ces gens-là sentent* ? Sans aucun doute, considérés globalement, les ouvriers sont plus sales que les représentants des classes supérieures. Et cela n'a rien que de très normal, si l'on considère les conditions de vie qui sont les leurs, car à l'heure d'aujourd'hui encore, moins de la moitié des maisons anglaises sont pourvues d'une salle de bains. Par ailleurs, l'habitude de se laver quotidiennement de la tête aux pieds est encore toute récente en Europe et la classe ouvrière est, d'une manière générale, plus conservatrice que la bourgeoisie. Mais la propreté fait à l'évidence des progrès chez les Anglais, et on peut espérer que, d'ici une centaine d'années, ceux-ci seront presque aussi propres que les Japonais. Il est vraiment navrant que les farouches zélés de la classe ouvrière se croient si souvent obligés d'en idéaliser tous les aspects, au point de faire de la crasse une vertu en soi. Ici, on voit curieusement le socialiste et le catholique démocrate-sentimental du type Chesterton se donner la main. Ils vous assureront tous deux que la saleté est saine et « naturelle », et que la propreté n'est qu'une marotte ou, au mieux, un luxe<sup>6</sup>. Ils ne semblent pas s'apercevoir qu'ils apportent de l'eau au moulin de ceux qui prétendent que l'ouvrier est sale par choix, et non par nécessité. En fait, tous ceux qui auront la disposition d'une salle de bains l'utiliseront. Mais le point essentiel, c'est que la classe moyenne *croît* que la classe ouvrière est sale — et l'on voit d'après le passage cité un peu plus haut que M. Maugham le croit aussi — et, pire, que cette saleté est une saleté *congénitale*. Enfant, une des choses les plus abominables que je pusse concevoir était de boire au goulot d'une bouteille après qu'un terrassier y eut porté ses lèvres. Je me souviens, un jour — j'avais treize ans — je me trouvais dans un train venant d'un bourg où se tenait un marché, et le wagon de troisième classe était bourré de bergers et de porchers qui venaient de vendre leurs bêtes. Quelqu'un sortit une bouteille de bière et la fit circuler à la ronde; la bouteille passa de bouche en bouche, chacun prenant sa lampée. Je ne peux décrire la terreur qui m'envahit alors que je voyais la bouteille se rapprocher de moi. J'étais sûr que j'allais vomir si je buvais à cette bouteille souillée par tant de grosses lèvres d'hommes du peuple. Mais si on me la tendait, j'en étais tout aussi sûr, je n'oserais pas refuser de peur d'offenser ces gens-là : vous voyez ainsi comment la délicatesse de la classe moyenne peut se manifester en des sens opposés. Aujourd'hui, Dieu merci, je n'ai plus de sentiments de ce genre. Le corps d'un travailleur, en tant que tel, ne me répugne pas plus que celui d'un millionnaire. Je n'aime toujours pas boire dans une tasse ou au goulot d'une bouteille quand quelqu'un d'autre y a déjà porté les lèvres — quelqu'un du sexe masculin, veux-je dire : avec une femme, ça m'est égal. Toujours est-il que la question de classe n'entre pas en ligne de *compte*. C'est en fréquentant les vagabonds que je me suis guéri de ma maladie. Les chemineaux ne sont pas vraiment très sales au sens où l'entendent les Anglais, mais ils ont la réputation de l'être, et quand vous avez

partagé votre couche avec un chemineau et bu du thé dans la même tabatière, vous vous dites que vous avez connu le pire, et le pire ne peut plus vous impressionner.

Si je me suis quelque peu étendu sur ce sujet, c'est parce qu'il revêt une importance primordiale. Pour se débarrasser des préjugés de classe, il faut commencer par l'image que présente une classe au regard d'une autre. Il est vain de dire que les classes moyennes sont « snobs » et d'en rester là. Vous ne ferez pas un pas de plus en avant tant que vous n'aurez pas compris que ce snobisme est lié à une forme particulière d'idéalisme. Tout vient de l'éducation reçue de très bonne heure par l'enfant de la classe moyenne, éducation qui lui apprend, à peu près simultanément, à se laver le cou, à se tenir prêt à donner sa vie pour son pays et à regarder de haut les « basses classes ».

On m'accusera ici de passéisme, car j'étais encore un enfant avant et pendant la guerre, et d'aucuns soutiendront que les enfants d'aujourd'hui sont élevés dans une optique beaucoup plus éclairée. Il est sans doute vrai que le sentiment de classe a pris une allure un tout petit peu moins exacerbée que naguère. La classe ouvrière fait le gros dos là où elle aurait adopté auparavant une attitude franchement hostile; en même temps, l'apparition dans l'après-guerre de la confection à bon marché et l'assouplissement général du code des bonnes manières sont deux phénomènes qui ont contribué à estomper les différences de surface entre classes. Mais le sentiment essentiel demeure aussi vivace que jamais. Tout représentant de la classe moyenne a en lui qui sommeille un préjugé de classe qu'un rien suffit à réveiller. Et s'il a plus de quarante ans, il est sans doute fermement convaincu que sa classe a été sacrifiée à celle qui se trouve juste au-dessous. Prenez par exemple l'individu de bonne naissance, mais sans dispositions intellectuelles particulières, qui lutte comme un damné pour faire bonne figure avec quatre ou cinq cents livres par an, et essayez de lui suggérer qu'il est un suppôt de la classe parasite exploiteuse : il pensera à tout coup que vous êtes fou. Il trouvera dix exemples pour vous démontrer, avec la plus parfaite bonne foi, que sa condition est bien moins enviable que celle d'un ouvrier. Pour lui, les ouvriers ne sont pas une race d'esclaves déshérités mais une sinistre marée qui s'avance sournoisement pour l'engloutir, lui, ses amis et sa famille, et pour noyer sous son flot toute culture et tout sentiment des convenances. D'où cette étrange crainte mêlée de soupçon à l'idée que la classe ouvrière puisse un jour devenir trop prospère. Dans un numéro de *Punch* paru peu après la guerre, en un temps où les cours du charbon étaient encore très hauts, on trouve un dessin représentant quatre ou cinq mineurs, avec des faces mauvaises et ricanantes, installés dans une petite automobile. Un ami qui les voit passer les hèle pour leur demander où ils l'ont empruntée. Et ils répondent : « On s'est payée ! » Voilà ce qui est « assez bon pour *Punch* ». Car des mineurs qui achètent une automobile, même en se la partageant à quatre ou cinq, c'est une monstruosité, une sorte de crime contre nature. Telle était l'attitude générale il y a une douzaine d'années, et je ne vois pas qu'elle ait fondamentalement changé. L'idée que les classes laborieuses ont été

stupidement chouchoutées, perverses à jamais par les allocations de chômage, les pensions de vieillesse, la gratuité de l'enseignement, cette idée est encore largement répandue. Elle a simplement été quelque peu battue en brèche, peut-être, par la récente prise de conscience de ce fait que le chômage est une réalité. Pour un grand nombre de représentants de la classe moyenne, et sans doute pour la majorité de ceux qui ont passé la cinquantaine, l'ouvrier type continue à se rendre à motocyclette à la Bourse du travail tout en entassant du charbon dans sa baignoire : « Et tenez-vous bien ma chère, on en voit même qui se marient en étant au chômage ! »

Si la haine de classe semble aujourd'hui en baisse, c'est qu'on la voit moins souvent exprimée noir sur blanc, en partie à cause du ton patelin qui prévaut aujourd'hui, en partie parce que les journaux, et même les livres, ont besoin de se ménager les faveurs du public ouvrier. Les conversations entre particuliers sont, d'une manière générale, le meilleur baromètre. Mais s'il vous faut l'autorité de l'écrit, vous pouvez avantageusement jeter un regard sur les propos et opinions du regretté professeur Saintsbury. Saintsbury était quelqu'un de très instruit et, si l'on s'en tient à certains critères, un assez honnête critique littéraire, mais, dès qu'il abordait les questions économiques ou politiques, la seule chose qui le distinguait du restant de sa classe, c'est qu'il avait le cuir trop bien tanné et qu'il était né à une époque trop lointaine pour s'embarrasser de banales précautions oratoires. Selon ce cher homme, l'assurance contre le chômage n'était qu'un « moyen d'engraisser des fatigués de naissance », et le mouvement syndical dans son ensemble rien d'autre qu'une forme de mendicité organisée.

**« “ Indigent ”, n'est-ce pas aujourd'hui un mot qui devrait exposer à des poursuites pénales ? Car être indigent, c'est-à-dire entretenu en tout ou en partie aux frais d'autrui, représente le plus cher désir, déjà réalisé dans une très large mesure, d'un pourcentage considérable de nos contemporains, et le programme de tout un parti politique. »** (*Second Scrap Book.*)

Il est toutefois à remarquer que Saintsbury reconnaît que le chômage est inévitable; il pense même, en fait, que le chômage doit exister, étant donné que les chômeurs doivent en baver le plus possible :

**« Le travail “ intermittent ” n'est-il pas, d'une manière générale, la clé de voûte et la soupape de sûreté de toute organisation du travail sainement conçue ? (...) Dans une situation industrielle et commerciale complexe, l'emploi constant de l'individu à un salaire stable garanti est une chose impossible, alors que le chômage payé à un prix avoisinant celui réservé au travail réel est en premier lieu démoralisant, et en second lieu ruineux quand vient son échéance inévitable. »** (*Last Scrap Book.*)

Ce qu'il doit advenir des « travailleurs intermittents » quand aucun travail intermittent ne se présente, on n'en sait trop rien. On peut supposer (Saintsbury voit d'un œil favorable les « bonnes lois sur l'assistance publique ») que les travailleurs auront le choix entre échouer au *workhouse* ou dormir dans la rue. Quant à l'idée que chaque être humain devrait se voir offrir la possibilité de gagner de quoi mener une vie à tout le moins supportable, Saintsbury la rejette avec mépris :

**« Le “ droit à la vie ”... ne s'étend pas au delà du droit à la protection contre l'assassinat. La charité le voudra assurément, la morale le pourra peut-être, le sentiment de l'utilité publique**

devrait sans doute compléter cette protection par une disposition complémentaire assurant la poursuite de la vie. Mais du point de vue de la stricte justice, le doute est permis.

Quant à la doctrine insensée selon laquelle le fait d'être né dans un pays donnerait quelque droit à la possession du sol de ce pays, elle ne mérite même pas qu'on s'y arrête. » (*Last Scrap Book.*)

Il n'est pas inutile de s'attarder quelques instants sur toutes les merveilleuses implications contenues dans ce dernier passage. L'intérêt de telles citations (et les écrits de Saintsbury en sont prodiges) réside principalement dans le fait qu'on peut les lire imprimées noir sur blanc. La plupart des gens reculent devant l'idée de coucher de telles choses sur le papier. Mais ce que *dit* ici Saintsbury, c'est ce que *pense* le moindre petit ver de terre assuré, bon an mal an, d'un revenu de cinq cents livres, et nous devons donc en un sens notre admiration au courageux auteur. Car il faut pas mal de courage pour faire preuve d'une aussi franche ignominie.

C'était là le point de vue d'un réactionnaire avoué. Mais que dire du représentant de la classe moyenne professant des opinions non plus réactionnaires mais « avancées » ? Sous le masque révolutionnaire, est-il vraiment si différent du premier ?

Un membre de la classe moyenne embrasse la cause du socialisme, peut-être même rejoint les rangs du parti communiste. Quelle différence concrète cela fait-il ? De toute évidence, vivant dans le cadre d'une société capitaliste, il doit continuer à gagner sa vie et on ne saurait le blâmer de s'accrocher à son statut économique de bourgeois. Mais observe-t-on quelque changement dans ses goûts, ses habitudes, ses manières, ses rêves et ambitions, bref son « idéologie », pour employer le jargon communiste ? Y a-t-il quelque chose de changé en lui, en dehors du fait qu'il vote à présent travailliste, ou communiste quand cela est possible ? On remarque qu'il continue à frayer avec ceux de sa classe; il est infiniment plus à l'aise avec le petit-bourgeois qui voit en lui un dangereux bolchevik qu'avec le représentant de la classe ouvrière dont il est censé partager les opinions. Ses goûts en matière de nourriture, de boissons, d'habillement, de littérature, de peinture, de musique, de ballet sont encore des goûts indéniablement bourgeois. Et surtout, fait révélateur entre tous, s'il se marie, c'est à l'intérieur de sa classe. Considérez n'importe quel socialiste d'extraction bourgeoise. Considérez le camarade X..., membre du parti communiste de Grande-Bretagne et auteur du *Marxisme expliqué aux nourrissons*. Si cela se trouve, le camarade X... est un ancien élève d'Eton. Il est prêt à mourir sur une barricade, en principe du moins, mais vous noterez qu'il évite soigneusement de boutonner le dernier bouton de son gilet. Il se fait l'apôtre du prolétariat, mais il est frappant de constater à quel point ses manières tranchent sur celles des prolétaires. Peut-être lui est-il arrivé un jour, par un défi insensé, de fumer son cigare sans en ôter la bague, mais il lui serait presque physiquement impossible de porter à sa bouche un morceau de fromage piqué à la pointe du couteau, ou de garder son chapeau sur la tête à l'intérieur d'une maison, ou même de boire son thé à la soucoupe. J'ai connu des quantités de socialistes bourgeois, j'ai écouté

jusqu'à plus soif leurs diatribes contre leur propre classe, mais jamais, pas une seule fois, je n'en ai vu un qui se tienne à table comme un prolétaire. Pourtant, après tout, qu'est-ce qui les en empêche ? Pourquoi un homme persuadé que le prolétariat est détenteur de toutes les vertus s'évertue-t-il à manger sa soupe sans faire de bruits de bouche ? Ce ne peut être que parce que, au fond de lui-même, il juge dégoûtantes les manières prolétariennes. Vous vous apercevez donc qu'il continue à vivre sur la lancée de la formation reçue dans sa jeunesse, sur la lancée de l'époque où on lui a appris tout à la fois à haïr, craindre et mépriser la classe ouvrière.

## IX

Quand j'avais quatorze ou quinze ans, j'étais un odieux petit poseur prétentieux, mais ni plus ni moins que les autres enfants de mon âge et de ma classe sociale. Je ne crois pas qu'il y ait au monde d'endroit où la pose soit aussi omniprésente et cultivée sous des formes aussi subtiles et raffinées que dans une *public school* anglaise. Là au moins, on ne peut pas dire que l'« éducation » anglaise n'est pas à la hauteur de sa tâche. Vous aurez oublié votre latin et votre grec en quelques mois — j'ai fait huit ou dix ans de grec et aujourd'hui, à l'âge de trente-trois ans, je ne suis même plus capable d'annoncer l'alphabet grec — mais le snobisme que vous aurez acquis, à moins que vous ne fassiez sciemment effort pour l'arracher comme la mauvaise herbe qu'il est, vous l'emporterez dans la tombe.

En classe, je me trouvais dans une situation délicate car mes condisciples étaient, pour la plupart, beaucoup plus fortunés que moi, et si je fréquentais une école cotée, c'était uniquement parce que j'avais décroché une bourse d'études. Expérience commune à tous les jeunes garçons de la classe moyenne inférieure-supérieure, fils de pasteurs, de fonctionnaires anglais en poste aux Indes, etc., qui eut sans doute sur moi les effets habituels. A savoir que, d'un côté, je m'agrippais plus farouchement que jamais au sentiment d'être quelqu'un de « bien né », et, d'un autre côté, je remâchais ma rancœur contre les autres garçons, que le sort avait dotés de parents plus riches que les miens et qui ne se privaient pas de me le faire sentir. Je méprisais tout ce qui ne s'identifiait pas au portrait du « gentleman », mais en même temps je détestais ces riches qui s'ébrouaient dans leur richesse comme des pourceaux, réservant une dent toute particulière à l'encontre de ceux dont la fortune était de trop fraîche date. Pour moi, à l'époque, le bon ton voulait qu'on soit bien né, mais sans fortune. C'est là un des principaux articles de foi de la classe moyenne inférieure-supérieure : le côté jacobite-en-exil qui vous met à peu de frais du baume au cœur.

Mais ces années, correspondant à la période de la guerre et de l'immédiat après-guerre, représentaient une époque assez bizarre pour qui effectuait alors sa

scolarité, car l'Angleterre se trouvait alors plus près de la révolution qu'elle ne l'est aujourd'hui, et plus près qu'elle ne l'avait été depuis un siècle. Sur l'ensemble du pays déferlait alors une vague de sentiment révolutionnaire qui, depuis, s'est retirée en se perdant dans l'oubli, mais qui n'en a pas moins laissé derrière elle un certain nombre de sédiments. C'était fondamentalement, même si cela n'apparaissait alors qu'en filigrane, une révolte des jeunes contre les aînés, révolte tout droit issue de la guerre. Une guerre où les jeunes avaient été sacrifiés tandis que les vieux adoptaient une conduite qui, aujourd'hui encore, ne peut être qualifiée que de misérable. Des vieux qui, du fond de leur abri, affichaient un patriotisme intransigeant tandis que leurs fils tombaient fauchés comme des blés par le feu des mitrailleuses allemandes. En outre, cette guerre avait été principalement dirigée par des vieux, et des vieux qui avaient fait preuve d'une pitoyable incurie. En 1918, tous les hommes de moins de quarante ans avaient une sérieuse dent contre leurs aînés et la vague antimilitariste qui succéda tout naturellement aux combats se transforma en un sentiment de révolte généralisée contre l'orthodoxie et l'autorité. On trouvait à l'époque chez les jeunes hommes un curieux culte de la haine des « vieux ». La situation prédominante des « vieux » était la cause de tous les maux de l'humanité et toutes les institutions reconnues, des romans de Walter Scott à la Chambre des lords, devenaient objets de risée pour la seule raison que les « vieux » y étaient attachés. Pendant plusieurs années, il fut très à la mode d'être un « moscoutaire », comme on disait alors. L'Angleterre était un champ de bataille où s'affrontaient des concepts antinomiques plus ou moins bien digérés. Pacifisme, internationalisme, humanitarisme de toutes nuances, féminisme, amour libre, réforme du régime du divorce, athéisme, contrôle des naissances — autant de sujets de controverse qui suscitaient un intérêt infiniment plus passionné qu'ils ne l'auraient fait en temps normal. Et cette humeur révolutionnaire gagna aussi, comme on pouvait s'y attendre, ceux qui s'étaient trouvés trop jeunes pour participer aux combats, et parmi ceux-ci les élèves des *public schools* eux-mêmes. A l'époque, nous nous considérions tous comme des esprits éclairés capables d'incarner une nouvelle ère et de jeter aux orties l'orthodoxie que nous avaient transmise de force ces vieillards tant haïs. Fondamentalement, nous n'avions rien abdiqué de la morgue inhérente à notre classe, nous tenions pour acquis que nous continuerions à encaisser nos dividendes, ou que nous trouverions toujours à nous caser dans un emploi de tout repos, mais il nous paraissait également naturel d'être « contre le gouvernement ». Nous n'avions que sarcasmes pour l'O.T.C. (Officers Training Corps), la religion chrétienne, les après-midi consacrés au sport obligatoire et même la famille royale, et nous ne nous rendions pas compte que nous ne faisions que participer à un mouvement universel de dégoût vis-à-vis de la guerre. Deux exemples sont restés gravés dans mon esprit, illustrant bien l'étrange sentiment révolutionnaire qui prévalait à l'époque. Un jour, notre professeur d'anglais nous proposa un sujet de rédaction destiné à tester notre culture générale, où figurait notamment la question suivante : « Quels sont, selon vous, les dix plus grands hommes actuellement vivants ? » Sur les seize élèves de ma classe (notre moyenne d'âge



tournait autour de dix-sept ans) quinze firent figurer dans la liste le nom de Lénine. Il s'agissait pourtant d'une école assez huppée, et cela se passait en 1920, à une époque où les horreurs de la révolution russe marquaient encore toutes les mémoires. Il y avait eu, avant, les festivités destinées à commémorer le retour de la paix, en 1919. Nos aînés avaient décidé pour nous que nous devions célébrer la chose de la manière traditionnelle, en conspuant l'ennemi malheureux. Nous étions censés défiler dans la cour de l'école, des flambeaux à la main, en beuglant des hymnes patriotards du genre *Rule Britannia*. Mes condisciples — c'est, je crois, un point à porter à leur honneur — firent justice de cette pitoyable cérémonie en chantant des paroles blasphématoires et séditeuses sur les airs de circonstance prévus. Je ne sais si pareille scène pourrait se répéter de nos jours. Les élèves des *public schools* que je vois aujourd'hui, y compris ceux qui ont un minimum de plomb dans la cervelle, professent des opinions beaucoup plus à droite que celles que nous affichions, mes condisciples et moi-même, il y a quinze ans de cela.

Donc, vers mes dix-sept, dix-huit ans, j'étais à la fois un petit snob poseur et un révolutionnaire. J'étais contre toute autorité. J'avais lu et relu tout ce qui s'était publié de Shaw, Wells et Galsworthy (considérés encore à l'époque comme des auteurs aux opinions dangereusement avancées) et je n'hésitais pas à me parer de la qualité de « socialiste ». Mais je ne savais pas grand-chose du contenu réel du socialisme et il m'était toujours impossible de me représenter les ouvriers comme des êtres humains. De loin, bien sûr, et à travers des livres comme le *Peuple des abysses* de Jack London, par exemple, je pouvais sincèrement compatir à leurs souffrances, mais je continuais à les haïr et les mépriser dès qu'il m'arrivait d'en approcher un. Je continuais à être révolté par leur manière de parler, et leur perpétuelle grossièreté me mettait en rage. Il faut se souvenir qu'en ce temps-là, dans l'immédiat après-guerre, la classe ouvrière anglaise se montrait particulièrement combative. C'était l'époque des grandes grèves dans les houillères, l'époque où le mineur faisait figure d'incarnation du diable et où les vieilles dames respectables regardaient chaque soir sous leur lit, à l'heure du coucher, pour s'assurer que Robert Smillie ne s'y trouvait pas tapi. Pendant toute la durée de la guerre et encore peu de temps après, les salaires avaient été élevés et l'emploi quasiment assuré. A présent, le cours des choses tendait à être pis que la normale, et naturellement la classe ouvrière n'entendait pas se laisser faire. Les hommes qui s'étaient battus sur le front s'étaient laissé appâter par des promesses alléchantes : ils rentraient au pays pour retrouver un monde où ils n'avaient plus de travail, ni même de maison. Ils avaient fait la guerre et rentraient chez eux tout imprégnés de l'attitude du soldat face à la vie, attitude qui, une fois la discipline oubliée, est celle du brigand. Un vent de fronde générale soufflait. C'est de cette époque que date la fameuse scie :

**« C'est sûr, aux riches toujours plus d'argent,  
aux pauvres toujours plus d'enfants ;  
En attendant,**

**Pour le moment,**

**Si on se donnait un peu de bon temps ? »**

Les gens ne s'étaient pas encore résignés au chômage à vie, avec pour seul dérivatif un nombre incalculable de tasses de thé; ils continuaient à espérer confusément la venue de l'Utopie pour laquelle ils avaient combattu et se trouvaient plus que jamais en guerre ouverte contre cette classe qui sait si bien aspirer les H. De sorte que pour ceux qui, comme moi, jouaient le rôle d'un amortisseur de chocs au bénéfice de la bourgeoisie, les « gens du commun » demeuraient un ramassis d'êtres frustes et peu ragoûtants. Quand je repense à cette époque, j'ai l'impression d'avoir passé une moitié de mon temps à vilipender le système capitaliste et l'autre moitié à pester contre l'insolence des receveurs d'autobus.

Je n'avais pas vingt ans quand je partis pour la Birmanie, en qualité de fonctionnaire de la police impériale des Indes. Dans un « avant-poste de l'empire » tel que la Birmanie, la question de classe paraissait à première vue une affaire entendue. Il n'y avait pas là-bas de signes apparents de frictions entre classes parce que le point crucial n'était pas de savoir si vous aviez fréquenté une des écoles « possibles » mais si, objectivement, vous aviez ou non la peau blanche. En fait, la plupart des Blancs vivant en Birmanie n'étaient pas ce qu'on aurait appelé en Angleterre des « gentlemen », mais à l'exception des hommes de troupe et de quelques individus marginaux, ils menaient une vie de « gentleman » (c'est-à-dire qu'ils avaient des domestiques, appelaient « dîner » leur repas du soir et étaient tous officiellement regardés comme éléments constitutifs d'une même classe). C'étaient les « Blancs », opposés à la classe inférieure des « indigènes ». Mais l'attitude générale vis-à-vis de ces indigènes n'était pas comparable à celle qu'on pouvait avoir en Angleterre vis-à-vis des basses classes. C'est que les indigènes, en tout cas les Birmans, n'inspiraient aucun sentiment de répulsion physique. On les désignait certes, avec un certain dédain, comme des indigènes, mais on n'avait nullement peur de se trouver en contact physique rapproché avec eux. Et ceci, je l'ai remarqué, valait également pour les Blancs aux préjugés de couleur les plus solidement enracinés. Si vous avez une ribambelle de domestiques pour vous servir, vous ne tardez pas à prendre des habitudes hédonistes et, pour citer mon cas particulier, je laissais généralement à mon boy birman le soin de m'habiller et de me déshabiller. Et ce parce qu'il était Birman, et par là non répugnant. Jamais je n'aurais supporté un contact physique aussi intime avec un valet anglais. J'avais à l'égard des Birmans une attitude mentale voisine de celle que j'avais avec les femmes. Comme la plupart des autres races, les Birmans ont une odeur caractéristique — que je ne saurais décrire précisément. C'est une odeur qui vous agace un peu les dents, mais qui personnellement ne m'est jamais apparue répugnante. (Soit dit en passant, les Orientaux disent que c'est nous qui sentons. Pour les Chinois, je crois, un homme blanc dégage une odeur de cadavre; c'est la même impression qui prévaut chez les Birmans, encore qu'aucun d'entre eux n'ait jamais eu l'incorrection de me le signaler.) Et mon attitude était en un sens

défendable car, si l'on regarde la réalité en face, il faut bien reconnaître que les Mongols ont, dans l'ensemble, un physique beaucoup plus attrayant que la majorité des individus de race blanche. Comparez, d'un côté, la peau soyeuse, au grain serré, d'un Birman — une peau qui, jusqu'à la quarantaine, voire au delà, ne se couvre d'aucune ride, puis, ensuite, se tanne simplement comme un vieux cuir, et, de l'autre, la chair grenue, molle et flasque de l'homme blanc. Le Blanc a de vilains poils épars qui poussent à la diable sur ses mollets et ses avant-bras, et qui forment un amas disgracieux sur sa poitrine. Le Birman n'a que quelques touffes de poils noirs et raides implantés aux endroits voulus par la nature; pour le reste, il a le corps lisse, et généralement aucune broussaille ne lui encombre le visage. Le Blanc perd presque toujours ses cheveux en vieillissant, le Birman rarement, pour ne pas dire jamais. Le Birman a des dents parfaites, encore qu'ordinairement décolorées par le bétel; celles du Blanc finissent tôt ou tard par se gâter. Le Blanc est généralement mal bâti, et quand il prend du poids, la graisse vient se nicher dans les endroits les plus invraisemblables. Le Mongol a une splendide charpente et un corps qui ne perd rien de son élégance de formes avec l'âge. On ne peut nier que la race blanche produise ça et là quelques spécimens qui demeurent, l'espace de quelques années, d'une éclatante beauté. Mais dans l'ensemble, que cela plaise ou non, il faut reconnaître que les Orientaux sont à cet égard bien mieux partagés. Reste que ce n'était pas ce genre de considérations qui me poussait à trouver les représentants des « basses classes » anglaises infiniment plus repoussants que les indigènes de Birmanie. En réalité, je pensais toujours en fonction des préjugés de classe qu'on m'avait inculqués dès ma prime jeunesse. Alors que j'avais tout juste un peu plus de vingt ans, je me suis trouvé quelque temps attaché à un régiment britannique. Naturellement, j'admirais et aimais les soldats qui y servaient, comme n'importe quel jeune homme d'une vingtaine d'années aurait pu admirer d'autres jeunes hommes sains et vigoureux, ayant cinq ans de plus que lui et arborant sur leur poitrine les médailles gagnées lors de la Grande Guerre. Et pourtant, ils ne laissaient pas de m'inspirer un vague sentiment de répulsion : c'étaient des « hommes du peuple », et j'évitais de m'en approcher de trop près. Dans la chaleur d'un matin, alors que je faisais fonction de serre-rangs en compagnie d'un autre jeune officier de mon âge, la fumée dégagée par les centaines de corps en sueur qui marchaient devant moi me soulevait le cœur. Et ceci, notez-le bien, était pur préjugé. Car, du point de vue strictement physique, un soldat est certainement ce qu'il y a de moins répugnant, s'agissant d'individus masculins de race blanche. Il est généralement jeune, presque toujours sain de corps en raison de l'exercice et de la vie au grand air, et contraint à la propreté par une discipline rigoureuse. Mais je ne parvenais pas à voir les choses sous ce jour. Tout ce que je voyais, c'était que je respirais la sueur d'une classe inférieure, et cette seule idée me rendait malade.

Si, par la suite, je parvins à surmonter, en partie tout au moins, mes préjugés de classe, ce fut par un chemin détourné et au terme d'un processus qui nécessita plusieurs années. Mon attitude vis-à-vis du problème de classe fut changée par un fait qui ne s'y trouvait que très indirectement lié, un détail pratiquement sans

importance.

Après cinq années passées dans la police impériale des Indes j'en vins à nourrir pour l'impérialisme que je servais une haine féroce dont j'aurais du mal à expliquer clairement les raisons. Quand on respire quotidiennement l'air libre de l'Angleterre, c'est le type de réaction qu'on a du mal à comprendre. Pour avoir la haine de l'impérialisme, il faut en avoir été un des rouages moteurs. Vu de l'extérieur, la fêrule britannique sur les Indes semble être — et est en fait — un acte charitable et même nécessaire. Et il en va sans doute de même pour la fêrule française au Maroc et celle des Hollandais à Bornéo, car, en général, les peuples s'entendent mieux à gouverner des étrangers qu'à se gouverner eux-mêmes. Mais il n'est pas possible d'être un rouage de ce système sans voir en même temps l'injustifiable tyrannie qu'il représente. Même le plus obtus des fonctionnaires anglais en poste aux Indes s'en rend compte. Chaque visage « indigène » qu'il découvre dans la rue le ramène au sentiment de cette monstrueuse ingérence. Et la plupart des Anglais des Indes sont loin d'être toujours aussi contents d'eux-mêmes et de leur situation qu'on l'imagine en Angleterre. J'ai entendu dans la bouche des personnages les plus inattendus, dans la bouche de crapules imbibées de gin et occupant des postes élevés dans les services gouvernementaux, des déclarations du type : « Évidemment, nous n'avons absolument aucun droit à faire valoir dans ce fichu pays. Mais du moment que nous y sommes, au nom du ciel, qu'on nous laisse y rester. » En vérité, il n'est pas aujourd'hui d'homme qui, s'il s'interroge sincèrement, pense qu'on ait le droit d'envahir un pays étranger et de s'y maintenir par la force. L'oppression étrangère est un mal bien plus évident, bien plus facile à toucher du doigt que l'oppression économique. C'est ainsi qu'en Angleterre, nous supportons docilement qu'on nous dépouille pour permettre à un demi-million d'oisifs de se vautrer dans leur luxe, mais nous lutterions jusqu'au dernier plutôt que de subir le joug des Chinois. La même attitude se retrouve chez ceux qui vivent, sans l'ombre d'un remords, de rentes qu'ils n'ont rien fait pour mériter : ils voient assez clairement l'injustice qu'il y a à aller se poser en maîtres dans un pays où l'on n'est pas désiré. Le résultat, c'est que tout Anglais des Indes est habité par un sentiment de culpabilité qu'il s'efforce généralement de dissimuler de son mieux, parce que la liberté d'expression n'existe pas et que la moindre remarque seditieuse, parvenant aux oreilles de personnes à qui elle n'est pas destinée, risquerait de nuire à la carrière de celui qui l'aurait émise. Le territoire indien est plein d'Anglais qui haïssent secrètement le système auquel ils participent. Et en de rares moments, quand ils sont certains d'avoir affaire à un interlocuteur sûr, toute leur amertume rentrée se donne libre cours. Je me souviens d'une nuit passée dans un train avec un employé du service de l'enseignement, un parfait inconnu pour moi, dont je n'ai jamais su le nom. Au bout d'une demi-heure de prudentes questions et réponses, nous décidâmes, chacun de notre côté, que l'autre pouvait être considéré comme « sûr ». Après quoi, tandis que le train avançait en cahotant dans la nuit noire, assis sur nos couchettes avec des bouteilles de bière à portée de la main, nous passâmes des heures à dire pis que pendre de l'empire britannique — à le maudire du dedans,

rationnellement, en connaissance de cause. Cela nous fit du bien à tous deux. Mais nous avons abordé des sujets interdits et, à la lumière blafarde du petit jour, alors que le train entrait dans Mandalay, nous nous séparâmes, honteux comme un couple clandestin.

Pour autant que j'ai pu l'observer, la quasi-totalité des fonctionnaires anglais en poste aux Indes ont, à un moment ou à un autre, leur conscience qui les démange. Les exceptions concernent ceux qui exécutent une tâche d'une indéniable utilité, qui devrait de toute façon être menée à bien avec ou sans la présence anglaise aux Indes : fonctionnaires des eaux et forêts, par exemple, ainsi que médecins et ingénieurs. Mais je servais dans la police, c'est-à-dire que j'étais au cœur de la machinerie du despotisme. De plus, la police offre l'occasion de voir de près les basses besognes de l'empire, et il existe une différence appréciable entre faire un sale travail et se borner à en récolter les fruits. La plupart des gens sont pour la peine capitale, mais rares sont ceux qui accepteraient de prendre la place du bourreau. Les autres Européens installés en Birmanie avaient même une attitude quelque peu méprisante vis-à-vis de la police, en raison de la brutalité des tâches qui lui étaient dévolues. Un jour où j'inspectais un poste de police, je me souviens, un missionnaire américain que je connaissais assez bien passa sur les lieux, pour je ne sais plus quelle raison. Comme la plupart des missionnaires rebelles à l'Église anglicane, c'était un parfait crétin mais un très brave homme. Un de mes sous-inspecteurs indigènes malmenait un suspect (j'ai évoqué cette scène dans *Burmese Days* [7](#) ). L'Américain assista au spectacle, puis, se tournant vers moi, me dit pensivement : « Je n'aimerais pas devoir faire votre travail. » Je me sentis horriblement mortifié. C'était donc ça, mon travail ! Même un imbécile de missionnaire américain, un puceau abstinent du Middle West, avait le droit de jeter sur moi un regard plein de dédaigneuse pitié ! Mais la honte eût été la même s'il ne s'était trouvé personne pour me la faire éprouver. J'avais déjà commencé à ressentir un dégoût invincible pour l'ensemble de cette machinerie baptisée « justice ». Vous aurez beau dire, vous aurez beau faire, notre code criminel (code qui, soit dit en passant, est infiniment plus humain aux Indes qu'en Angleterre) est une horrible chose. Il faut pour l'appliquer des individus pratiquement dénués de toute sensibilité. Les prisonniers accroupis dans les cages puantes des postes de police, les visages gris et apeurés des détenus condamnés à de longues peines, les fesses zébrées des hommes châtiés à coups de bambous, les gémissements des femmes et des enfants quand on emmène leur mari et père, autant de choses qu'on ne peut supporter quand on s'en trouve d'une manière ou d'une autre directement responsable. J'ai assisté un jour à une pendaison. Cela m'a paru plus atroce que mille assassinats. Je n'ai jamais pu pénétrer à l'intérieur d'une prison sans avoir l'impression (impression partagée par la plupart de ceux qui y entrent en visiteurs) que ma place était derrière les barreaux plutôt que devant. Je pensais alors — je le pense encore — que le pire criminel que la Terre ait connu est moralement supérieur au juge qui décide d'une pendaison. Mais naturellement je devais garder tout cela pour moi à cause du mutisme quasi absolu imposé aux Anglais d'Orient. Je finis par me rallier à une attitude théorique d'inspiration

anarchiste : tout gouvernement est foncièrement mauvais, le châtement est toujours plus nuisible que le crime et l'on peut faire confiance aux hommes pour se bien conduire, pour peu qu'on les laisse en paix. Ce n'était évidemment que des billevesées sentimentales. Je vois aujourd'hui ce que je ne voyais pas alors, à savoir qu'il sera toujours nécessaire de protéger les gens pacifiques contre la violence. Toute forme de société où le crime peut payer requiert un sévère code criminel qui doit être impitoyablement appliqué. Sinon, c'est Al Capone qui fait la loi. Mais ceux qui ont à appliquer la loi ne peuvent s'empêcher de sentir que le châtement est un mal. Je ne m'étonnerais pas de découvrir que, en Angleterre même, nombreux sont les policiers, juges, gardiens de prison et autres remparts de l'ordre habités par une secrète horreur pour les tâches dont ils s'acquittent. Mais en Birmanie, c'était à une double oppression que nous nous livrions. Nous ne nous contentions pas de pendre, d'emprisonner, de punir de diverses manières : nous le faisions en qualité d'étrangers agissant en intrus dans un pays qui ne voulait pas d'eux. Les Birmans n'ont jamais véritablement reconnu notre juridiction. Le voleur que nous mettions en prison ne se considérait pas comme un malfaiteur ayant mérité sa punition mais comme la victime d'un envahisseur venu du dehors. La peine qu'on lui appliquait n'était qu'une cruauté absurde et éhontée. C'est ce que disait clairement l'expression de son visage, derrière les épais barreaux de teck du poste de police, derrière les barreaux de fer de la cellule. Et, malheureusement pour moi, je n'ai jamais pu apprendre à être totalement indifférent à l'expression d'un visage humain.

Quand, en 1927, j'eus droit à prendre un congé en Angleterre, j'étais déjà à moitié décidé à quitter ce travail. Une seule bouffée de l'air anglais me détermina. Je ne retournerais pas en Birmanie pour continuer à asseoir ce funeste despotisme. Mais je voulais bien autre chose que fuir simplement ce genre de besogne. Cinq années durant j'avais été un des rouages d'un système d'oppression, et j'en conservais une mauvaise conscience. Le souvenir d'innombrables visages me hantait de manière intolérable. Visages de détenus au banc des accusés, d'hommes attendant dans la cellule des condamnés, de subordonnés que j'avais rudoyés et de vieux paysans que j'avais humiliés, de domestiques et de coolies que j'avais boxés dans des moments d'exaspération (là-bas, tout le monde, ou presque, a de ces réactions, de temps en temps à tout le moins : les Orientaux savent très bien vous narguer). Je me sentais accablé par le poids d'une gigantesque faute, que je devais expier. Cela paraîtra sans doute exagéré. Mais celui qui aura accompli pendant cinq ans une besogne qu'il désapprouve totalement éprouvera sans doute les mêmes sentiments. J'avais tout ramené à une théorie très simple : les opprimés ont toujours raison, les oppresseurs toujours tort. Théorie fausse, mais qui se présente naturellement à l'esprit quand on est soi-même un oppresseur. Ce à quoi je voulais échapper, ce n'était pas seulement à l'impérialisme, mais à toute forme de domination de l'homme par l'homme. Je voulais effectuer une véritable plongée, m'immerger au sein des opprimés, être l'un d'eux et lutter avec eux contre leurs tyrans. Et — du fait notamment que j'avais mûri toutes ces pensées dans la solitude — ma haine de l'oppression avait

pris des dimensions extraordinaires. A ce moment-là, l'échec seul me paraissait vertueux. Toute idée de progrès personnel dans la vie, l'idée même de « réussir » suffisamment pour arriver à gagner quelques centaines de livres par an, me semblait spirituellement hideuse, me semblait participer de la violence oppressive générale.

C'est ainsi que mes réflexions s'orientèrent vers le sort de la classe ouvrière anglaise. Pour la première fois, je prenais conscience de l'existence de cette classe — parce que les ouvriers me fournissaient une analogie toute trouvée. Ils étaient les victimes symboliques de l'injustice, jouant en Angleterre le rôle dévolu aux Birmans en Birmanie. Là-bas, la question était très simple. Les Blancs étaient en haut, les moricauds en bas : ces derniers étaient donc seuls dignes de sympathie. Je me rendais maintenant compte qu'il n'était nul besoin d'aller jusqu'en Birmanie pour rencontrer la tyrannie et l'oppression. Il suffisait d'abaisser son regard sur le sol anglais pour découvrir une classe ouvrière souffrant des humiliations qui, à leur manière, étaient aussi insupportables que tout ce qu'un Oriental pouvait avoir à endurer. Le mot « chômage » était sur toutes les lèvres. Au sortir de la Birmanie, c'était là une chose quelque peu nouvelle pour moi, mais les imbécillités qui continuaient à se colporter dans la classe moyenne (« Ces chômeurs ne sont bons à rien d'autre qu'à chômer ») ne m'abusaient pas. Je me demande d'ailleurs souvent si ce genre de discours abuse seulement l'imbécile qui le tient. D'un autre côté, à cette époque, je ne m'intéressais pas spécialement au socialisme, pas plus qu'à toute autre doctrine économique. Il me semblait alors — et c'est encore l'impression que j'ai par moments — que l'injustice économique cesserait le jour où nous le voudrions vraiment, et pas avant, et dans ce cas-là la question des moyens ne se posait guère.

Mais j'ignorais tout des conditions de vie de la classe ouvrière. J'avais, certes, lu les chiffres sur le chômage, mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils cachaient. Et surtout, j'ignorais ce fait essentiel que la pauvreté « respectable » est toujours la pire qui se puisse rencontrer. La terrible malédiction qui frappe un honnête travailleur se retrouvant du jour au lendemain sur le pavé au terme d'une vie de labeur, ses sursauts désespérés contre des lois économiques qui le dépassent, la famille qui part en morceaux, la honte sournoise qui vous ronge — autant de faits étrangers à mon expérience antérieure. Mon image du dénuement, c'était le fait de n'avoir rien à se mettre sous la dent. C'est pourquoi j'allai tout de suite aux cas extrêmes, aux épaves de la société : mendiants, vagabonds, délinquants, prostituées. C'étaient là, pour moi, les « derniers des derniers », c'étaient ces êtres que je voulais côtoyer. A l'époque, mon plus profond désir était de trouver le moyen d'échapper complètement au monde de la respectabilité. Je tournai et retournai longuement cette idée dans ma tête, allant même jusqu'à envisager les détails d'application : vendre tout ce que l'on a, renoncer à tout ce que l'on possède, changer de nom et repartir de zéro, sans argent, sans rien d'autre que les frusques qu'on a sur le dos. Mis à part la question des parents et amis, dont il faut bien tenir compte, il me paraît douteux qu'un individu ayant «

reçu de l'éducation » puisse agir de la sorte si une autre solution se présente à lui. Mais je pouvais, au moins, me rendre parmi ces gens, voir ce qu'était leur vie et me sentir, un temps, associé à leur monde. Une fois que, me trouvant parmi eux, ils m'auraient accepté, alors j'aurais vraiment touché le fond, et — voilà ce que je me disais alors, tout en sentant à quel point c'était irrationnel — je serais déchargé d'une part du sentiment de culpabilité qui m'accablait.

Ayant tout bien pesé, je pris ma décision. J'irais, accoutré en conséquence, à Limehouse, Whitechapel et autres quartiers déshérités, je dormirais dans les *lodging-houses* à dortoir, je fraterniserais avec les dockers, les colporteurs, les mendiants, les rebuts de la société et même, si possible, les malandrins. J'essaierais de m'acointer avec des chemineaux, je saurais grâce à eux me faire admettre à l'asile de nuit, et, une fois dûment renseigné, je me lancerais à mon tour sur les routes.

Au début, ce ne fut pas facile. Il fallait se déguiser, et je n'ai jamais eu le don de l'acteur. Je suis par exemple incapable de travestir mon accent, plus de quelques minutes d'affilée en tout cas. J'imaginai — notez ici l'effroyable sentiment de classe installé dans le cœur de tout Anglais — que j'allais être repéré et étiqueté comme un « Monsieur » dès que j'aurais ouvert la bouche. J'avais donc préparé, à tout hasard, une pénible histoire de revers de fortune pour le cas où l'on me poserait des questions. Je me procurai des vêtements appropriés et les salis consciencieusement là où il fallait. Je suis quelqu'un d'assez difficile à déguiser, en raison de ma taille très supérieure à la moyenne, mais au moins je savais à quoi ressemble un chemineau. (Savoir, soit dit en passant, moins répandu qu'il n'y paraît. Voyez par exemple n'importe quel croquis de vagabond paru dans *Punch* : on dirait toujours que ç'a été fait il y a vingt ans.) Un soir donc, après m'être dûment attifé chez un ami, je m'enfonçai, dans les quartiers est de Londres et finis par m'arrêter devant un *lodging-house* à dortoir de Limehouse Caseway. L'endroit était sombre et sentait la saleté. Je ne l'identifiai que grâce à l'écriteau placardé à l'entrée qui disait « Bons lits pour Messieurs seuls ». Dieu, quel effort sur moi-même n'ai-je pas dû faire pour me décider à en franchir le seuil ! Cela me paraît aujourd'hui ridicule. Mais voyez-vous, je n'avais pas encore perdu ma vieille hantise de « l'ouvrier ». Je voulais rencontrer des ouvriers, je voulais même devenir un des leurs, mais je continuais à les considérer comme une espèce étrangère et dangereuse. M'engageant dans l'étroit couloir mal éclairé, j'avais l'impression de m'enfoncer dans quelque immonde lieu souterrain — un égout peuplé de rats, si vous voulez. J'entrai, prêt à faire usage de mes poings. Les gens là-dedans allaient immédiatement s'apercevoir que je n'étais pas un des leurs et en déduire aussitôt que j'étais venu les espionner. Ils allaient se jeter sur moi et me flanquer dehors sans ménagement — voilà ce que je m'imaginai. Je sentais que je devais y aller, mais j'étais loin d'être rassuré.

A l'intérieur, un homme en manches de chemise surgit d'on ne sait où. Je compris que c'était le gérant et lui dis que je désirais un lit pour la nuit. Mon accent, je le notai, ne parut pas l'émouvoir outre mesure. Il se contenta de me



demander neuf pence, puis m'indiqua le chemin qui conduisait à une cuisine en sous-sol. L'endroit, éclairé par un feu, sentait le renfermé. Il y avait là des dockers, des terrassiers et quelques marins occupés à jouer aux dames autour d'une tasse de thé. C'est à peine si quelqu'un leva les yeux à mon entrée. Mais on était un samedi soir, et il y avait un docker, un jeune gars à l'air solide, qui tanguait dangereusement à travers la pièce. Il se retourna, m'aperçut et s'avança vers moi d'une démarche mal assurée, sa grosse face rougeaude penchée en avant, une lueur menaçante dans ses yeux un peu vitreux. Je crispai mes poings : le moment était donc venu de se battre ! L'instant suivant, le docker s'effondrait sur ma poitrine et me lançait ses bras autour du cou. « T'vas prendre une tasse de thé, mon pote ! » s'écria-t-il d'une voix mouillée de larmes. « T'vas prendre une tasse de thé ! »

Je vidai ma tasse de thé. Ce fut comme un baptême, et après cela toutes mes terreurs s'évanouirent. Personne ne me posa de questions, personne ne fit preuve d'aucune curiosité déplacée. Tout le monde se montra poli, gentil, comme si ma présence allait de soi. Je restai deux ou trois jours dans ce *lodging-house* et, quelques semaines plus tard, estimant avoir glané suffisamment de renseignements sur les mœurs en vigueur chez les parias de la société, je me lançai à mon tour sur les routes.

J'ai raconté tout cela dans *Down and out in Paris and London* [8](#) (la plupart des épisodes de ce livre ont réellement eu lieu, même si j'en ai parfois modifié l'ordonnance) et je ne veux pas me répéter. J'ai par la suite à nouveau pris la route pour des périodes beaucoup plus longues, tantôt par choix, tantôt par nécessité. J'ai connu, des mois durant, la vie des *lodging-house* s à dortoir. Mais c'est cette première expérience qui a le plus vivement marqué ma mémoire, en raison du caractère d'étrangeté qu'elle a revêtu pour moi — étrangeté d'être enfin avec les « derniers des derniers », de côtoyer sur un pied de stricte égalité des gens appartenant à la classe ouvrière. Un chemineau, je vous l'accorde, ne saurait à lui seul incarner la classe ouvrière tout entière. Mais, quand on partage la vie des chemineaux, on se trouve en tout cas amalgamé à une fraction — une sous-caste — de la classe ouvrière, expérience qu'il est, je crois, impossible de vivre autrement. Plusieurs jours durant, j'arpentai les faubourgs du nord de Londres en compagnie d'un trimardeur irlandais. J'étais, pour un temps, son compagnon attitré. La nuit, nous partagions la même cellule, il me racontait sa vie tandis que je lui livrais un récit imaginaire de la mienne, nous allions à tour de rôle mendier aux portes des maisons où l'on pouvait espérer récolter quelque chose, et nous nous répartissions la recette. J'étais très heureux. J'étais là, moi, parmi les « derniers des derniers », éprouvant le tuf même de la civilisation occidentale ! La barrière de classe était abattue, ou me semblait l'être. Et là, dans cet infra-monde, sordide et, il faut bien le dire, terriblement banal, j'avais un sentiment de libération, d'aventure, qui me paraît absurde quand j'y repense mais qui était alors pour moi suffisamment vivant.

## X

Malheureusement, on ne résout pas le problème de classe en fraternisant avec les clochards. On arrive, au mieux, à se débarrasser par ce biais d'un certain nombre de ses propres préjugés.

Les chemineaux, mendiants, malfaiteurs et autres parias de la société sont des cas d'espèce qui ne sont pas plus représentatifs de la classe ouvrière que peut l'être, par exemple, l'intelligentsia littéraire au sein de la bourgeoisie. Il est très facile de s'entendre avec un « intellectuel » étranger, il l'est infiniment moins de tenir un même langage avec le représentant moyen et respectable de la classe moyenne d'un pays qui n'est pas le vôtre. Ainsi, combien d'Anglais peuvent se vanter d'avoir connu de l'intérieur le mode de vie d'une famille de la bourgeoisie française ? Il y a sans doute là un obstacle majeur, sauf à prendre époux ou épouse dans cette classe. La situation est très comparable pour ce qui est de connaître la classe ouvrière anglaise. Rien de plus facile que d'être à tu et à toi avec un pickpocket, pour peu qu'on sache où en dénicher un; mais il est extrêmement ardu d'arriver au même type de relations avec un ouvrier maçon.

Pourquoi est-il si facile d'entrer de plain-pied dans la vie des bannis de la société ? Bien des fois je me suis entendu dire : « Vous n'allez tout de même pas me faire croire que les vagabonds vous acceptent vraiment dans leur confrérie ? Ils doivent bien s'apercevoir que vous êtes différent d'eux, ne serait-ce qu'à votre élocution ? » etc. En fait, un bon nombre de vagabonds — nettement plus du quart, à mon sens — ne remarquent pas ce genre de détail. Pour commencer, beaucoup de gens n'ont pas d'oreille pour l'accent et ne vous jugent que sur la mise. C'est un fait qui m'a bien souvent frappé quand je tendais ma sébile aux portes de service. Certaines personnes marquaient leur surprise d'une manière ou d'une autre en entendant mon accent « bien élevé », d'autres ne s'apercevaient absolument de rien. J'étais sale et dépenaillé, c'était tout ce qu'ils voyaient. Par ailleurs, je le répète, les vagabonds viennent des quatre coins des îles britanniques et l'accent anglais varie énormément suivant les régions. Un chemineau est habitué à entendre toute sorte d'accents dans le milieu qui est le sien, au point qu'il a parfois du mal à simplement comprendre son interlocuteur, et un natif de Cardiff, Durham ou Dublin n'identifiera pas nécessairement, parmi tous les accents caractéristiques du sud de l'Angleterre, celui qui dénote l'homme « bien élevé ». Cela dit, et même s'ils ne sont pas très nombreux, on rencontre parmi les clochards un certain nombre d'individus pourvus d'un accent « bien élevé ». De plus, le fait de s'apercevoir que vous êtes d'une extraction autre que la sienne n'amène pas forcément un trimardeur à modifier son attitude à votre égard. Pour lui, tout ce qui compte c'est que vous êtes, comme lui, « sur le trimard ». Et c'est un monde où il n'est pas d'usage de poser trop de questions. Vous pouvez toujours, si le cœur vous en dit, raconter votre vie — et la plupart des vagabonds se laissent volontiers aller à ce genre de confidences pour peu que se présente une oreille complaisante —, mais rien ne vous y oblige et tout ce que vous jugerez bon

de raconter sera avalé comme du bon pain. Un évêque — oui, un évêque — serait accepté dans la confrérie des chemineaux, à condition de porter les vêtements appropriés. Mieux, si sa véritable identité venait à s'ébruiter, cela ne changerait rien à l'affaire, dès lors que les autres sauraient (ou croiraient) qu'il est véritablement dans la mouise. Du moment que vous avez pénétré dans ce monde et que vous y êtes *apparemment* intégré, peu importe ce que vous avez été dans le passé. C'est une sorte d'univers fermé à l'intérieur du grand univers, un univers où l'égalité n'est pas un vain mot : c'est une petite démocratie sordide et guenilleuse, mais peut-être la meilleure approximation de la démocratie véritable qui se puisse trouver en Angleterre.

Mais dès qu'on aborde la classe ouvrière « normale », le décor change du tout au tout. Pour commencer, il n'y a pas de raccourci pour y accéder. Vous pouvez vous improviser trimardeur en endossant quelques vieilles nippes et en vous présentant à la porte du premier asile de nuit venu, mais il n'y a pas de baguette magique qui puisse faire de vous un terrassier ou un mineur de fond. Vous ne trouverez jamais à vous faire embaucher comme terrassier ou mineur, quand bien même vous rempliriez les conditions requises. Un engagement politique orienté vers le socialisme peut vous ouvrir les portes de l'intelligentsia ouvrière, mais il s'agit là d'un milieu guère plus représentatif que celui des vagabonds ou des malandrins. La seule issue restante, c'est de loger chez un ouvrier en qualité d'hôte payant — chose qui a toujours un fâcheux arrière-goût de « visite de charité ». Plusieurs mois durant, j'ai vécu uniquement dans des foyers de mineurs. Je prenais mes repas à la table familiale, je me lavais à l'évier de la cuisine, je faisais chambre commune avec des mineurs, je vidais des pintes de bière avec des mineurs, je jouais aux fléchettes avec eux, je parlais interminablement avec eux. Mais bien que me trouvant au milieu d'eux — et, je l'espère et le crois, étant pour eux autre chose qu'un mal à prendre en patience — je n'étais pas *l'un d'eux*, et cela ils le comprenaient aussi bien, sinon mieux, que moi. Quelque sympathie que vous leur portiez, quelque intérêt que vous trouviez à leur conversation, il y a toujours cette maudite différence de classe qui est là comme une gale, comme le petit pois sous les douze matelas de la princesse. Ce n'est pas une question d'antipathie ou de répugnance instinctive, mais uniquement de *différence*, et c'est assez pour empêcher toute réelle communion de pensée ou de sentiment. Même avec les mineurs qui s'avouaient ouvertement communistes, je devais déployer des trésors de diplomatie pour les empêcher de me donner du « Sir ». Et, sauf quand la conversation prenait un tour particulièrement animé, tous essayaient, devant moi, d'atténuer leur accent du Nord. Je les aimais bien, et j'ose espérer qu'ils me rendaient la pareille, mais j'étais pour eux un étranger, et d'un côté comme de l'autre personne n'était dupe. Où que vous alliez, vous rencontrez la malédiction de cette différence de classe qui se dresse devant vous comme un mur de pierre. Ou plutôt non : comme la paroi de verre d'un aquarium, si facile à oublier en pensée mais si prompte à se rappeler à votre souvenir si vous essayez de la traverser.

Malheureusement, il est aujourd'hui de mode de prétendre que le verre est traversable. Tout le monde reconnaît, bien sûr, comme un fait indéniable l'existence du préjugé de classe, mais en même temps chaque individu, pris isolément, estime quant à lui en être exempté par on ne sait quel inexplicable miracle. Le snobisme, la pose, fait partie de ces vices qu'on repère très facilement chez les autres, mais jamais chez soi-même. Ce n'est pas seulement le socialiste *croyant et pratiquant* 9 , mais tout « intellectuel » qui croit dur comme fer que *lui*, en tout cas, est au-dessus de tout ça, que *lui*, à la différence de son voisin, a l'esprit assez mûr pour ne pas se laisser prendre à ces miroirs aux alouettes qui ont nom : rang, titre, richesse, etc. « Je ne suis pas fier » est aujourd'hui une sorte de credo universel. Trouvez-moi l'homme qui n'aura pas déversé son tombereau de sarcasmes sur la Chambre des lords, la caste militaire, la famille royale, les *public schools*, la race des chasseurs et veneurs, les vieilles dames dignes de Cheltenham, les horreurs de la bonne société de province et, d'une manière générale, la hiérarchie sociale. Une telle attitude est devenue quasi réflexe. Cela apparaît avec une particulière netteté dans les romans. Il n'est pas d'auteur ayant quelque ambition littéraire qui ne jette un regard amusé sur les personnages de la bonne société qu'il dépeint. Dès que ce romancier a à mettre en scène quelqu'un de « considérable » — duc, baronnet ou tout ce que vous voudrez —, il ne peut s'empêcher de transformer le portrait en charge. Une raison, secondaire mais importante, de cet état de choses tient à la pauvreté de l'idiome propre à la classe supérieure d'aujourd'hui. Le langage des gens « bien élevés » est actuellement si terne, si plat, qu'un romancier ne peut strictement rien en tirer. Pour lui donner un peu de sel, l'expédient le plus usité consiste à recourir au burlesque, c'est-à-dire à présenter tout individu appartenant à la classe supérieure comme un guignol inutile. Les romanciers se repassent mutuellement le « truc », qui finit par devenir une simple action réflexe.

Pendant ce temps, tout individu qui s'interroge vraiment sur lui-même, doit bien s'avouer qu'il n'est qu'un imposteur. Nous daubons tous allègrement sur les particularismes de classe, mais bien peu nombreux sont ceux qui souhaitent vraiment les abolir. On en arrive ainsi à constater ce fait important que toute opinion révolutionnaire tire une partie de sa force de la secrète conviction que rien ne saurait être changé.

On trouve une excellente illustration de cette thèse dans l'étude des romans et pièces de Galsworthy, pour peu qu'on garde la chronologie de leur écriture présente à l'esprit. Galsworthy constitue un remarquable spécimen de l'humaniste d'avant-guerre — la sensibilité à fleur de peau et la larme toujours prête à perler au coin de l'œil. Il commence par un morbide complexe de compassion, allant jusqu'à présenter toute femme mariée comme un ange enchaîné à un satyre. Son indignation est toujours prête à fuser dès qu'il s'agit d'enfourcher la cause des employés surchargés de travail, des garçons de ferme ignoblement exploités, des femmes déchues, des gibiers de potence, des prostituées, des bêtes à poil ou à plume. La société, telle qu'elle apparaît dans ses œuvres de jeunesse (*Le*

*Propriétaire, Justice*, etc.), se divise en oppresseurs et opprimés, les oppresseurs trônant tout en haut, comme une monstrueuse idole de pierre que toute la dynamite du monde ne suffirait pas à abattre. Mais est-il bien sûr que notre auteur veuille vraiment la chute de l'idole ? Tout au contraire, le combat de Galsworthy contre une tyrannie inamovible se nourrit principalement de la conviction intime que cette tyrannie est *véritablement* inamovible. Que surgissent des événements non prévus, que vienne à vaciller l'ordre du monde jusqu'ici connu par lui et voilà Galsworthy qui se met en posture de retourner sa veste. Entré dans la carrière littéraire en qualité de champion des opprimés et exploités face à l'injustice et à la tyrannie, il en vient à proposer que, pour décharger les ouvriers anglais des misères économiques qui les accablent (cf. *La Cuillère d'argent*), ceux-ci soient déportés aux colonies, comme un bétail. S'il avait vécu seulement dix ans de plus, nul doute qu'il eût trouvé au fascisme des charmes secrets. Tel est le destin inéluctable du sentimentaliste : toutes ses opinions se muent en leur contraire sitôt effleurées par la pierre de touche de la réalité.

Ce même courant d'hypocrisie tiédasse et inavouée irrigue toutes les opinions « avancées ». Prenez par exemple la question de l'impérialisme. Tout « intellectuel » de gauche est, par définition, anti-impérialiste. L'oppression qu'exerce l'empire est donc — il le proclame vertueusement — une chose qui ne le concerne pas, pas plus que ne le concerne l'oppression de classe. L'« intellectuel » de droite lui-même qui n'est pas, que l'on sache, en révolte ouverte contre l'impérialisme britannique, n'en affecte pas moins de considérer cet impérialisme avec une sorte de détachement amusé. Il est si facile de faire le bel esprit aux dépens de l'empire britannique. Le « fardeau de l'homme blanc », le *Rule Britannia*, les romans de Kipling, les vieilles barbes en congé des Indes — autant de choses qu'on se doit aujourd'hui d'évoquer avec au moins un petit rire entendu. Et pourriez-vous me citer une seule personne cultivée qui n'ait pas, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, raconté l'histoire amusante de ce sergent indigène disant que, si les Anglais partaient des Indes, on ne trouverait plus une roupie ou une vierge disponible entre Peshawar et Delhi (vous remplacerez à votre guise les noms des localités) ? Telle est l'attitude du penseur de gauche typique vis-à-vis de l'impérialisme, et c'est une attitude parfaitement molle et inarticulée. Car, en dernier ressort, la seule question sérieuse est la suivante : voulez-vous que l'empire britannique se perpétue en tant qu'institution, ou souhaitez-vous qu'il se désagrège ? Et, au fond de lui-même, il n'est pas un Anglais, à commencer par les beaux esprits si prompts à faire des gorges chaudes aux dépens des colonels rapatriés des Indes, qui veuille vraiment voir l'empire partir à vau-l'eau. Car, par-delà toute autre considération, le haut niveau de vie dont nous jouissons en Angleterre est indissolublement lié à la main de fer que nous appesantissons sur l'empire, et plus particulièrement sur les contrées tropicales des Indes et de l'Afrique. Dans les conditions du système impérialiste, pour que les Anglais puissent continuer à jouir d'un relatif confort, il faut impérativement que cent millions d'indiens vivent continuellement au bord de la famine — état de choses funeste, mais que vous approuvez tacitement à chaque fois que vous prenez un taxi ou dégustez une assiette de fraises à la crème.

Le seul autre choix qui s'offre, c'est de bazarder l'empire et de réduire ainsi l'Angleterre à une négligeable petite île au climat froid, où nous serons condamnés à trimer comme des forçats en nous nourrissant de harengs et de pommes de terre. Cela, le plus virulent des hommes de gauche n'en veut à aucun prix. Et pourtant, il persiste à penser qu'il n'est moralement pas responsable de la perpétuation de l'impérialisme. Il est toujours prêt à accepter pour son compte les produits de cet empire et à assurer le salut de son âme en couvrant de sarcasmes ceux qui maintiennent la cohésion de ce même empire.

C'est ici qu'on commence à apercevoir le caractère irréaliste de l'attitude de la plupart des gens dès que l'on aborde la question de classe. Tant qu'il ne s'agit que d'améliorer le sort des travailleurs, les honnêtes gens sont unanimes. Prenez par exemple un mineur de fond. Il n'est personne — coquins avérés et imbéciles congénitaux mis à part — qui n'*aimerait* le voir vivre mieux. Si, par exemple, le mineur pouvait gagner le chantier d'abattage emporté par un confortable wagonnet au lieu de devoir y aller en se râpant les mains et les genoux, s'il pouvait faire trois heures par jour de travail effectif au lieu de sept et demie, s'il vivait dans une maison décente en étant assuré de percevoir dix livres de salaire en fin de semaine — à la bonne heure ! Par ailleurs, toute personne capable de faire fonctionner sa cervelle sait pertinemment que tout cela ne sort pas du champ du possible. La Terre est — virtuellement tout au moins — immensément riche. Si nous voulions vraiment en tirer tout ce qu'il y a à en tirer, nous vivrions tous comme des princes, à supposer que tel soit notre souhait. Et au regard très superficiel, l'aspect social de la question revêt la même évangélique simplicité. En un sens, il est vrai que tout le monde ou presque voudrait voir abolies les distinctions de classe. Il est évident que ce sentiment de cloisonnement qui isole les individus dans l'Angleterre d'aujourd'hui est un mal et une malédiction. De là la tentation de penser qu'on peut le conjurer en prononçant quelques braillements de chef scout plein de bonnes dispositions. Arrêtez de me servir du « Monsieur » les gars ! Ne sommes-nous pas tous des humains ? Alors autant se serrer les coudes pour s'atteler à la tâche commune, tous égaux, et quelle importance cela peut-il avoir si je sais choisir mes cravates et vous pas, si j'ingurgite mon potage dans un silence relatif alors que chez vous ça fait un bruit de chasse d'eau quand vous avalez votre soupe, etc. Autant de stupidités pernicieuses qui, convenablement empaquetées, vous ont un air des plus séduisant.

Malheureusement, c'est à cela et rien de plus qu'on aboutit quand on se borne à souhaiter que disparaissent les distinctions de classe. Plus exactement, il est *nécessaire* de souhaiter qu'elles s'effacent, mais votre souhait demeure parfaitement vain si vous ne saisissez pas tout ce qu'il implique. Il faut regarder en face la réalité : abolir les distinctions de classe, c'est abolir une partie de soi-même. Me voilà par exemple — moi, typique représentant de la classe moyenne. Rien de plus facile que d'affirmer mon désir de faire table rase des particularismes de classe; mais la quasi-totalité de ce qui forme ma pensée et mon être repose sur des particularismes de classe.

Tous les concepts que j'ai dans la tête — notion du bien et du mal, de l'agréable et du désagréable, du comique et du sérieux, du laid et du beau — sont essentiellement les concepts de la classe moyenne. Mes goûts en matière de livres, de nourriture, d'habillement, mon sens de l'honneur, mes manières de table, mes tournures de phrase, mon accent et même mes gestes caractéristiques sont le produit d'un mode spécifique d'éducation, une sorte de niche pour statue aménagée, disons, à mi-chemin de la hiérarchie sociale. Si je comprends pleinement cela, je comprends du même coup qu'il est absurde de donner des claques dans le dos à un prolétaire en l'assurant que nous sommes tous frères : si j'entends établir avec lui un contact réel, il me faut fournir un effort auquel, vraisemblablement, rien ne m'a préparé. Car, pour surmonter l'oppression de classe, je dois faire taire en moi non seulement mon snobisme particulier mais aussi tous mes goûts et prédispositions acquises. Je dois opérer en moi une transformation si profonde qu'au bout du compte il ne restera pratiquement rien de la personne que j'étais. Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement l'amélioration de la condition ouvrière ou le fait d'éviter de tomber dans les pièges les plus grossiers que vous tend le sentiment d'appartenance à une classe privilégiée, mais un rejet brutal et définitif d'une manière de voir la vie propre à la classe moyenne et à la classe supérieure. Et le oui ou le non que je proférerai sera vraisemblablement déterminé par la conscience réelle que j'aurai prise de tout ce qui m'est demandé.

Pourtant, la plupart des gens se jugent capables d'abolir les distinctions de classe sans introduire aucun changement de nature à déranger la tranquillité de leurs habitudes ou de leur « idéologie ». De là l'activité de destruction des barrières de classe que l'on voit se déployer un peu partout aujourd'hui. Partout on trouve des hommes de bonne volonté, très sincèrement convaincus d'œuvrer pour la mise à bas des particularismes de classe. Le socialiste sorti des rangs de la classe moyenne prend feu et flamme pour le prolétariat et organise des « écoles de vacances » où le prolétaire et le bourgeois repentant sont censés se jeter au cou l'un de l'autre en se jurant une fraternité éternelle. Et les bourgeois attirés par l'entreprise s'en vont clamer à tous les échos à quel point l'expérience a été merveilleuse et exaltante (les prolétaires qui se sont laissé prendre à ce miroir aux alouettes font entendre un son de cloche quelque peu différent). Et il y a toujours le Christ de faubourg, reste mal digéré de la période William Morris et personnage malgré cela encore étonnamment répandu, qui va prêchant : « Pourquoi un nivellement par le bas ? Pourquoi pas un nivellement par le haut ? », et propose comme médications, pour hisser la classe ouvrière à un niveau supérieur (c'est-à-dire à son niveau), l'hygiène, les jus de fruit, le contrôle des naissances, la poésie, et autres fariboles du même tonneau. Il n'est pas jusqu'au duc d'York (aujourd'hui intronisé sous le nom de George VI) pour avoir mis sur pied un grand camp d'été où les fils de famille des *public schools* et les gosses des taudis sont censés se retrouver dans une ambiance de fraternelle égalité — ce qui se réalise d'ailleurs effectivement pendant la durée considérée, à la manière de ces animaux enfermés dans une cage à l'emblème de la « joyeuse maisonnée » où l'on voit un chien, un

chat, deux furets, un lapin et trois canaris observer une paix armée tant que pèse sur eux le regard du boni-menteur.

Tous ces efforts conscients et délibérés pour annuler les barrières de classe ne sont, j'en suis convaincu, qu'un leurre terriblement trompeur. Il arrive qu'ils se révèlent parfaitement vains, mais quand d'aventure ils produisent un résultat tangible, ce résultat consiste uniquement en un *renforcement* du préjugé de classe. Et si l'on y réfléchit un tant soit peu, c'est le seul résultat qu'on pouvait logiquement espérer. On a voulu forcer l'allure et établir une égalité aussi artificielle que malaisée entre des classes différentes. En conséquence, on voit remonter à la surface toute sorte de sentiments qui, sans cela, seraient restés enfouis, peut-être pour l'éternité. Comme je l'ai signalé en parlant de Galsworthy, les opinions du sentimentaliste se muent en leur contraire dès qu'elles sont mises à l'épreuve de la réalité. Grattez le pacifiste moyen et vous trouverez un patriotard à tout crin. Le petit-bourgeois inscrit au parti travailliste indépendant et le barbu buveur de jus de fruit sont tous deux pour une société sans classes, tant qu'il leur est loisible d'observer le prolétariat par le petit bout de la lorgnette. Offrez-leur l'occasion d'un contact *réel* avec un prolétaire — par exemple une empoignade avec un porteur de poissons ivre, un samedi soir —, et vous les verrez se retrancher dans le snobisme de classe moyenne le plus conventionnel. Il faut toutefois préciser que les socialistes issus de la classe moyenne ont, pour la plupart, fort peu de chances d'en venir aux mains avec des porteurs de poissons ivres. Quand il leur arrive d'établir un contact réel avec la classe ouvrière, c'est d'ordinaire avec l'intelligentsia de cette classe. Mais l'intelligentsia ouvrière se partage en deux groupes bien différents. Il y a d'un côté l'individu qui reste un ouvrier à part entière, qui continue à travailler comme mécanicien, docker ou ce que vous voudrez, qui ne se soucie pas de changer quoi que ce soit à son accent ou à ses habitudes d'ouvrier, mais qui « cultive son esprit » à ses moments de loisir et milite au parti travailliste indépendant ou au parti communiste. Et il y a celui qui modifie, extérieurement tout au moins, son mode de vie et qui, grâce à des bourses d'État, se hisse à la force du poignet au niveau de la classe moyenne. Le premier type représente un des plus merveilleux types d'hommes que nous ayons en Angleterre. Je pourrais en citer un certain nombre, que j'ai rencontrés et que le Tory le plus endurci ne pourrait faire autrement qu'apprécier et admirer. Le second type, à quelques exceptions près — D. H. Lawrence par exemple —, est beaucoup moins digne d'admiration.

Tout d'abord, il est navrant, même si c'est une conséquence naturelle du système des bourses d'enseignement, que le prolétariat n'ait pour pénétrer les rangs de la classe moyenne d'autre voie que celle de l'intelligentsia littéraire. Car il n'est pas facile de se frayer un chemin dans cette intelligentsia-là pour un être humain digne de ce nom. Dans l'Angleterre d'aujourd'hui, le monde littéraire, ou en tout cas son élite, n'est qu'une sorte de jungle empoisonnée où seules les mauvaises herbes peuvent croître et prospérer. Il est possible d'être un homme de lettres et de rester quelqu'un de convenable si l'on choisit d'être un auteur résolument



*populaire* — en écrivant, par exemple, des romans policiers. Mais être un penseur patenté, avec un pied dans les revues qui donnent le ton, cela signifie tirer une quantité faramineuse de sonnettes et ne pas avoir peur de faire longuement antichambre. Dans le monde des maîtres à penser, on « réussit » moins par son talent littéraire que par son aptitude à hanter les cocktails et à baiser le derrière de vermineux petits lions. Tel est donc le monde qui ouvre le plus facilement ses portes au prolétaire décidé à échapper à sa classe d'origine. Le fils « doué » d'une famille d'ouvriers, le type de jeune homme qui obtient des bourses d'études et qui n'est visiblement pas fait pour une vie de travail manuel trouvera peut-être d'autres moyens pour se hisser à un niveau supérieur — notamment par un engagement politique à l'intérieur du parti travailliste —, mais la filière littéraire est de loin la plus courante. Le Tout-Londres des lettres fourmille au jourd'hui de jeunes gens d'origine prolétarienne qui ont pu s'élever grâce au système des bourses d'enseignement. Ce sont pour la plupart des êtres assez haïssables, nullement représentatifs de leur classe, et il est vraiment dommage que, lorsqu'un individu d'origine bourgeoise parvient à se trouver face à face avec un prolétaire capable de lui donner la réplique, ce soit à ce type d'individu qu'il se heurte le plus souvent. Car cela a pour résultat de pousser le bourgeois — qui idéalisait le prolétariat tant qu'il ne le connaissait pas — vers des sommets de morgue inconsciente. La scène est parfois des plus comiques à suivre, vue du dehors. Le pauvre bourgeois plein de bonnes intentions, tout disposé à serrer contre son cœur son frère prolétaire, se précipite sur celui-ci, les bras ouverts, pour battre en retraite quelques instants plus tard, délesté de cinq livres que l'autre lui aura empruntées et s'exclamant douloureusement : « Oh, flûte alors, ce garçon n'est pas vraiment un gentleman ! »

Ce qui déconcerte tout particulièrement le bourgeois dans ce type de contact, c'est de voir certaines de ses professions de foi prises au pied de la lettre. Je l'ai déjà dit, les opinions de gauche affichées par l'intellectuel moyen ne sont le plus souvent qu'une façade. Pour faire comme tout le monde, il tourne en dérision des choses auxquelles, en fait, il croit sincèrement. Un exemple entre cent : le code d'honneur de la *public school*, avec son « esprit d'équipe », son « on ne frappe pas un adversaire à terre » et toutes les fariboles du même acabit. Qui ne s'en est jamais moqué ? Quel homme prétendant au titre d'« intellectuel » oserait *ne pas* en rire ? Mais l'affaire prend une tournure quelque peu différente quand vous rencontrez quelqu'un qui en rit *de l'extérieur*. Exactement comme quand nous passons notre temps à dire pis que pendre de l'Angleterre, et que nous prenons la mouche si un étranger nous tient ce genre de discours. Personne n'a été plus féroce vis-à-vis des *public schools* que celui qui signe « Beachcomber » dans l'*Express*. Il raille, à juste titre, ce code ridicule en vertu duquel tricher aux cartes serait le plus impardonnable des péchés. Mais « Beachcomber » aimerait-il prendre un de ses amis en flagrant délit de tricherie lors d'une partie de cartes ? J'en doute fort. Il faut rencontrer un individu pourvu d'une culture différente pour prendre la mesure de ses propres convictions. Si vous êtes un intellectuel bourgeois, vous n'avez que trop tendance à vous imaginer que vous avez échappé à

vous classe dès lors que vous vous montrez capable de tourner en dérision le patriotisme, le comte de E., la cravate de l'école, le colonel Blimp [10](#) et tout ce qui s'ensuit. Mais l'intellectuel prolétarien, qui, par ses origines au moins, se situe réellement en dehors de la culture bourgeoise, vous trouvera sans doute plus de points de ressemblance que de points de différence avec le colonel Blimp. Il considérera très vraisemblablement que votre personne et celle du colonel Blimp sont, dans la pratique, interchangeables. Et en un sens il sera dans le vrai, même si ni vous ni le colonel Blimp n'êtes prêts à l'admettre. C'est pourquoi, quand elle a lieu, la rencontre du prolétaire et du bourgeois ne ressemble pas toujours aux retrouvailles de frères trop longtemps séparés, mais bien plutôt au choc de cultures étrangères l'une à l'autre qui ne peuvent se rencontrer que par la guerre.

J'ai jusqu'ici envisagé le point de vue du bourgeois qui, voyant menacées ses convictions les plus profondes, se réfugie aussitôt dans un conservatisme apeuré. Mais il faut aussi considérer l'antagonisme qui s'installe dans la pensée de l'intellectuel prolétarien. Ne faisant fonds que sur lui-même, et parfois au prix de terribles souffrances, il s'est arraché à sa classe pour en rallier une autre qui, pense-t-il, lui offrira une plus grande liberté et un plus grand raffinement intellectuel. Et bien souvent, ce qu'il trouve c'est un monde creux, sans âme, privé de toute chaleur humaine, de toute vie réelle. Les bourgeois lui font parfois l'effet de pantins ayant les poches emplies d'argent, et les veines d'eau au lieu de sang. C'est en tout cas ce que dit le prolétaire, et la quasi-totalité des jeunes penseurs d'origine prolétarienne vous tiendront ce genre de discours. De là la logomachie « prolétarienne » sous laquelle nous croulons aujourd'hui. Tout le monde sait, ou devrait maintenant savoir, par quoi cela se manifeste : les bourgeois sont des êtres « morts » (qualificatif dont on use et abuse aujourd'hui avec d'autant plus de facilité qu'il ne veut rien dire), la culture bourgeoise a fait faillite, les « valeurs » bourgeoises sont haïssables, etc. S'il vous faut des exemples, ouvrez le premier numéro de la *Left Review* qui vous tombera sous la main, ou prenez n'importe lequel des jeunes auteurs communistes du style Alec Brown ou Philip Henderson. On peut douter de la sincérité qu'il y a réellement derrière tout cela, mais D. H. Lawrence, qui était, lui, sincère, quelque reproche qu'on puisse par ailleurs lui adresser, ne cesse de reprendre inlassablement cette idée. Il est curieux de voir à quel point il ressasse ce même thème, à savoir que les bourgeois anglais sont tous morts, ou à tout le moins châtrés. Dans *L'Amant de Lady Chatterley*, Mellors, le garde-chasse (alter ego de Lawrence), a eu l'occasion de sortir de sa classe et ne tient pas à la réintégrer parce que les ouvriers anglais ont diverses « habitudes déplaisantes ». D'un autre côté, la bourgeoisie, à laquelle il a pu se frotter, lui paraît à demi morte, lui fait l'effet d'une race d'eunuques. Symboliquement, le mari de Lady Chatterley est impuissant, au sens le plus physique du terme. Et il y a ce poème sur le jeune homme (lequel, encore une fois, n'est autre que Lawrence lui-même) qui a « grimpé tout en haut de l'arbre » et qui en est redescendu en disant :

**« Oh, il faut être pareil à un singe si vous grimpez en haut de l'arbre ! »**

**Vous n'avez plus que faire de la terre ferme et du jeune homme que vous étiez.**

**Assis au milieu des branches, vous baragouinez de supériorité.**

**Ils sont tous là qui baragouinent, bavardent et couinent, et jamais aucun des mots qu'ils disent ne sort vraiment de leurs entrailles, jeune homme, ils le rattrapent toujours à mi-chemin...**

**Je te dis qu'on leur a fait quelque chose, aux poulets là-haut;**

**il n'y a pas un coq parmi eux... »**

Il serait difficile de dire les choses de manière plus explicite. Peut-être, parlant de ceux qui sont « tout en haut de l'arbre », Lawrence ne songe-t-il qu'à la véritable bourgeoisie, à ceux qui disposent de plus de deux mille livres par an, mais j'en doute. Il me semble plus probable qu'il vise tous ceux qui sont, à quelque degré, impliqués dans la culture bourgeoise — ceux à qui on a appris à parler avec un accent affecté et qui ont grandi dans une maison pourvue d'un ou deux domestiques. C'est alors qu'on se rend compte du danger que présente la logomachie prolétarienne, et du terrible antagonisme qu'elle est capable de susciter. Car porter une telle accusation, cela revient à placer quelqu'un le dos au mur. Lawrence me dit que, parce que j'ai fréquenté une *public school*, je suis un eunuque. Que répondre ? Je peux bien sûr produire des certificats médicaux attestant qu'il n'en est rien, mais à quoi bon ? La condamnation de Lawrence demeure. Si vous me dites que je suis un gredin je peux essayer de m'amender, mais si vous me dites que je suis un eunuque vous m'induisez à rendre coup pour coup avec toutes les armes que je peux avoir à ma disposition. Si vous voulez vous faire de quelqu'un un ennemi, dites-lui que le mal dont il est affligé est incurable.

Voilà donc à quoi aboutissent la plupart des contacts entre bourgeois et prolétaires : à mettre à nu un antagonisme réel qui est encore exacerbé par la logomachie prolétarienne, résultant elle-même de contacts forcés entre les classes. La seule démarche raisonnable consiste à aller lentement, sans forcer l'allure. Si vous vous considérez en votre for intérieur comme un gentleman, et de ce fait supérieur au garçon de courses de l'épicier, mieux vaut le dire franchement plutôt que d'envelopper votre déclaration de mensonges. Vous devrez, finalement, renoncer à votre morgue, mais il est funeste de vouloir abandonner cette attitude quand on n'est pas encore vraiment prêt à le faire.

Chacun a pu, par ailleurs, constater le triste processus voulant qu'un représentant de la classe moyenne, socialiste convaincu à vingt-cinq ans, devienne à trente-cinq un conservateur de la plus belle eau. Pareil recul n'a, en un sens, rien que de très naturel — on voit bien, en tout cas, l'évolution de la pensée. Peut-être la société sans classes n'est-elle pas cet état de bonheur sans nuages où nous continuerions à nous conduire exactement comme auparavant, à cette seule différence que la haine de classe et le sentiment de supériorité auraient disparu; peut-être la société sans classes ne serait-elle qu'un monde désolé où tous nos idéaux, nos goûts, nos codes de conduite — notre « idéologie » en fait — n'auraient plus aucun sens. Peut-être n'est-il pas aussi facile qu'il y paraît d'abolir les classes. Au contraire, c'est une furieuse chevauchée dans les ténèbres, et il se pourrait bien

qu'au bout du chemin, le sourire soit sur la face du tigre. Avec des sourires — légèrement protecteurs peut-être, mais à coup sûr emplis d'amour — nous nous étions mis en tête d'accueillir nos frères prolétariens, et nous découvrons que nos frères prolétariens, pour autant que nous puissions les comprendre, ne veulent pas de nos souhaits de bienvenue mais nous demandent de nous suicider... Quand le bourgeois voit la situation de cette manière, il prend la fuite, et si cette fuite est assez rapide, elle peut l'entraîner tout droit vers le fascisme.

## XI

Cela dit, que peut-on attendre du socialisme ?

Il est à peine besoin de le répéter, nous nous trouvons en ce moment dans une situation grave, si grave que même les esprits les plus fermés peuvent difficilement feindre de s'en accommoder. Nous vivons dans un monde où personne n'est libre, où presque personne n'est vraiment à l'abri, où il est à peu près impossible de rester honnête si l'on veut simplement continuer à vivre. Une très grande partie de la classe ouvrière connaît les conditions de vie que j'ai dépeintes dans les premiers chapitres de ce livre, et il y a fort peu de chances pour que ces conditions subissent un changement substantiel. Le mieux que puisse espérer la classe ouvrière anglaise, c'est un recul temporaire du chômage quand telle ou telle industrie se voit artificiellement insuffler une vigueur nouvelle grâce, par exemple, au réarmement. Les classes moyennes elles-mêmes, pour la première fois dans leur histoire, commencent à sentir passer le vent du boulet. Leurs représentants n'en sont pas encore à connaître véritablement la faim, mais ils sont de plus en plus nombreux à éprouver le lent appesantissement d'un carcan contraignant dans lequel il est de plus en plus difficile de se persuader qu'on est heureux, actif ou même utile. Même ceux qui ont la chance de se trouver au sommet — les véritables bourgeois — sont périodiquement assaillis par la conscience des maux subis par ceux qui se trouvent en dessous, et plus encore par la crainte d'un avenir menaçant. Et ceci n'est qu'un commencement dans un pays encore riche d'un butin amassé au fil des siècles. Aujourd'hui, nous voyons se profiler à l'horizon de redoutables catastrophes, d'autant plus redoutables que rien dans notre passé d'île bien abritée ne nous y avait préparés.

Et pendant ce temps, tout être capable de se servir de son cerveau voit bien que le socialisme, en tant que système appliqué sans réticence à l'échelle mondiale, offre une issue à nos maux. Le socialisme nous garantirait au moins de quoi manger, même s'il venait à nous priver de tout le reste. En un sens, le socialisme est si conforme au bon sens le plus élémentaire que je m'étonne parfois qu'il n'ait pas déjà triomphé. La Terre est un navire qui vogue à travers l'espace avec, potentiellement à son bord, des provisions en abondance pour tout le monde. L'idée que nous devons œuvrer ensemble, en veillant à ce que chacun effectue sa

juste part de travail et reçoive en retour sa juste ration de la cargaison est d'une évidence si aveuglante qu'elle devrait s'imposer à tous ceux qu'aucun invincible motif ne maintient cramponnés au système actuel. Et pourtant, il faut regarder ce fait en face : le socialisme n'arrive pas à s'instaurer. Au lieu de progresser, la cause du socialisme recule. En ce moment, un peu partout dans le monde, les socialistes lâchent pied devant les assauts du fascisme et les événements se précipitent à une vitesse affolante. Au moment où j'écris ces lignes, les forces fascistes espagnoles bombardent Madrid et il est très probable qu'avant que ce livre ne sorte des presses nous aurons une nouvelle puissance fasciste à ajouter à la liste, sans parler d'une mainmise fasciste sur la Méditerranée, qui aurait pour effet de livrer la politique étrangère britannique au bon vouloir de Mussolini. Mais mon propos n'est pas d'aborder ici les grands problèmes politiques de l'heure. Ce qui me frappe, c'est que le socialisme perd du terrain là précisément où il devrait en gagner. Avec tous les atouts dont elle dispose — car tout ventre vide est un argument en sa faveur — l'idée du socialisme est moins largement acceptée qu'il y a une dizaine d'années. L'individu normalement doté de raison ne se contente plus de ne pas être socialiste, il est aujourd'hui activement opposé à cette doctrine. Et cela tient sans doute, avant tout, à des méthodes de propagande aberrantes. Cela signifie que le socialisme, tel qu'on nous le présente aujourd'hui, comporte en lui quelque chose d'invinciblement déplaisant, quelque chose qui détourne de lui ceux qui devraient s'unir pour assurer son avènement.

Il y a quelques années, cela aurait pu paraître sans importance. J'ai l'impression que c'était hier, ce moment où les socialistes, et principalement les marxistes orthodoxes, me disaient avec un sourire supérieur que le socialisme allait triompher de lui-même, en vertu de quelque mystérieux processus baptisé « nécessité historique ». Cette croyance demeure peut-être chez certains, mais le moins qu'on puisse dire est qu'elle a été sérieusement ébranlée. Ainsi s'expliquent, dans divers pays, les soudaines tentatives des communistes pour s'allier aux forces démocratiques qu'ils s'employaient obstinément à saper depuis des années. En un moment comme celui-ci, il devient terriblement urgent de découvrir *pourquoi* le socialisme a perdu de son crédit. Et il serait vain d'attribuer son recul actuel à la stupidité ou aux motifs intéressés de certains. Pour battre en brèche la désaffection dont est victime le socialisme, il faut en comprendre les raisons, c'est-à-dire se mettre dans la peau de celui qui le refuse, ou à tout le moins considérer avec sympathie son point de vue. Aucune cause n'est entendue tant que les diverses parties ne se sont pas pleinement exprimées. C'est pourquoi, de manière peut-être paradoxale, il est nécessaire, pour défendre le socialisme, de commencer par l'attaquer.

Dans les trois chapitres qui précèdent, j'ai tenté d'analyser les difficultés soulevées par notre système de classe anachronique. J'aurai l'occasion d'y revenir, car je crois que la manière inepte dont on aborde chez nous le problème de classe est précisément de nature à précipiter quantité de socialistes en puissance dans les bras du fascisme. Dans le prochain chapitre, j'ai l'intention d'examiner les

présupposés implicites qui détournent les esprits réceptifs du socialisme. Mais dans le présent chapitre, je me bornerai à considérer les objections évidentes, immédiates (je laisse de côté le « d'où viendra l'argent ? ») que l'on s'entend présenter dès qu'on aborde le sujet avec un interlocuteur non convaincu *a priori*. Certaines de ces objections apparaîtront sans doute frivoles, ou impliquant une contradiction interne. Ce n'est pas ici l'important : je ne fais que décrire des symptômes. Il importe de prendre en considération tout ce qui aide à expliquer pourquoi le socialisme a si mauvaise presse. Et veuillez bien noter que je plaide *pour* le socialisme, et non *contre*. Mais pour le moment je me ferai l'avocat du diable. J'instruis un procès destiné à ce type d'individu qui se sent en sympathie avec les buts fondamentaux du socialisme, qui est assez intelligent pour voir que le socialisme peut « marcher », mais qui, en pratique, prend la fuite dès que le mot de socialisme vient à être prononcé.

Interrogez une personne de cette sorte et vous obtiendrez très souvent la réponse en forme de pirouette suivante : « Je n'ai rien contre le socialisme mais je suis contre les socialistes. » C'est logiquement un piètre argument, mais qui n'est pas sans influencer bon nombre de gens. Comme pour la religion chrétienne, la pire publicité que connaisse le socialisme est celle que lui font ses adeptes.

La première chose qui doit frapper un observateur du dehors c'est que le socialisme sous sa forme développée est une théorie entièrement limitée à la classe moyenne. Le socialiste type n'est pas, comme l'imaginent les vieilles dames toutes tremblantes, un ouvrier à la mine féroce et à la voix rauque enveloppé d'une salopette graisseuse. Ce peut être un jeune bolchevik de salon qui aura sans doute fait avant cinq ans un riche mariage et se sera converti à la religion catholique romaine. Ou, de manière encore plus caractéristique, un petit homme guindé occupant un emploi à col blanc, en général un total abstinant ayant bien souvent des penchants végétariens, un passé de protestantisme non-conformiste derrière lui et surtout une position sociale qu'il n'a nullement l'intention de perdre. Ce type est étonnamment répandu dans les partis socialistes de toutes nuances ; c'est peut-être même un type sorti tout armé de l'ancien parti libéral. A cela il convient d'ajouter l'éprouvante — et proprement inquiétante — densité de maniaques en tous genres que l'on rencontre partout où des socialistes se trouvent rassemblés. On a parfois l'impression que les simples mots de « socialisme » ou « communisme » ont en eux une vertu magnétique qui attire irrésistiblement tous les buveurs de jus de fruit, nudistes, porteurs de sandales, obsédés sexuels, Quakers, adeptes de la « vie saine », pacifistes et féministes que compte l'Angleterre. Cet été, alors que je me déplaçais dans la région de Letchworth, je vis monter dans mon autocar deux vieillards à l'air épouvantable. Ils avaient tous deux la soixantaine, tout petits, roses, grassouilleux, et allaient tête nue. L'un arborait une calvitie obscène, l'autre avait de longs cheveux gris coiffés à la Lloyd George. Ils portaient tous deux une chemise de couleur pistache et un short kaki moulant si étroitement leurs énormes fesses qu'on discernait chaque repli de la peau. Leur apparition dans l'autocar provoqua une sorte de malaise horrifié parmi

les passagers. Mon voisin immédiat, le type même du voyageur de commerce, coula un regard vers moi, détailla les deux phénomènes, se tourna à nouveau vers moi et murmura « des socialistes », du ton dont il aurait dit, par exemple : « des Peaux-Rouges. » Il avait sans doute deviné juste — le parti travailliste indépendant tenait son école d'été à Letchworth. Mais l'important est que, pour ce brave homme, excentrique était synonyme de socialiste, et réciproquement. Et il semble bien que les socialistes eux-mêmes partagent jusqu'à un certain point cette manière de voir. J'ai ici un prospectus d'une autre école d'été qui indique ses tarifs à la semaine puis me demande de préciser « si je pratique un régime normal ou végétarien ». Vous le voyez, ils jugent donc qu'il est nécessaire de poser de telles questions. Ce genre de chose suffit à lui seul à faire fuir quantité de personnes convenables. Et dans ce cas, leur instinct ne les trompe pas, car l'obsédé des régimes alimentaires est par définition quelqu'un qui veut se couper de la société humaine, dans l'espoir de prolonger de cinq années l'existence de sa pitoyable carcasse.

A ceci il convient d'ajouter le fait assez navrant que la plupart des socialistes issus de la classe moyenne, dans le moment même où ils sont censés souhaiter ardemment l'avènement d'une société sans classes, s'accrochent comme des forcenés à leurs quelques misérables bribes de prestige social. Je me souviens de la sensation d'horreur que j'éprouvai lorsque, pour la première fois, j'assistai à une réunion tenue à Londres par une section du parti travailliste indépendant. (Les choses auraient sans doute été quelque peu différentes dans le Nord, où les bourgeois sont moins en position de force.) Sont-ce là, pensai-je alors, les champions de la cause ouvrière, ces petits êtres étiés ? Car toutes les personnes de l'assemblée, qu'elles soient du sexe masculin ou du sexe féminin, arboraient les pires stigmates de cette attitude de supériorité dédaigneuse qui caractérise la classe moyenne. Si un véritable travailleur, un mineur remontant du fond tout noirci de suie, par exemple, s'était présenté dans la salle, tous ces gens auraient été embarrassés, furieux et dégoûtés; certains, j'en suis sûr, seraient même partis en se pinçant les narines. On observe la même tendance dans la littérature socialiste qui, même quand elle n'est pas ouvertement écrite *de haut en bas* [11](#), est toujours à cent lieues de la classe ouvrière, par le langage comme par le mode de pensée. Les Cole, Webb, Strachey ne sont pas précisément ce qu'on peut appeler des écrivains prolétariens. Je doute fort qu'il existe quoi que ce soit qu'on puisse qualifier d'écriture prolétarienne — même le *Daily Worker* est rédigé dans le « bon anglais » du sud de l'Angleterre. A cet égard, un bon artiste de music-hall est, dans son expression, plus proche du prolétariat que n'importe quel écrivain socialiste. Quant au jargon technique des communistes, il est aussi éloigné de la langue courante que pourrait l'être un manuel d'algèbre. Je me souviens avoir entendu un orateur professionnel communiste haranguer un public d'ouvriers. Son discours reprenait le traditionnel schéma littéraire compassé, avec des phrases interminables, des parenthèses à répétition, des « abstraction faite de » et autres « dans la conjoncture présente », et brochant sur le tout, les références habituelles à l'« idéologie », à la « conscience de classe », à la « solidarité

prolétarienne », et tout ce fatras verbal. Quant il eut terminé, un ouvrier du Lancashire se leva pour prendre la parole et s'adressa à la foule en employant les termes de tous les jours qu'elle comprend. Il n'était pas difficile de voir lequel des deux orateurs était le plus proche de son public, mais je ne suppose pas un seul instant que cet ouvrier du Lancashire ait pu être un communiste orthodoxe.

Car il faut se souvenir qu'un ouvrier, dans la mesure où il demeure un authentique ouvrier, est rarement, pour ne pas dire jamais, un socialiste au sens entier et logiquement cohérent du terme. Il vote très probablement travailliste, ou même communiste si l'occasion lui en est offerte, mais sa conception du socialisme est très différente de celle qu'en a le socialiste plus élevé dans l'échelle sociale, celui qui a fait son apprentissage dans les livres. Pour l'ouvrier ordinaire, l'homme que vous rencontrez dans n'importe quel pub le samedi soir, le socialisme ne signifie pas grand-chose d'autre que de meilleurs salaires, moins d'heures de travail et pas de patron à avoir en permanence sur le dos. Pour l'espèce plus révolutionnaire — l'habitué des marches de protestation qui figure sur la liste noire des employeurs — le socialisme est une sorte de cri de ralliement contre les forces de l'oppression, la vague menace d'une violence à exercer un jour. Mais, si je me fie à mon expérience personnelle, il n'y a pas de véritable ouvrier qui saisisse tout ce qu'implique, en profondeur, le socialisme. Souvent — c'est en tout cas mon opinion — cet homme est plus authentiquement socialiste qu'un marxiste orthodoxe car il garde présent à l'esprit une chose que les autres ont trop tendance à oublier, à savoir que socialisme signifie justice et banal respect de soi. Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est que le socialisme ne peut se réduire à la simple justice économique et qu'une réforme de pareille ampleur est appelée à bouleverser profondément et notre civilisation et son mode de vie personnel. Sa vision d'un avenir socialiste est une vision de la société actuelle débarrassée de ses abus les plus criants, mais s'organisant autour des mêmes centres d'intérêt qu'aujourd'hui — la famille, le pub, le football et la politique locale. Quant à l'aspect philosophique du marxisme, avec sa mystérieuse Trinité thèse-antithèse-synthèse, je n'ai jamais rencontré un ouvrier qui y porte la moindre parcelle d'intérêt. Il est certes vrai que de nombreux individus *d'origine* ouvrière sont des socialistes appartenant à l'espèce du théoricien féru de livres. Mais ceux-là ne sont pas *restés* des ouvriers : ils ne travaillent pas avec leurs bras. Ils appartiennent soit au type que j'ai évoqué dans le chapitre précédent, celui qui creuse son trou dans la classe moyenne par le biais de l'intelligentsia littéraire, soit au type qui siège au parlement dans les rangs du parti travailliste, à moins qu'il n'occupe de hautes fonctions syndicales. Ce dernier type offre un des plus désolants spectacles que le monde puisse présenter. Il a été désigné pour lutter au nom de ses camarades, et tout ce qu'il voit dans l'affaire c'est une sinécure bien rétribuée et une occasion d'« améliorer sa condition ». Ce n'est pas simplement en luttant contre la bourgeoisie, mais du fait même de cette lutte qu'il devient lui-même un bourgeois. Ce faisant, il est très possible qu'il demeure un marxiste orthodoxe. Mais il me reste encore à rencontrer un mineur, un ouvrier des aciéries, un employé aux filatures, un docker, un terrassier qui exerce effectivement son métier et qui soit «



idéologiquement » compétent.

Parmi les analogies qu'on peut établir entre le communisme et la religion catholique romaine, se trouve le fait que seuls les individus « ayant fait des études » sont complètement orthodoxes. Ce qui frappe d'emblée chez les catholiques romains d'Angleterre (je ne parle pas des véritables catholiques mais des convertis : Ronald Knox, Arnold Lum et consorts), c'est leur immense satisfaction de soi. Apparemment, ils ne pensent jamais et en tout cas n'écrivent jamais autrement que pour clamer bien haut qu'ils sont des catholiques romains. Ce seul fait et l'éloge de soi-même qui en découle résume tout le répertoire du littérateur catholique. Mais ce qui est particulièrement intéressant à observer chez ces gens-là, c'est la manière dont ils ont fouillé les plus subtiles implications de l'orthodoxie, jusqu'à en imprégner les plus infimes détails de la vie courante. Il n'est pas jusqu'aux boissons que vous ingérez qui ne puissent être orthodoxes ou hérétiques. De là les campagnes de Chesterton, « Beachcomber », etc. contre le thé et en faveur de la bière. Selon Chesterton, boire du thé est une habitude « païenne » alors que la bière est « chrétienne » et que le café est « l'opium du puritain ». Il est dommage pour cette théorie que les catholiques abondent au sein des sociétés antialcooliques et que les plus grands buveurs de thé du monde soient les catholiques irlandais. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est cette disposition d'esprit par laquelle la nourriture et la boisson deviennent prétexte à intolérance religieuse. Un ouvrier catholique ne poussera jamais les choses jusqu'à ce degré d'absurdité logique. Il ne passe pas son temps à se regarder le nombril en se disant qu'il est un catholique romain et il n'a pas le sentiment d'être très différent de ses voisins non catholiques. Allez dire à un docker irlandais des quartiers pauvres de Liverpool que sa tasse de thé est « païenne », il vous regardera comme un pauvre fou. Et même pour des sujets plus sérieux, ce docker est loin de saisir toutes les implications de sa foi. Vous verrez fort bien chez des catholiques romains du Lancashire un crucifix pendu au mur et le *Daily Worker* ouvert sur la table. Seul l'homme « qui a fait des études » (surtout la variété littéraire) sait être un véritable bigot. Et, *mutatis mutandis*, il en va de même pour le communisme. On ne trouvera jamais chez un authentique prolétaire le credo appliqué sous sa forme pure.

On pourrait objecter que même si le socialiste féru de théories apprises dans les livres n'est pas lui-même un ouvrier, il n'en est pas moins poussé par l'amour de la classe ouvrière. Il s'efforce de tuer en lui le bourgeois pour lutter aux côtés du prolétariat — c'est du moins ce qu'il apparaît.

Mais en est-il bien ainsi ? Il m'arrive de considérer un socialiste — la variété intellectuelle, celle qui rédige des tracts, avec son gros chandail, sa tignasse ébouriffée et son répertoire de citations de Marx — et de me demander quel peut être le motif qui le pousse à agir. Il est bien souvent difficile de croire que ce soit l'amour des hommes, et surtout l'amour de cette classe ouvrière dont il est plus éloigné que quiconque. Le *motif* secret de bon nombre de socialistes, c'est tout simplement, je crois, un sens de l'ordre hypertrophié. L'état actuel des choses les

heurte non point parce qu'il est cause de misère, encore moins parce qu'il rend la liberté impossible, mais en raison de son aspect brouillon. Ce que veulent au fond d'eux-mêmes ces socialistes, c'est faire du monde quelque chose qui ressemblerait à un échiquier. Prenez par exemple les pièces d'un socialiste de vieille obédience comme Shaw. Qu'offrent-elles qui permette de comprendre, ou même simplement de voir, la classe ouvrière ? Shaw déclare lui-même qu'un ouvrier ne peut être présenté sur une scène de théâtre que comme un « objet de compassion ». En fait, il ne lui confie même pas ce rôle mais se borne à en faire une sorte de marionnette à la W. W. Jacobs — l'habitant de l'East End au comique préfabriqué, tel qu'on le trouve dans *Commandant Barbara* et *La Conversion du capitaine Brassbound*. Au mieux, son attitude vis-à-vis de la classe ouvrière rejoint le rire un peu cruel de *Punch*, mais quand le propos se fait plus grave (voyez par exemple le jeune homme qui symbolise les classes dépossédées dans *Mésalliance*) il n'a pour les ouvriers que mépris et dégoût. La misère et, ce qui est pire, les dispositions de pensée créées par la misère, sont des choses qu'il faut abolir *d'en haut*, par la violence au besoin, et même de préférence par la violence.

D'où son admiration pour les « grands » hommes et son goût pour les dictatures, fascistes ou communistes. Car pour lui, apparemment (songez à ses remarques sur la guerre italo-abyssinienne et les conversations Staline-Wells), Staline et Mussolini sont des personnalités à peu près équivalentes. Vous retrouvez le même discours sous une forme plus melliflue dans l'autobiographie de Mme Sidney Webb qui offre inconsciemment un portrait très révélateur du socialiste à l'âme noble qui s'en va visiter les taudis. La vérité, c'est que pour beaucoup de ceux qui se réclament du socialisme, la révolution n'est pas un mouvement des masses auquel ils espèrent s'associer, mais un ensemble de réformes que nous, les gens intelligents, allons imposer aux basses classes. D'un autre côté, ce serait une erreur que de regarder le socialiste ayant fait son apprentissage dans les livres comme un être privé de tout sang dans les veines et complètement inaccessible à l'émotion. S'il se laisse rarement aller à témoigner son affection aux opprimés, il est parfaitement capable de faire preuve de haine — une sorte de haine étrange, théorique, *in vacuo* — à l'égard des oppresseurs. D'où ce grand sport qui fait fureur chez les socialistes et qui consiste à dénoncer la bourgeoisie. Il est étrange de constater avec quelle facilité un écrivain socialiste peut déchaîner sa rage contre une classe à laquelle il appartient, qu'il le veuille ou non, par la naissance ou par l'adoption. Parfois cette haine des mœurs et de l'idéologie bourgeoises va jusqu'à englober les personnages de bourgeois qu'on trouve dans les livres. Selon Henri Barbusse, les héros des romans de Proust, Gide, etc., sont des « personnages qu'on aimerait bien trouver en face de soi, de l'autre côté d'une barricade ». Une barricade, notez bien. A en juger par *Le Feu*, j'aurais pensé que l'expérience que Barbusse a eu des barricades aurait dû lui laisser un profond dégoût pour ce genre de choses. Mais entre se voir en imagination transpercer à la baïonnette un bourgeois probablement incapable de riposter et effectuer l'acte réel, il y a une certaine marge.

Le meilleur exemple de littérature harcèle-bourgeois que j'aie jusqu'ici rencontré est l'*Intelligentsia de Grande-Bretagne*, de Mirsky. C'est un livre très intéressant, fort talentueusement écrit, que devraient lire tous ceux qui veulent comprendre le pourquoi de la montée du fascisme. Mirsky (ci-devant prince Mirsky) était un Russe blanc émigré en Angleterre qui enseigna durant un certain temps la littérature russe à l'université de Londres. Par la suite, il se convertit au communisme, retourna en Russie et présenta son livre comme une sorte de tableau de l'intelligentsia britannique vue d'un point de vue marxiste. C'est un ouvrage d'une redoutable perfidie, avec un parfum caractéristique de « Maintenant que vous ne pouvez pas m'attraper, je puis dire de vous tout ce qu'il me plaît », un ouvrage qui, hors d'une distorsion générale des faits, contient un certain nombre d'erreurs bien précises et sans doute intentionnelles. Ainsi de Conrad, présenté comme « tout aussi impérialiste que Kipling », de D. H. Lawrence accusé d'écrire de la « pornographie pure et simple » et d'avoir réussi à « gommer en lui toute trace de ses origines prolétariennes » — comme si Lawrence avait été un charcutier accédant à la Chambre des lords ! De tels commentaires sont très inquiétants si on se souvient qu'ils sont destinés à un public russe qui n'a aucun moyen d'en vérifier l'authenticité. Mais ce qui m'intéresse en ce moment, c'est l'effet d'un tel livre sur le lecteur anglais. Vous avez donc un littérateur de souche aristocratique, un homme qui n'a sans doute jamais de sa vie parlé à un ouvrier sur un mode se rapprochant de l'égalité, et qui tient des propos pleins de fiel, quasi diffamatoires, sur ses collègues « bourgeois ». Pourquoi ? Si l'on se fie aux apparences, par pure méchanceté. Il combat l'intelligentsia britannique, mais *pour quoi* combat-il ? Le livre n'en laisse rien deviner. Des livres de ce type ont donc pour effet direct de donner à l'observateur du dehors l'impression qu'il n'y a rien d'autre dans le communisme que de la *haine*. Et l'on retombe ainsi sur cet étrange *parallélisme* entre le communisme et le catholicisme romain (des convertis). Si vous cherchez un livre aussi mal intentionné que l'*Intelligentsia de Grande-Bretagne*, vous avez toutes chances de le trouver du côté des actuels zéloteurs du catholicisme romain. Vous découvrirez le même venin et la même malhonnêteté, encore que, rendons cette justice aux catholiques, présentés de manière sensiblement plus policée. Étrange chose que de découvrir dans le camarade Mirsky un frère spirituel du Père X... ! Le communiste et le catholique ne tiennent pas le même propos, ils tiennent même en un sens des propos opposés et chacun ferait volontiers frire dans l'huile son concurrent si l'occasion lui en était donnée; mais du point de vue d'un observateur du dehors, ils se ressemblent énormément.

Le fait est que le socialisme, *tel qu'il se présente actuellement*, attire principalement les esprits médiocres, voire inhumains. Vous avez d'un côté le socialiste au grand cœur et à la tête vide, le typique ouvrier socialiste qui veut simplement supprimer la misère sans toujours être bien conscient de tout ce que cela implique, et de l'autre l'intellectuel socialiste nourri de livres qui comprend que notre civilisation actuelle est bonne à jeter à l'égout, et qui est résolu à le faire. Mais ce second type se recrute exclusivement dans la classe moyenne, et même

dans la partie citadine et déracinée de cette classe. Chose encore plus déplorable, il attire tout particulièrement — à tel point qu'un observateur du dehors pourrait croire que ce sont eux qui fournissent la totalité de l'effectif — les spécimens d'humanité que j'ai évoqués : bouillants pourfendeurs de la bourgeoisie et réformateurs du type davantage-d'eau-dans-votre-bière dont Shaw est le prototype, jeunes gens avisés du monde des lettres qui sont aujourd'hui communistes comme ils seront fascistes dans cinq ans parce que cela sert leurs intérêts ; sans oublier la sinistre cohorte des femmes à l'esprit élevé, des porteurs de sandales et des barbus buveurs de jus de fruit attirés par l'odeur du « progrès » comme des mouches vertes sur un chat crevé. L'individu normal et convenable qui se sent en affinité avec les buts *essentiels* du socialisme a l'impression qu'il n'y a pas de place pour lui dans aucun parti socialiste sérieux. Et ce qui est pire, il est conduit à conclure cyniquement que le socialisme est une malédiction qui s'abattra un jour sur nous mais qu'il vaut mieux, en attendant, tenter de conjurer de son mieux. Bien sûr, comme je l'ai déjà signalé, il est injuste de juger un mouvement à ses adhérents. Mais c'est ainsi que réagissent les gens et la perception qu'ils ont du socialisme est colorée par l'idée qu'ils se font du socialiste en tant que personnage ennuyeux ou déplaisant. Le « socialisme » apparaît comme un état de choses où les plus agités de nos socialistes se trouveraient comme poissons dans l'eau. Et ceci nuit grandement à la cause. L'homme de la rue ne serait pas effarouché par une dictature du prolétariat, pour peu qu'on la lui présente en y mettant les formes. Mais offrez-lui une dictature des pharisiens, et il sera prêt à prendre les armes.

Il existe un sentiment assez répandu selon lequel une société ayant réalisé le socialisme serait à la nôtre ce qu'une bouteille de bourgogne colonial est à quelques gouttes d'un excellent beaujolais. Nous vivons, paraît-il, dans les ruines d'une civilisation, mais cette civilisation a un jour été grande et connaît encore quelques îlots de prospérité quasi parfaite. Elle a gardé, pour ainsi dire, son bouquet, alors que l'avenir socialiste qu'on imagine n'a, comme le bourgogne colonial, que la saveur du fer et de l'eau. D'où le fait, véritablement désastreux, que les créateurs ayant un tant soit peu de poids se montrent résolument réfractaires au socialisme. Ceci est particulièrement vrai pour l'écrivain, qui a des opinions politiques plus directement et manifestement liées à l'ensemble de son œuvre que dans le cas d'un peintre, par exemple. Si l'on refuse de se voiler la face, il faut bien reconnaître que la quasi-totalité de ce que l'on peut appeler « littérature socialiste » est ennuyeux, plat, mauvais. Considérez la situation qui se présente aujourd'hui en Angleterre. Toute une génération a grandi en entretenant une familiarité plus ou moins étroite avec l'idée de socialisme. Et pourtant, le *nec plus ultra* de la littérature socialiste est incarné par W. H. Auden — une sorte de Kipling sans tripes [12](#) — et les poètes encore plus dérisoires qui lui sont associés. Tous les écrivains qui comptent, tous les livres méritant d'être lus se trouvent de l'autre côté de la barricade. Je voudrais croire qu'il en va autrement en Russie — encore que je n'en sache rien — car on peut supposer que, dans la Russie post-révolutionnaire, la simple violence des événements est de nature à susciter une

littérature vigoureuse et originale. Mais il est certain qu'en Europe occidentale le socialisme n'a rien produit qui mérite le nom de littérature. Il y a quelque temps, alors que les problèmes se posaient de manière moins tranchée, on trouvait des écrivains dotés d'une certaine vigueur qui se qualifiaient de socialistes, mais ce mot ne représentait pour eux qu'une étiquette assez imprécise. Ainsi, quand Ibsen et Zola se présentaient comme socialistes, tout au plus pouvait-on en conclure qu'ils étaient progressistes. Quant à Anatole France, socialiste signifie simplement, dans son cas, anticlérical. Les véritables prosateurs socialistes, les écrivains propagandistes, n'ont jamais été que des outres vides et ennuyeuses

— Shaw, Barbusse, Upton Sinclair, William Morris, Waldo Frank, etc. Bien évidemment, je ne veux pas dire que le socialisme soit à condamner parce qu'il ne séduit guère le monde des lettres. Je ne vais même pas jusqu'à hasarder qu'il devrait nécessairement produire une littérature originale, encore que je considère comme de mauvais augure qu'il n'ait pas donné de chansons méritant d'être chantées. Je souligne simplement ce fait que, vis-à-vis du socialisme, les auteurs dotés d'un talent authentique sont en général indifférents et parfois activement et violemment hostiles. Et cette situation est désastreuse, non seulement pour les écrivains, mais aussi pour la cause du socialisme, qui aurait grand besoin de leur secours.

Voici donc l'essentiel des raisons superficielles qui amènent l'homme de la rue à se méfier du socialisme. Je connais parfaitement l'ensemble de cette triste querelle pour l'avoir vécue des deux côtés. Tout ce que j'affirme ici, je l'ai déjà dit à des socialistes convaincus qui essayaient de me convertir, et je me le suis entendu objecter par des non-socialistes qui m'écoutaient d'un air ennuyé pendant que je m'efforçais de les convertir. L'impression qui prédomine est celle d'un *malaise* <sup>13</sup> induit par les socialistes pris individuellement, et en particulier par l'outrecuidant qui a toujours une citation de Marx en réserve dans sa manche. Est-il puéril de se laisser influencer par ce genre de chose ? Est-ce stupide ? Est-ce même une attitude à flétrir ? C'est tout cela à la fois, mais le fait est qu'il s'agit d'une attitude bien réelle, qu'il importe de ne jamais perdre de vue.

## XII

Il existe toutefois une difficulté autrement sérieuse que les objections à caractère localisé ou circonstanciel développées dans le précédent chapitre.

Prié d'expliquer pourquoi les gens intelligents se trouvent si souvent de l'autre côté de la barricade, le socialiste invoquera en général des raisons de bas intérêt, conscientes ou inconscientes, la conviction non fondée que le socialisme ne peut pas « marcher », ou la simple peur des horreurs et désagréments inhérents à la période révolutionnaire précédant l'instauration du socialisme. Tout ceci a certes son importance, mais il ne manque pas d'individus insensibles à des

considérations de cet ordre et qui n'en sont pas moins résolument hostiles au socialisme. S'ils rejettent le socialisme, c'est pour des raisons spirituelles ou « idéologiques ». Leur refus n'est pas dicté par l'idée que « ça ne peut pas marcher », mais au contraire par la crainte que ça marche trop bien. Ce qu'ils redoutent, ce n'est pas les événements qui peuvent venir troubler le cours de leur vie, mais ce qui se passera dans un futur éloigné, quand le socialisme sera devenu une réalité.

Il m'a très rarement été donné de rencontrer un socialiste convaincu capable de comprendre que les gens réfléchis puissent être en désaccord avec l'*objectif* vers lequel semble tendre le socialisme. Le marxiste, en particulier, ne veut voir là qu'une manifestation de sentimentalité bourgeoise. En règle générale, les marxistes ne sont pas très habiles pour ce qui est de lire dans les pensées de leurs adversaires ; s'il en était autrement, la situation en Europe ne serait peut-être pas aussi critique qu'elle l'est aujourd'hui. En possession d'une technique qui, semble-t-il, fournit réponse à tout, ils ne se soucient guère de chercher à savoir ce qui se passe dans la tête des autres. Je citerai ici un exemple pour mieux me faire comprendre. Se référant à la théorie largement diffusée — et qui en un sens est certainement vraie — selon laquelle le fascisme est un produit du communisme, M. N. A. Holdaway, un des auteurs marxistes les plus solides que nous ayons, écrit ce qui suit :

**« La légende éculée du communisme conduisant au fascisme... L'élément de vérité qu'elle comporte, le voilà : l'apparition d'une activité communiste avertit les classes dirigeantes que les partis travaillistes démocratiques ne sont plus à même de tenir en coupe réglée la classe ouvrière, et que la dictature capitaliste doit dès lors prendre une autre forme pour se perpétuer. »**

On voit ici où le bât blesse. Ayant décelé la cause économique cachée du fascisme, l'auteur pose comme allant de soi que l'aspect spirituel de la question est dénué d'importance. Le fascisme est dépeint comme une manœuvre de la « classe dirigeante », ce qu'il est effectivement en substance. Mais ceci explique uniquement l'attrance que le fascisme peut exercer sur les capitalistes. Que dire des millions de gens qui ne sont pas des capitalistes, qui, sur le plan matériel, n'ont rien à attendre du fascisme, qui bien souvent s'en rendent parfaitement compte, et qui pourtant sont fascistes ? De toute évidence, leur choix est purement idéologique. S'ils se sont jetés dans les bras du fascisme, c'est uniquement parce que le communisme s'est attaqué, ou a paru s'attaquer, à des valeurs (patriotisme, religion) qui ont des racines plus profondes que la raison économique. Et en ce sens, il est parfaitement exact que le communisme fait le lit du fascisme. Il est navrant que les communistes s'obstinent à sortir des lapins économiques de chapeaux idéologiques. En un sens, cela a bien pour effet de révéler la vérité, mais avec cette conséquence annexe que la propagande communiste manque pour l'essentiel son but. C'est cette réaction de rejet intellectuel à l'égard du socialisme, telle qu'elle se manifeste surtout chez les esprits réceptifs, que je veux étudier dans ce chapitre. Cette analyse sera assez longue dans la mesure où la réaction en question est très largement répandue, très puissante, et presque totalement négligée par les penseurs socialistes.

La première chose à signaler, c'est que le concept de socialisme est aujourd'hui quasiment indissociable du concept de machinisme. Le socialisme est, fondamentalement, un credo *urbain*. Il a connu un développement sensiblement parallèle à celui de l'industrialisme, il a toujours plongé ses racines dans le prolétariat des villes, l'intelligentsia des villes, et il est douteux qu'il puisse surgir dans une société qui ne serait pas une société industrielle. Si l'on prend l'industrialisme comme fait de départ, l'idée du socialisme se présente tout naturellement à l'esprit, étant donné que la propriété privée n'est tolérable que si chaque individu (ou famille, ou toute autre unité de base) peut vivre selon une certaine forme d'autarcie. Mais l'industrialisme a pour effet d'empêcher l'individu de se suffire à lui-même, ne serait-ce qu'un bref moment. L'industrialisme, dès qu'il dépasse un certain seuil (placé d'ailleurs assez bas), *doit* conduire à une forme de collectivisme. Pas forcément au socialisme, bien entendu : on peut concevoir qu'il débouche sur l'État esclavagiste que le fascisme semble annoncer. Et l'inverse est également vrai. Le machinisme appelle le socialisme, mais le socialisme en tant que système mondial implique le machinisme, puisqu'il sous-entend certaines exigences incompatibles avec le mode de vie primitif. Il exige, par exemple, une intercommunication constante et un échange perpétuel de marchandises entre les différents points du globe. Il exige un certain degré de centralisation. Il exige un niveau de vie sensiblement égal pour tous les êtres humains et, sans doute, une certaine uniformité dans l'éducation. Nous pouvons en conclure qu'une Terre où le socialisme serait devenu une réalité devrait être au moins aussi mécanisée que les États-Unis d'aujourd'hui, et vraisemblablement beaucoup plus. En tout cas, aucun socialiste n'oserait s'inscrire en faux contre cette affirmation. Le monde socialiste est toujours présenté comme un monde totalement mécanisé, strictement organisé, aussi étroitement tributaire de la machine que les civilisations antiques pouvaient l'être des esclaves.

Jusque là, tout va très bien, ou très mal, comme l'on voudra. Parmi les gens qui réfléchissent, beaucoup, pour ne pas dire la majorité, ne nourrissent aucun penchant particulier pour la civilisation des machines, mais tout être sain d'esprit est bien forcé de reconnaître qu'il serait aujourd'hui aberrant de vouloir mettre les machines à la ferraille. Le malheur, c'est que le socialisme, tel qu'il est généralement présenté, charrie avec lui l'idée d'un progrès mécanique conçu non pas comme une étape nécessaire mais comme une fin en soi — je dirais presque comme une nouvelle religion. Cela saute aux yeux quand on considère tout le battage orchestré autour des réalisations mécaniques de la Russie soviétique (les tracteurs, le barrage sur le Dniepr, etc.). Karel Capek épingle fort bien le phénomène dans la terrible fin de son roman *R.U.R. (Rossum's Universal Robots)*, où l'on voit les robots, ayant exterminé le dernier représentant de la race humaine, proclamer leur intention de « construire beaucoup de maisons » (pour le seul plaisir d'en construire, sans plus). Les individus les mieux disposés à l'égard du socialisme sont en même temps ceux qui se pâment d'enthousiasme devant le progrès mécanique *en tant que tel*. Et cela est si vrai que la plupart des socialistes sont incapables d'admettre qu'on puisse avoir une opinion contraire.

En règle générale, l'argument le plus fort qu'il trouvent à vous opposer consiste à dire que la mécanisation du monde actuel n'est rien comparée à ce que l'on verra quand le socialisme aura triomphé. Là où il y a aujourd'hui un avion, il y en aura alors cinquante ! Toutes les tâches aujourd'hui effectuées manuellement seront alors exécutées par la machine. Tout ce que l'on fabrique aujourd'hui avec du cuir, du bois ou de la pierre sera fait de caoutchouc, de verre ou d'acier. Il n'y aura plus de désordre, plus de gaspillage, plus de déserts, plus d'animaux sauvages, plus de mauvaise herbe, on aura oublié la maladie, la pauvreté, la souffrance, etc. Le monde socialiste s'annonce avant tout comme un monde *ordonné*, un monde *fonctionnel*. Mais c'est précisément cette vision d'un futur à la Wells, d'un futur nickelé qui rebute les esprits réceptifs. Il est à remarquer que cette conception essentiellement pantouflarde du progrès n'est pas un article inamovible de la doctrine socialiste. Mais on en est venu à la considérer comme telle, avec ce résultat que le conservatisme viscéral existant à l'état latent chez toute sorte de gens ne demande qu'à se mobiliser contre le socialisme.

Tout individu à l'esprit réceptif connaît des moments où il se prend à douter de la machine et même, dans une certaine mesure, des sciences physiques. Mais il importe de bien distinguer les motifs, très différents suivant les époques, d'hostilité au machinisme et à la science, et de ne pas se laisser abuser par les manifestations de dépit de la gent littéraire contemporaine, dressée contre une science qui a confisqué à son profit la foudre de la littérature. La première attaque en règle contre la science et le machinisme que je connaisse se trouve dans la troisième partie des *Voyages de Gulliver*. Mais les considérations de Swift, aussi brillantes et séduisantes soient-elles sur le plan littéraire, n'en sont pas moins hors du sujet, et même plutôt bêtes, parce qu'elles présentent le point de vue (la remarque paraîtra peut-être paradoxale, visant l'auteur des *Voyages de Gulliver*) d'un homme manquant d'imagination. Pour Swift, la science n'était qu'un ramassis de recettes sordides, et les machines le fruit d'élucubrations de cerveaux dérangés, des objets qui ne pourraient jamais fonctionner. Swift n'avait d'autre critère que l'utilité pratique et il lui manquait cet esprit visionnaire qui lui aurait permis de comprendre qu'une expérience dépourvue sur le moment d'intérêt manifeste peut porter ses fruits dans l'avenir. Il cite, quelque part dans son livre, comme exemple de réussite incomparable le fait d'arriver à « faire pousser deux brins d'herbe là où auparavant il n'en poussait qu'un », sans apparemment s'apercevoir que c'est précisément ce que la machine est capable de réaliser. Un peu plus tard, ces machines si méprisées se mirent à marcher, la science physique consolida son emprise sur le monde, et ce fut le fameux affrontement de la religion et de la science qui remua si fort l'esprit de nos grands-pères. La guerre est aujourd'hui finie, chacun des deux adversaires en présence s'étant replié sur ses positions, persuadé d'avoir remporté la victoire, mais nombre d'esprits religieux continuent à entretenir au fond d'eux-mêmes un tenace préjugé contre la science. Tout au long du dix-neuvième siècle les voix n'ont pas manqué pour s'élever contre la science et le machinisme (pensez aux *Temps difficiles* de Dickens, par exemple), mais cette protestation s'appuyait en général sur l'argument, assez peu



consistant, que l'industrialisme présentait dans les premières phases de son développement un visage cruel et repoussant. Les arguments développés par Samuel Butler dans un chapitre fameux d'*Erewhon* sont d'une autre trempe. Mais Butler vivait à une époque beaucoup moins féroce que la nôtre, une époque où un individu de qualité avait encore le loisir de se comporter, s'il le désirait, en dilettante, et de voir toute l'affaire sous l'angle d'un pur exercice intellectuel. Butler a aperçu de manière assez claire l'abjecte dépendance dans laquelle pouvait nous maintenir la machine, mais au lieu d'en envisager les ultimes conséquences, il a préféré se livrer à une charge qui ne dépasse guère le niveau de la farce. Seule notre époque, l'époque de la mécanisation triomphante, nous permet d'éprouver réellement la pente naturelle de la machine, qui consiste à rendre impossible toute vie humaine authentique. On aurait sans doute du mal à trouver un être doué de pensée et de sensibilité qui ne se soit dit un jour ou l'autre, à la vue d'une chaise en tubes, que la machine est l'ennemie de la vie. Mais en règle générale, il s'agit là d'un sentiment plus instinctif que raisonné. Les gens se rendent confusément compte que le « progrès » est un leurre, mais ils aboutissent à cette conclusion par une sorte de sténographie mentale. Mon rôle est ici de restituer les transitions logiques généralement escamotées. La première question à se poser est : « Quelle est la fonction de la machine ? » Manifestement, sa fonction primordiale est d'épargner de la peine, et les gens qui admettent pleinement la civilisation machiniste voient rarement la nécessité d'aller chercher plus loin. Voici par exemple quelqu'un qui proclame, ou plutôt crie sur les toits, son parfait accord avec le monde mécanisé d'aujourd'hui. Les citations suivantes sont tirées de *World without Faith* de M. John Beevers. Écoutons ce dernier :

**« Il est parfaitement insensé d'affirmer que l'individu moyen d'aujourd'hui, payé de deux livres dix shillings à quatre livres par semaine, représente un recul par rapport au valet de ferme du dix-huitième siècle, ou même à tout ouvrier agricole ou paysan appartenant à n'importe quelle communauté exclusivement agricole existante ou disparue. C'est un mensonge. Il est aussi inepte de célébrer à grands cris les effets civilisateurs du travail aux champs ou dans une cour de ferme que de s'insurger contre celui qui s'accomplit dans de grands ateliers de construction de locomotives ou dans une usine de construction automobile. Le travail est un fardeau. Si nous travaillons, c'est parce que nous y sommes obligés, et tout travail n'a d'autre finalité que de nous procurer du temps de loisir et les moyens d'occuper aussi agréablement que possible ce temps de loisir. »**

Et un peu plus loin :

**« L'homme aura bientôt assez de temps disponible et de pouvoir sur la matière pour chercher son paradis sur la Terre sans plus se préoccuper de celui qui l'attend au ciel. La Terre sera un endroit si agréable à vivre que le prêtre et le pasteur n'auront plus guère l'occasion de propager leurs sornettes. Un seul coup bien assené suffit à dégonfler ces baudruches. »**

M. Beevers consacre tout un chapitre (le chapitre IV de son livre) à illustrer cette thèse, et son argumentation n'est pas sans intérêt dans la mesure où elle traduit la forme la plus vulgaire, la plus ignorantiste et la plus primaire du culte de la machine. On entend ici s'exprimer sans entraves toute une fraction du monde moderne. Chaque mangeur d'aspirine des banlieues reculées se fera un devoir d'applaudir des deux mains. Notez le trémolo indigné de M. Beevers (« C'est un menson-on-on-ge ! ») à l'idée que son grand-père ait pu lui être supérieur en tant

qu'individu ; et à l'idée, encore plus horrible, que le fait de retourner à un mode de vie plus simple pourrait le contraindre à se retrousser les manches pour accomplir un véritable travail. Car le travail, voyez-vous, n'a d'autre but que de nous « procurer du temps de loisir ». Du loisir pour quoi faire ? Pour nous rendre encore plus semblables à M. Beevers, je suppose. La tirade sur le « paradis sur la Terre » nous permet toutefois d'imaginer assez précisément la civilisation que M. Beevers appelle de ses vœux : une sorte de Lyons Corner House instaurée *in sæcula sæculorum* et qui deviendrait sans cesse plus vaste et sans cesse plus bruyante. Et vous trouverez dans n'importe quel livre écrit par un sectateur du monde de la machine — H. G. Wells par exemple — quantité de passages du même tonneau. Combien de fois ne nous a-t-on pas rebattu les oreilles avec le couplet bourratif sur les « machines, notre nouvelle race d'esclaves, qui permettront à l'humanité de se libérer », etc. Pour ces penseurs, semble-t-il, le seul danger de la machine réside dans l'usage qui pourrait en être fait à des fins de destruction, comme par exemple les avions en cas de guerre. Mais la guerre et les catastrophes imprévisibles mises à part, le futur est conçu comme la marche toujours plus rapide du progrès mécanique. Des machines pour nous épargner de la peine, des machines pour nous épargner des efforts de pensée, des machines pour nous épargner de la souffrance, pour gagner en hygiène, en efficacité, en organisation — toujours plus d'hygiène, toujours plus d'efficacité, toujours plus d'organisation, toujours plus de machines, jusqu'à ce que nous débouchions sur cette utopie wellsiennne qui nous est devenue familière et qu'a si justement épinglée Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, le paradis des petits hommes grassouillets. Naturellement, quand ils rêvent d'un tel futur, les petits hommes grassouillets ne se voient ni petits ni grassouillets : ils sont plutôt pareils à des dieux. Mais pourquoi seraient-ils ainsi ? Tout progrès mécanique est dirigé vers une efficacité toujours plus grande ; c'est-à-dire, en fin de compte, vers un monde où *rien ne saurait aller de travers*. Mais dans un tel monde, nombre des qualités qui, pour M. Wells, rendent l'homme pareil à un dieu ne seraient pas plus extraordinaires que la faculté qu'a un animal de remuer ses oreilles. Les êtres que l'on voit dans *Men Like Gods* et *The Dream* sont présentés comme braves, généreux et physiquement forts. Mais dans un monde d'où tout danger physique aurait été banni — et il est évident que le progrès mécanique tend à éliminer le danger — peut-on s'attendre à voir se perpétuer le courage physique ? Est-il concevable qu'il se perpétue ? Et pourquoi la force physique se maintiendrait-elle dans un monde rendant inutile tout effort physique ? Et quant à la loyauté, la générosité, etc., dans un monde où rien n'irait de travers, de telles qualités seraient non seulement sans objet mais aussi, vraisemblablement, unimaginables. En réalité, la plupart des vertus que nous admirons chez les êtres humains ne peuvent se manifester que face à une souffrance, une difficulté, un malheur. Mais le progrès mécanique tend à éliminer la souffrance, la difficulté, le malheur. Des livres comme *The Dream* ou *Men Like Gods* affirment implicitement que la force, le courage ou la générosité subsisteront parce qu'il s'agit là de vertus louables, attributs indispensables de tout être humain à part entière. Il faut donc croire que les habitants d'Utopie créeraient des

dangers artificiels pour tremper leur courage, et feraient des haltères pour se forger des muscles qu'ils n'auraient jamais à utiliser. On voit ici l'énorme contradiction généralement présente au cœur de l'idée de progrès. Le progrès mécanique tend à vous fournir un cadre de vie sûr et moelleux ; et pourtant, vous luttez pour demeurer brave et dur. Du même mouvement, vous vous ruez furieusement de l'avant et vous retenez désespérément pour rester en arrière. Comme un agent de change londonien qui voudrait se rendre à son bureau en cotte de maille et s'entêterait à parler en latin médiéval. De sorte qu'en dernière analyse, le champion du progrès se fait aussi le champion de l'anachronisme.

Jusqu'ici j'ai tenu pour acquis que le progrès mécanique tendait à rendre la vie sûre et douce. Ceci peut être mis en doute, dans la mesure où toute nouvelle invention mécanique peut produire des effets opposés à ceux qu'on en attendait. Prenez par exemple le passage de la traction animale aux véhicules à moteur. On pourrait dire à première vue, considérant le nombre effarant des victimes de la route, que l'automobile ne contribue pas précisément à assurer une vie plus sûre. Par ailleurs, il faut probablement autant de caractère et de force physique pour disputer des courses de motos sur cendrée que pour mater un bronco ou courir le Grand National. Cependant, la *pente naturelle* de la machine est de devenir toujours plus sûre, toujours plus facile à mettre en œuvre. Le danger représenté par les accidents disparaîtrait si nous décidions de prendre à bras le corps le problème de la circulation routière, comme il nous faudra tôt ou tard le faire. En attendant, l'automobile en est arrivée à un point de perfectionnement tel que tout individu qui n'est pas aveugle ou paralytique peut se mettre au volant au bout de quelques leçons. Aujourd'hui, il faut beaucoup moins de sang-froid, d'habileté, pour conduire passablement une automobile qu'il n'en faut pour monter correctement un cheval. D'ici vingt ans, il se peut qu'il n'y faille plus ni sang-froid ni habileté. C'est pourquoi, si l'on considère la société dans son ensemble, il faut bien avouer que le passage du cheval à l'automobile s'est traduit par un amollissement de l'être humain. Prenons une autre invention — l'avion par exemple, qui, à première vue, ne semble pas fait pour rendre la vie plus sûre. Les premiers aviateurs étaient des hommes d'un extraordinaire courage, et il faut aujourd'hui encore une bonne dose de sang-froid pour piloter un plus lourd que l'air. Mais la machine s'est déjà engagée sur sa pente naturelle. Comme aujourd'hui l'automobile, l'avion pourra bientôt être confié au premier venu. Un million d'ingénieurs travaillent, presque à leur insu, pour parvenir à ce but. Et finalement — c'est là le but, même si on ne l'atteint jamais tout à fait — vous obtiendrez un avion qui ne demandera pas à son pilote plus d'adresse ou de courage qu'il n'en faut à un bébé pour se laisser promener dans son landau. Et c'est dans cette direction que s'effectue et doit continuer à s'effectuer tout progrès mécanique. Une machine évolue en s'automatisant, c'est-à-dire en devenant plus facile à utiliser, plus fiable. La finalité ultime du progrès mécanique est donc d'aboutir à un monde entièrement automatisé — c'est-à-dire, peut-être, un monde peuplé d'automates. M. Wells nous répliquerait sans doute que le monde ne deviendra jamais totalement fiable, indérégable, pour cette raison que, quel que

soit le niveau d'efficacité auquel on parvient, on bute toujours sur de nouvelles difficultés. Ainsi (c'est là une des idées favorites de M. Wells : il l'a reprise dans Dieu sait combien de péroraitions) le jour où un ordre parfait régnera sur cette planète, il faudra alors s'atteler à la tâche gigantesque qui consistera à atteindre et coloniser un autre monde. Mais ce n'est que reculer pour mieux sauter : l'objectif, lui, demeure inchangé. Qu'on colonise une autre planète, et le jeu du progrès mécanique recommence. Le monde indéréglable aura été remplacé par un système solaire indéréglable, par un univers indéréglable. Se vouer à l'idéal de l'efficacité mécanique, c'est se vouer à un idéal de mollesse. Mais pareil idéal n'a rien qui puisse susciter l'enthousiasme : de sorte que le progrès apparaît tout entier comme une course frénétique vers un but qu'on espère ne jamais atteindre. Parfois — cela n'est pas très fréquent mais cela arrive — on tombe sur un individu qui, tout en comprenant bien que ce que l'on appelle communément progrès va de pair avec ce que l'on appelle aussi communément décadence, ne s'en déclare pas moins partisan de ce progrès. Ainsi s'explique que dans l'Utopie de M. Shaw une statue ait été élevée à Falstaff, en tant que premier homme à avoir prononcé un éloge de la lâcheté.

Mais l'affaire va infiniment plus loin. Jusqu'ici, je me suis borné à signaler la contradiction qu'il y a à vouloir en même temps le progrès mécanique et la préservation de qualités rendues superflues par ce même progrès. La question qu'il faut maintenant se poser, c'est de savoir s'il existe *une seule* activité humaine qui ne souffrirait pas irrémédiablement de la toute-puissance de la machine.

La fonction de la machine est de nous épargner du travail. Dans un monde entièrement mécanisé, toutes les tâches ingrates et fastidieuses seraient confiées à la machine, nous laissant ainsi libres de nous consacrer à des occupations plus dignes d'intérêt. Présenté sous cet angle, le projet est admirable. Il est navrant de voir une demi-douzaine d'hommes suer sang et eau pour creuser une tranchée destinée à recevoir une conduite d'eau quand une machine de conception assez simple remuerait la même quantité de terre en deux ou trois minutes. Pourquoi ne pas laisser faire le travail à la machine, et permettre aux hommes de s'occuper d'autre chose ? Mais aussitôt surgit la question : *quoi* d'autre ? En théorie, ces hommes sont libérés du « travail » pour pouvoir s'adonner à des occupations qui ne sont pas du « travail ». Mais qu'est-ce qui est du travail, et qu'est-ce qui n'en est pas ? Est-ce travailler que remuer la terre, scier du bois, planter des arbres, abattre des arbres, monter à cheval, chasser, pêcher, nourrir la basse-cour, jouer du piano, prendre des photographies, construire une maison, faire la cuisine, semer, garnir des chapeaux, réparer des motocyclettes ? Autant d'activités qui constituent un travail pour certains et un délassément pour d'autres. Il y a en fait très peu d'activités qu'on ne puisse classer dans l'une ou dans l'autre catégorie suivant la manière dont on les considère. Le paysan qu'on aura dispensé de travailler la terre voudra peut-être employer tout ou partie de ses loisirs à jouer du piano, tandis que le concertiste international sautera sur l'occasion qui lui est offerte d'aller biner un carré de pommes de terre. D'où la fausseté de l'antithèse

entre le travail conçu comme un ensemble de corvées assommantes et le non-travail vu comme activité désirable. La vérité, c'est que quand un être humain n'est pas en train de manger, de boire, de dormir, de faire l'amour, de jouer à un jeu ou simplement de se prélasser sans souci — et toutes ces choses ne sauraient remplir une vie — il éprouve le besoin de travailler. Il recherche le travail, même si ce n'est pas le nom qu'il lui donne. Dès qu'on dépasse le stade de l'idiot de village, on découvre que la vie doit être vécue dans une très large mesure en termes d'effort. Car l'homme n'est pas, comme semblent le croire les hédonistes vulgaires, une sorte d'estomac monté sur pattes. Il a aussi une main, un œil et un cerveau. Renoncez à l'usage de vos mains et vous aurez perdu d'un coup une grande part de ce qui fait votre personnalité. Reprenez à présent la demi-douzaine d'hommes occupés à creuser une tranchée pour la conduite d'eau. Une machine les a dispensés de remuer la terre, ils vont se distraire en s'adonnant à une autre occupation — la menuiserie, par exemple. Mais de quelque côté qu'ils se tournent, ils découvrent qu'une autre machine a été mise en place pour faire le travail à leur place. Car, dans un monde complètement mécanisé, il n'y aurait pas plus besoin de menuisiers, de cuisiniers, de réparateurs de motocyclettes qu'il n'y aurait besoin de terrassiers pour creuser des tranchées. Il n'est pratiquement aucun travail, qu'il s'agisse de harponner une baleine ou de sculpter un noyau de cerise, dont une machine ne puisse s'acquitter. La machine pourrait même empiéter sur les activités que nous rangeons dans la catégorie de l'« art » ; elle le fait d'ailleurs déjà avec le cinéma et la radio. Mécanisez le monde à outrance, et partout où vous irez vous buterez sur une machine qui vous barrera toute possibilité de travail — c'est-à-dire de vie.

A première vue, la chose peut sembler sans gravité. Qu'est-ce qui vous empêcherait de vous consacrer à votre travail « créateur » sans vous soucier aucunement des machines qui le feraient pour vous ? Mais l'affaire n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Me voici, qui passe huit heures par jour dans un bureau à trimer pour le compte d'une compagnie d'assurances ; à mes moments de loisir, j'ai envie de me livrer à une occupation « créatrice », et c'est pourquoi je choisis de me transformer en menuisier d'occasion, pour me fabriquer une table, par exemple. Notez bien qu'il y a dès le départ quelque chose d'artificiel dans tout cela, car les maisons spécialisées peuvent me livrer une table bien meilleure que celle qui sortira de mes mains. Mais même si je me mets au travail, il m'est impossible de le faire dans le même état d'esprit que l'ébéniste du siècle dernier, et a fortiori que Robinson sur son île. Car avant même de commencer, le plus gros de la tâche a déjà été accompli par des machines. Les outils que j'utilise ne demandent qu'un minimum d'habileté. Je peux, par exemple, disposer d'outils capables d'exécuter sur commande n'importe quelle moulure, alors que l'ébéniste du siècle dernier aurait dû effectuer le travail au ciseau et à la gouge, outils dont l'emploi suppose un réel entraînement de la main et de l'œil. Les planches que j'achète sont déjà rabotées, les pieds tournés mécaniquement. Je peux même acheter la table en pièces détachées, qu'il ne reste plus qu'à assembler. Mon travail se borne alors à enfoncer quelques chevilles et à passer un bout de papier de verre. Et s'il en est

ainsi dès à présent, cela ne peut qu'empirer dans un futur mécanisé. Avec les matériaux et les outils dont on disposera alors, il n'y aura plus la moindre possibilité d'erreur, et donc plus aucune place pour l'habileté manuelle. Fabriquer une table sera encore plus facile et encore plus ennuyeux qu'éplucher une pomme de terre. Dans de telles conditions, il est absurde de parler de « travail créatif ». Quoi qu'il en soit, les arts de la main (qui se transmettent par l'apprentissage) auront depuis longtemps disparu. Certains d'entre eux sont déjà morts, tués par la concurrence de la machine. Rendez-vous dans n'importe quel cimetière de campagne et essayez de trouver une pierre tombale correctement taillée qui soit postérieure à 1820. L'art, ou plutôt le métier de tailleur de pierre, s'est si bien perdu qu'il faudrait des siècles pour le ressusciter.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas conserver la machine *et* le travail créateur ? Pourquoi ne pas cultiver l'anachronisme sous la forme du divertissement à temps perdu ? Nombreux sont ceux qui ont caressé cette idée, de nature, selon eux, à apporter une solution simple et élégante aux problèmes posés par la machine. Au retour de ses deux heures de travail quotidien pendant lesquelles il aura appuyé sur une manette à son usine d'emboîtage de tomates, le citoyen d'Utopie, nous dit-on, se tournera délibérément vers un mode de vie plus primitif et donnera libre cours à ses instincts créatifs en faisant un brin de poterie ou de tissage à la main. Pourquoi ce tableau est-il absurde ? En vertu d'un principe qui, bien que toujours valable, n'est pas toujours clairement perçu : à savoir que du moment que la machine est *là*, on se trouve contraint de s'en servir. Personne ne va tirer l'eau au puits quand il suffit d'ouvrir un robinet. Les voyages illustrent assez bien ce principe. Celui qui s'est déplacé par des moyens primitifs dans un pays peu développé sait qu'il y a, entre ce type de voyage et les voyages modernes en train, auto, etc., autant de différence qu'entre la vie et la mort. Le nomade qui se déplace à pied ou à dos d'animal, avec ses bagages chargés sur un chameau ou une voiture à bœufs, éprouvera peut-être toute sorte de désagréments, mais au moins il *vivra* pendant ce temps. Alors que celui qui roule dans un train express ou vogue à bord d'un paquebot de luxe ne connaît en fait de voyage qu'un interrègne, une sorte de mort temporaire. Et pourtant, du moment que les chemins de fer existent, il faut bien voyager en train, ou en avion, ou en voiture. Supposez que je me trouve à soixante kilomètres de Londres. Si je veux rejoindre la capitale, qu'est-ce qui m'empêche de charger mes bagages sur un mulet et de faire le trajet à pied, au prix de deux jours de voyage ? Tout simplement le fait que les autocars de la Green Line, me passant toutes les dix minutes au ras des oreilles, transformeraient mon équipée en une fastidieuse corvée. Pour apprécier les moyens de déplacement primitifs, il faut qu'il n'y ait pas d'autres moyens disponibles. Aucun être au monde ne recherche la difficulté pour la difficulté, surtout quand l'ennui est de surcroît présent au rendez-vous. D'où le ridicule de cette image des citoyens d'Utopie sauvant leur âme en faisant du découpage sur bois. Dans un monde où tout pourrait être fait par des machines, tout serait fait par des machines. Retourner délibérément aux méthodes primitives, utiliser des outils archaïques, semer sciemment de stupides petites difficultés sur son chemin, voilà qui

relèverait du pur dilettantisme, de l'astuce soigneusement figuolée, de l'afféterie mignarde. Cela reviendrait à s'asseoir solennellement à la table du repas avec en main des couverts taillés dans la pierre. Revenir au « fait à la main » dans un âge dominé par les machines, ce serait revenir à l'Hostellerie de Maître Pierre ou à la villa de style Tudor avec ses fausses boiseries sur les murs.

Le progrès mécanique tend ainsi à laisser insatisfait le besoin d'effort et de création présent en l'homme.

Il rend inutile, voire impossible, l'activité de l'œil et de la main. L'apôtre du progrès vous dira parfois que cela est sans grande importance, mais il est généralement assez facile de lui clouer le bec en poussant à l'extrême les conséquences de cette manière de voir les choses. Ainsi, pourquoi continuer à se servir de ses mains pour se moucher, par exemple, ou pour tailler un crayon ? Il serait certainement possible d'adapter sur ses épaules un dispositif de caoutchouc et d'acier, quitte à laisser ses bras se transformer en moignons où ne resteraient que la peau et les os. Et continuer dans cette voie pour chaque organe et chaque faculté. Il n'y a vraiment aucune raison impérative pour qu'un être humain fasse autre chose que manger, boire, dormir, respirer et procréer ; *tout le reste* pourrait être fait par des machines qui agiraient à sa place. C'est pourquoi l'aboutissement logique du progrès mécanique est de réduire l'être humain à quelque chose qui tiendrait du cerveau enfermé dans un bocal. Tel est l'objectif vers lequel nous nous acheminons déjà, même si nous n'avons, bien sûr, aucunement l'intention d'y parvenir : de même qu'un homme buvant quotidiennement une bouteille de whisky ne le fait pas dans l'intention bien arrêtée d'y gagner une cirrhose du foie. La fin implicite du progrès, ce n'est peut-être pas *tout à fait* le cerveau dans le bocal, mais c'est à coup sûr un effroyable gouffre où l'homme — le sous-homme — s'abîmerait dans la mollesse et l'impuissance. Et le malheur, c'est qu'aujourd'hui les mots de « progrès » et de « socialisme » sont liés de manière indissoluble dans l'esprit de la plupart des gens. On peut tenir pour certain que l'adversaire résolu du machinisme est aussi un adversaire résolu du socialisme. Le socialiste n'a à la bouche que les mots de mécanisation, rationalisation, modernisation — ou du moins croit de son devoir de s'en faire le fervent apôtre. Ainsi, tout récemment, un personnage en vue du parti travailliste indépendant m'a confessé, avec une sorte de retenue mélancolique — comme s'il y avait là quelque chose de vaguement indécent — qu'il avait « la passion des chevaux ». Car voyez-vous, le cheval appartient à un passé terrien révolu et la nostalgie est toujours entachée d'un vague parfum d'hérésie. Je ne pense pas quant à moi que cela soit justifié, mais c'est un fait. Un fait qui, à lui seul, suffit à expliquer les distances que prennent vis-à-vis du socialisme les honnêtes gens.

Il y a une génération, tout individu doté d'intelligence était d'une certaine façon un révolutionnaire. Aujourd'hui, on serait plus près de la vérité en affirmant que tout individu intelligent est réactionnaire. A cet égard, il n'est pas sans intérêt de mettre en parallèle *Le Dormeur se réveille* d'H. G. Wells et *Le Meilleur des mondes* d'Huxley, écrits à trente années de distance. Dans les deux cas on a affaire

à une Utopie pessimiste, à l'évocation d'une sorte de paradis du pharisien concrétisant tous les rêves de l'individu « progressiste ». Considéré sous le seul angle de l'œuvre d'imagination, *Le Dormeur se réveille* est à mon sens très supérieur, mais on y trouve d'énormes contradictions, et cela parce que Wells, en sa qualité de grand prêtre du progrès, est incapable d'écrire avec quelque conviction contre ce même progrès. Il nous présente le tableau d'un monde resplendissant et surnoisement inquiétant où les classes privilégiées connaissent une vie placée sous le signe d'un hédonisme pusillanime et superficiel tandis que les travailleurs, réduits à un état de total esclavage et maintenus dans une ignorance les ravalant au rang de sous-hommes, peinent comme des troglodytes dans des cavernes creusées sous la terre. Il suffit d'examiner l'idée de base — reprise dans une très belle nouvelle contenue dans les *Stories of Space and Time* — pour en découvrir toute l'absurdité logique. Car dans le monde outrancièrement mécanisé qu'imagine Wells, pourquoi les ouvriers devraient-ils travailler plus durement qu'aujourd'hui ? De toute évidence, la machine tend à supprimer le travail, et non à l'accroître. Dans une civilisation des machines, les ouvriers pourraient être réduits en esclavage, mal traités, voire sous-alimentés, mais ils ne sauraient être condamnés à travailler sans cesse avec leurs bras. Car alors, quel serait le rôle de la machine ? Il peut y avoir des machines pour faire tout le travail, ou des êtres humains, mais pas les deux à la fois. Ces armées d'ouvriers troglodytes, avec leurs uniformes bleus et leur langage adultéré, à peine humain, ne sont là que pour vous donner la chair de poule. Wells entend signifier que le progrès peut se fourvoyer ; mais la seule conséquence funeste qu'il imagine, c'est l'inégalité — une classe qui s'adjuge toute la richesse et tout le pouvoir, et qui opprime le reste de l'humanité, par pur caprice apparemment. Modifiez très légèrement cette optique, semble dire l'auteur, renversez la classe privilégiée — en fait, passez du capitalisme mondial au socialisme — et tout sera pour le mieux. La civilisation machiniste doit être préservée, mais il faut en répartir équitablement les fruits. L'idée que Wells se refuse à regarder en face, c'est que la machine puisse être le véritable ennemi. Et c'est pourquoi ses utopies les plus révélatrices (*The Dream, Men Like Gods*, etc.) marquent un retour à l'optimisme et à la vision d'une humanité « libérée » par la machine, s'incarnant dans une race d'êtres éclairés uniquement occupés à paresser au soleil et à se féliciter d'être si supérieurs à leurs ancêtres.

*Le Meilleur des mondes* témoigne d'une autre époque et d'une génération qui a percé à jour le mythe du progrès. C'est une œuvre qui n'est pas exempte de contradictions (la plus importante ayant été signalée par M. John Strachey dans *The Coming Struggle for Power*), mais qui n'en constitue pas moins un coup mémorable asséné au perfectionnisme de l'espèce la plus suffisante. Par-delà le parti pris de charge, l'ouvrage exprime sans doute l'attitude d'une majorité de gens doués de raison vis-à-vis de la civilisation machiniste.

L'hostilité de l'individu conscient vis-à-vis de la machine est en un sens irréaliste, si l'on considère ce fait indéniable que la machine est là, et bien décidée



à rester. Mais en tant que disposition mentale, cette hostilité mérite d'être attentivement examinée. Sans doute devons-nous prendre notre parti de la machine, mais comme nous prenons notre parti d'une drogue à absorber — c'est-à-dire sans enthousiasme et avec quelque méfiance. A l'image de la drogue, la machine est utile, dangereuse et créatrice d'habitudes. Plus on s'y adonne, plus son emprise se fait tyrannique. Il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi pour constater les rapides et sinistres progrès qu'enregistre la machine dans son entreprise d'assujettissement. A commencer par l'effrayante perversion du goût dont nous sommes redevables à un siècle de mécanisation. C'est là un fait presque trop évident, trop reconnu de tous pour qu'il soit besoin de s'y attarder. Mais prenons le seul exemple du goût au sens le plus étroit — celui qui vous pousse à consommer une nourriture convenable. Dans les pays hautement mécanisés, les aliments en boîte, la conservation par le froid, les arômes synthétiques ont fait du palais un organe quasiment mort. Comme vous pouvez vous en rendre compte chez n'importe quel marchand de fruits et légumes, ce que la majorité des Anglais appellent une pomme, c'est un morceau de ouate vivement coloré en provenance d'Amérique ou d'Australie. Les Anglais dévorent, apparemment avec plaisir, ce genre de chose et laissent pourrir sous l'arbre les pommes de leur pays. C'est l'aspect brillant, standardisé, mécanisé des pommes américaines qui les séduit ; le goût bien supérieur de la pomme anglaise est un fait qui leur échappe, purement et simplement. Considérez encore, chez l'épicier, ces fromages industriels enveloppés de papier d'étain, et ce beurre « de mélange » ; regardez ces hideux alignements de boîtes de fer blanc qui envahissent chaque jour un peu plus les étagères des comestibles, et même des crèmeries. Regardez une bûche à six pence ou une glace à deux pence ; regardez les misérables sous-produits chimiques que les gens s'enfourment dans le gosier en croyant boire de la bière. Partout vous assisterez au triomphe de l'article tape-à-l'œil fabriqué à la chaîne sur le produit traditionnel ayant encore un goût différent de celui de la sciure de bois. Et ce qui vaut pour les aliments s'applique aussi aux meubles, aux maisons, aux vêtements, aux livres, aux distractions, à tout ce qui constitue notre cadre de vie. Ils sont aujourd'hui des millions — et leur nombre ne cesse de croître — ces gens pour qui les crachotements nasillards de la T.S.F. constituent un fond sonore non seulement plus approprié mais aussi plus *naturel* que les meuglements des troupeaux ou le chant des oiseaux. La mécanisation du monde ne saurait aller très loin si le goût, même réduit aux seules papilles gustatives, demeurerait intact, car dans ce cas la plupart des produits de la machine ne trouveraient tout bonnement pas preneur. Dans un monde en bonne santé, il n'y aurait pas de demande pour les boîtes de conserves, l'aspirine, les gramophones, les chaises en tubes, les mitrailleuses, les journaux quotidiens, les téléphones, les automobiles, etc. ; on se disputerait, en revanche, les objets que la machine est incapable de produire. Mais la machine est là et ses ravages sont presque impossibles à endiguer. On la voue aux gémonies mais on continue à l'utiliser. Pour peu qu'on lui en donne l'occasion, un sauvage allant les fesses au vent s'imprégnerait en quelques mois des vices de la civilisation. La mécanisation conduit à la perversion du goût, la perversion du

goût à une demande accrue d'articles fabriqués à la machine, et donc à une mécanisation toujours plus poussée, et c'est ainsi que la boucle est bouclée.

Mais il y a plus : la mécanisation du monde tend à se développer d'une manière en quelque sorte automatique, indépendamment de notre volonté. Ceci parce que, chez l'Occidental d'aujourd'hui, la faculté d'invention mécanique s'est trouvée constamment stimulée et encouragée au point de faire presque figure d'instinct second. On invente de nouvelles machines et on perfectionne celles qui existent déjà de manière quasi inconsciente, comme un somnambule qui se lèverait au milieu de la nuit pour aller travailler. Jadis, au temps où chacun était persuadé que la vie sur cette planète était cruelle, ou à tout le moins vouée au labeur, il semblait tout naturel de continuer à utiliser les outils imparfaits hérités des ancêtres, et il ne se trouvait que quelques rares illuminés pour proposer, de loin en loin, des innovations. Ainsi s'explique que le char à bœufs, la charrue ou la faucille aient pu traverser les siècles sans subir aucun changement. On a établi que la vis était connue dans la plus lointaine antiquité, mais il a fallu attendre le milieu du dix-neuvième siècle pour que quelqu'un s'avise de placer une pointe au bout. Pendant plusieurs milliers d'années, on s'est obstiné à forer des trous où pourraient s'insérer des vis à bout plat. Aujourd'hui, une telle chose serait inconcevable. Car l'actuel produit de la civilisation occidentale paraît doté d'un sens hypertrophié de l'invention. Pour lui, inventer des machines est un réflexe aussi naturel que la nage chez l'insulaire de Polynésie. Confiez à l'Occidental un quelconque travail à faire, et il entreprend aussitôt de concevoir une machine capable de le faire à sa place ; donnez-lui une machine, et il songe aussitôt au moyen de la perfectionner. Je comprends assez bien cette tendance car je me trouve moi-même pourvu de ce tour d'esprit, même s'il n'aboutit généralement à rien, ou à pas grand-chose. Je n'ai ni la patience ni la qualification mécanique requise pour concevoir la moindre machine susceptible de fonctionner, mais je vois perpétuellement défiler dans mon esprit, comme des zombies, des machines qui me dispenseraient de devoir faire travailler mes muscles ou mon cerveau. Un individu plus doué que moi pour la mécanique en construirait certainement quelques-unes et les ferait fonctionner. Mais dans le système économique qui est aujourd'hui le nôtre, la construction de ces machines — ou plutôt le destin public qu'elles connaîtraient — serait soumis aux impératifs du marché. Les socialistes ont donc raison quand ils affirment que le progrès mécanique connaîtra un rythme de développement beaucoup plus rapide une fois que le socialisme aura été instauré. Dans le cadre d'une civilisation mécaniste, le processus d'invention et de perfectionnement est appelé à se poursuivre sans cesse, mais la pente naturelle du capitalisme est de le freiner, car un tel système veut que toute invention ne rapportant pas de profits à très court terme soit négligée. Certaines même, qui menacent de réduire les profits, sont étouffées dans l'œuf aussi impitoyablement que le verre souple mentionné par Pétrone [14](#) . Que le socialisme triomphe — et que disparaisse donc le principe de profit — et l'inventeur aura les mains libres. Le rythme de la mécanisation du monde, qui est déjà assez rapide, serait, ou en tout cas pourrait être, prodigieusement accéléré.

Cette perspective ne laisse pas d'être inquiétante si l'on songe que nous avons d'ores et déjà perdu le contrôle du processus de mécanisation. Et ceci pour la simple raison que l'humanité a pris le pli. Un chimiste met au point un nouveau procédé de fabrication du caoutchouc synthétique, un ingénieur conçoit un nouveau type d'axe de piston : pourquoi ? Non pas dans un but clairement défini, mais simplement en vertu d'une force, devenue aujourd'hui instinctive, qui pousse ce chimiste ou cet ingénieur à inventer et à perfectionner. Mettez un pacifiste au travail dans une usine où l'on fabrique des bombes, et avant deux mois vous le trouverez en train de mettre au point un nouvel engin. Ainsi s'expliquent des inventions aussi diaboliques que les gaz asphyxiants, dont les auteurs ne s'attendent certainement pas à ce qu'elles se révèlent bénéfiques pour l'humanité. Notre attitude vis-à-vis des gaz, par exemple, *devrait* être celle du roi de Brobdingnag face à la poudre à canon. Mais, vivant dans une ère scientifique et mécanique, nous avons l'esprit perverti au point de croire que le « progrès » doit se poursuivre et que la science doit continuer à aller de l'avant, quoi qu'il en coûte. En paroles, nous serons tout prêts à convenir que la machine est faite pour l'homme et non l'homme pour la machine ; dans la pratique, tout effort visant à contrôler le développement de la machine nous apparaît comme une atteinte à la science, c'est-à-dire comme une sorte de blasphème. Et même si l'humanité tout entière se dressait soudain contre la machine et se prononçait pour un retour à un mode de vie plus simple, la tendance ne serait pas si facile à renverser. Il ne suffirait pas de briser, comme dans *Erewhon* de Butler, toutes les machines inventées postérieurement à une certaine date; il faudrait encore briser la tournure d'esprit qui nous pousserait, presque malgré nous, à inventer de nouvelles machines aussitôt les anciennes détruites. Et cette disposition mentale est présente, ne fût-ce qu'à l'état larvé, en chacun de nous. Dans tous les pays du monde, la grande armée des savants et des techniciens, suivie tant bien que mal par toute une humanité haletante, s'avance sur la route du « progrès » avec la détermination aveugle d'une colonne de fourmis. On trouve relativement peu de gens pour souhaiter qu'on en arrive là, on en trouve beaucoup qui souhaitent de toutes leurs forces qu'on n'en arrive jamais là, et pourtant ce futur est déjà du présent. Le processus de la mécanisation est lui-même devenu une machine, un monstrueux véhicule nickelé qui nous emporte à toute allure vers une destination encore mal connue, mais selon toute probabilité vers un monde capitonné à la Wells, vers le monde du cerveau dans le bocal.

Tel est le procès instruit contre la machine. Que ce procès soit fondé ou non fondé, peu importe. Ce qui demeure, c'est que les arguments présentés, ou des arguments très voisins, recueilleraient l'assentiment de tout individu hostile à la civilisation machiniste. Et malheureusement, en raison du complexe associatif « socialisme-progrès-machinisme-Russie-tracteur-hygiène-machinisme-progrès » présent dans l'esprit de la quasi-totalité des gens, le même individu se trouve, en général, être également hostile au socialisme. Celui qui a en horreur le chauffage central et les chaises en tubes est aussi celui qui, dès que vous prononcez le mot de socialisme, grommelle quelque chose sur « l'État-ruche » et s'éloigne d'un air

douloureux. Si j'en crois mes observations, très rares sont les socialistes qui comprennent la raison de ce phénomène, ou même qui en sont simplement conscients. Prenez à part un socialiste de l'espèce la plus exaltée, répétez-lui en substance tout ce que j'ai exposé dans ce chapitre, et attendez sa réponse. Je peux déjà vous dire que vous obtiendrez plusieurs réponses : je les ai tant de fois entendues que je les connais maintenant presque par cœur.

Pour commencer, il vous dira qu'il est impossible de « faire marche arrière » (ou de « retenir la main du progrès » — comme si cette main n'avait pas été brutalement retenue à maintes reprises dans l'histoire de l'humanité !), puis il vous taxera d'obscurantisme et vous récitera le couplet sur les calamités de toute sorte qui sévissaient au moyen âge, la lèpre, l'Inquisition, etc. En réalité, la plupart des griefs invoqués par les tenants de la modernité à l'encontre du moyen âge et, plus généralement, du passé sont sans objet dans la mesure où cela revient à projeter l'homme d'aujourd'hui, avec ses mœurs délicates et ses habitudes de confort douillet, dans un temps où ces notions n'avaient pas cours. Mais notez aussi que cette réponse n'en est pas une. Car l'aversion que peut inspirer un futur mécanisé n'implique aucune faiblesse coupable pour une quelconque période du passé. D. H. Lawrence, trop fin pour se laisser prendre au piège médiéviste, a choisi d'idéaliser les Étrusques, peuple dont, par une heureuse coïncidence, nous ne savons pas grand-chose. Mais nul besoin n'est d'idéaliser les Étrusques, les Pélasges, les Aztèques, les Sumériens ou toute autre civilisation parée par sa disparition d'une aura romantique. Si l'on se représente une forme souhaitable de civilisation, c'est uniquement en tant qu'objectif à atteindre, sans qu'il faille pour cela lui trouver une caution en un point quelconque du temps ou de l'espace. Enfoncez bien ce clou, expliquez que ce que vous souhaitez, c'est parvenir à une vie plus simple et plus dure au Heu d'une vie plus molle et plus compliquée, et le socialiste vous rétorquera presque inévitablement que vous voulez revenir à 1' « état de nature », c'est-à-dire à quelque nauséabonde caverne du paléolithique : comme s'il n'y avait pas de moyen terme entre un éclat de silex et les aciéries de Sheffield, entre une pirogue primitive et le *Queen Mary* !

Vous obtiendrez, à la longue, une réponse un peu plus adéquate, que l'on peut en gros résumer comme suit : « Oui, tout ce que vous dites est fort beau, et ce serait très bien de notre part de nous endurcir, d'apprendre à nous passer de l'aspirine, du chauffage central, etc. L'ennui, voyez-vous, c'est que personne n'en a vraiment envie. Cela signifierait un retour au mode de vie rural — c'est-à-dire travailler du matin au soir comme des bêtes, et c'est une tout autre affaire que de faire un peu de jardinage à ses moments perdus. Je n'ai pas envie de faire un travail de forçat, vous n'avez pas envie de faire un travail de forçat, personne n'en a envie dès qu'il sait ce que cela représente. Si vous parlez comme vous le faites, c'est que vous n'avez jamais de toute votre vie travaillé toute une journée », etc.

Il y a là-dedans une part de vérité. Cela revient à dire : « Nous sommes mous — eh bien, pour l'amour du ciel, qu'on nous laisse à notre mollesse ! », argument qui a le mérite du réalisme. Comme je l'ai déjà signalé, la machine nous tient et nous

tient bien, et il sera extrêmement difficile de lui échapper. Cette réponse n'en est pas moins une échappatoire, dans la mesure où elle élude la question de savoir ce que nous entendons vraiment par « avoir envie » de ceci ou de cela. Je suis un semi-intellectuel décadent du monde moderne, et j'en mourrais si je n'avais pas mon thé du matin et mon *New Statesman* chaque vendredi. Manifestement, je n'ai pas envie de revenir à un mode de vie plus simple, plus dur, plus fruste et probablement fondé sur le travail de la terre. En ce même sens, je n'ai pas « envie » de me restreindre sur la boisson, de payer mes dettes, de prendre davantage d'exercice, d'être fidèle à ma femme, etc. Mais en un autre sens, plus fondamental, j'ai envie de tout cela, et peut-être aussi en même temps d'une civilisation où le « progrès » ne se définirait pas par la création d'un monde douillet à l'usage des petits hommes grassouillets.

Les arguments que je viens de résumer sont à peu près les seuls qu'ont trouvés à m'opposer les socialistes — j'entends les socialistes conscients, nourris de livres, à chaque fois que j'ai tenté de leur expliquer *comment* ils en arrivaient à faire fuir les adhérents potentiels. Bien sûr il y a toujours cette vieille rengaine selon laquelle le socialisme s'instaurera de toute façon, que les gens le veuillent ou non, par la grâce de cette merveille qu'est la « nécessité historique ». Mais la nécessité historique, ou plutôt la foi qu'on pouvait avoir en elle, n'a pas survécu à la venue d'Hitler.

En attendant, l'homme de réflexion, généralement de gauche par ses idées mais souvent de droite par tempérament, ne se décide pas à franchir le pas. Assurément, il se rend compte qu'il *devrait* être socialiste. Mais, constatant l'épaisseur d'esprit des socialistes pris individuellement, puis la mollesse flagrante des idéaux socialistes, il passe son chemin. Jusqu'à une date récente, il était naturel de se réfugier dans l'indifférentisme. Il y a dix ans, et même cinq ans, l'homme de lettres typique rédigeait des monographies sur l'architecture baroque et planait en esprit bien au-dessus de la politique. Mais cette attitude devient difficile à soutenir, et même franchement démodée. La vie est de plus en plus âpre, les questions apparaissent sous un jour plus cru, la conviction que rien ne saurait changer (c'est-à-dire que vos dividendes seront préservés) commence à battre de l'aile. La haute palissade sur laquelle perche notre homme de lettres, qui lui paraissait naguère encore aussi confortable que le coussin de peluche d'une stalle de cathédrale, commence à lui meurtrir cruellement les fesses, et, de plus en plus, il se demande de quel côté tomber. Il serait amusant de recenser les bons auteurs qui, il y a une douzaine d'années, se posaient en champions de l'art pour l'art et auraient jugé d'une inconcevable vulgarité de mêler leurs voix à un scrutin, fût-ce pour une élection générale, et qui aujourd'hui prennent fermement position en matière politique. Alors que la plupart des jeunes écrivains, tout au moins ceux qui ne sont pas de simples gâche-papier, sont « politiques » depuis le début de leur carrière. Je crains qu'il n'y ait, pour cause de mal aux fesses, un terrible danger de voir les forces vives de l'intelligentsia se tourner vers le fascisme. Quand les fesses seront-elles vraiment trop meurtries, c'est difficile à dire. Cela dépendra

vraisemblablement des événements en Europe. Mais le seuil critique pourrait être atteint d'ici deux ans — peut-être même un an. Et ce sera aussi le moment où tout individu ayant un tant soit peu de jugement ou de respect de soi sentira, du plus profond de lui-même, qu'il est de son devoir de se ranger dans le camp socialiste. Mais cela ne se fera pas tout seul. Trop de vieux préjugés encombrant encore la route. Il faudra le convaincre, et pour ce faire user de méthodes qui prennent son point de vue propre en considération. Les socialistes ont assez perdu de temps à prêcher des convertis. Il s'agit pour eux, à présent, de fabriquer des socialistes, et vite. Or, trop souvent, ce sont des fascistes qu'ils fabriquent.

Quand je parle du fascisme en Angleterre, je ne pense pas nécessairement à Mosley et à ses fidèles boutonneux. Quand il se révélera, le fascisme anglais prendra vraisemblablement un aspect mesuré, cauteleux (on peut penser que, tout au moins dans les premiers temps, il ne se donnera même pas le nom de fascisme) et il est peu probable que les dragons costumés de Mosley, avec leur air de sortir d'une opérette de Gilbert et Sullivan, puissent faire autre chose que déchaîner les rires de la plupart des Anglais. Cela dit, il serait imprudent de ne pas garder un œil sur Mosley, car, l'expérience le prouve (cf. Hitler ou Napoléon III), c'est parfois un avantage pour un politicien aux dents longues que de ne pas être pris trop au sérieux à ses débuts. Mais ce qui m'intéresse en ce moment, c'est la mentalité fasciste qui, indubitablement, gagne du terrain parmi des gens que l'on aurait pu croire a priori mieux immunisés contre ce type de pensée. Le fascisme de l'intellectuel est une sorte d'image renversée, comme dans un miroir, non pas exactement du socialisme, mais d'un très plausible travestissement du socialisme. Ce fascisme se réduit à un parti pris de prendre le contre-pied systématique de tout ce que fait le socialiste tel qu'on l'imagine. Si vous donnez au socialisme un visage indûment patibulaire, si vous laissez les gens se mettre dans la tête qu'un simple geste des doctrinaires marxistes suffirait à signer l'arrêt de mort de la civilisation occidentale, alors vous avez toutes chances de précipiter l'intellectuel dans les bras du fascisme. Vous le forcez à se mettre sur la défensive, à adopter une attitude de refus outragé qui le rend parfaitement sourd à toute argumentation en faveur du socialisme. Cette attitude s'affirme déjà de manière très nette chez des auteurs comme Ezra Pound, Wyndham Lewis, Roy Campbell, etc., chez la plupart des écrivains catholiques romains et chez bon nombre de membres du groupe Douglas Credit, chez certains romanciers à vocation populaire et même, si l'on gratte un peu les apparences, chez les grands penseurs conservateurs « si supérieurs » comme Eliot et ses innombrables épigones. Si vous voulez des exemples frappants de la montée du sentiment fasciste en Angleterre, jetez simplement un regard sur quelques-unes des innombrables lettres adressées aux journaux lors de la guerre d'Abyssinie pour approuver l'action italienne, et considérez aussi les cris d'allégresse qui, tant chez les prédicateurs catholiques que chez leurs homologues anglicans, ont salué le soulèvement fasciste en Espagne (voir le *Daily Mail* du 17 août 1936).

Pour combattre le fascisme, il est nécessaire de le comprendre, c'est-à-dire

d'admettre qu'il y a en lui un peu de bon à côté de beaucoup de mauvais. Dans la pratique, bien sûr, ce n'est qu'une odieuse tyrannie utilisant, pour arriver au pouvoir et s'y maintenir, des méthodes telles que même ses plus chauds partisans préfèrent parler d'autre chose si la question vient sur le tapis. Mais le sentiment fasciste sous-jacent, le sentiment qui pousse les gens dans les bras du fascisme est peut-être parfois moins méprisable. Ce n'est pas *toujours*, comme on pourrait le croire à la lecture du *Saturday Review*, la peur panique de l'épouvantail bolchevik qui est déterminante. Tous ceux qui se sont un tant soit peu penchés sur le phénomène savent que le fasciste « du rang » est bien souvent un individu animé des meilleures intentions, sincèrement désireux, par exemple, d'améliorer le sort des chômeurs. Mais encore plus significatif est le fait que le fascisme tire sa force aussi bien des bonnes que des mauvaises variétés de conservatisme. Il séduit tout naturellement ceux qui ont un penchant pour la tradition et la discipline. Il est sans doute très facile, quand on a subi jusqu'à l'écœurement la plus impudente propagande socialiste, de voir dans le fascisme la dernière ligne de défense de tout ce qu'il y a de précieux dans la civilisation européenne. Le nervi fasciste sous son jour le plus tristement symbolique — matraque en caoutchouc d'une main et bouteille d'huile de ricin de l'autre — ne se sent pas forcément l'âme d'une brute aux ordres : il se voit plus probablement tel Roland à Roncevaux, défenseur de la chrétienté contre les barbares. Il faut bien reconnaître que si le fascisme est partout en progrès, la faute en incombe très largement aux socialistes. Et ceci est dû en partie à la tactique communiste de sabotage de la démocratie — tactique aberrante qui revient à scier la branche sur laquelle on est assis —, mais aussi et surtout au fait que les socialistes ont, pour ainsi dire, présenté leur cause par le mauvais bout. Ils ne se sont jamais attachés à montrer de manière suffisamment nette que le socialisme a pour fins essentielles la justice et la liberté. L'œil rivé sur le fait économique, ils ont toujours agi comme si l'âme n'existait pas chez l'homme et, de manière explicite ou implicite, lui ont proposé comme objectif suprême l'instauration d'une Utopie matérialiste. Grâce à quoi le fascisme a pu jouer de tous les instincts en révolte contre l'hédonisme et une conception à vil prix du « progrès ». Il a pu se poser en champion de la tradition européenne, annexer à son profit la foi chrétienne, le patriotisme et les vertus militaires. Il est trop facile de rayer d'un trait de plume le fascisme en parlant de « sadisme de masse » ou en recourant à toute autre formule facile du même acabit. Si vous affirmez qu'il ne s'agit que d'une aberration passagère qui disparaîtra comme elle est venue, vous vous mouvez dans un rêve dont vous pourriez bien être tiré le jour où quelqu'un vous caressera la tête avec une matraque en caoutchouc. La seule démarche possible, c'est ouvrir le débat sur le fascisme, entendre ses arguments, et ensuite proclamer à la face du monde que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans le fascisme est aussi implicitement contenu dans le socialisme.

L'heure est grave, très grave. A supposer qu'aucune plus grande catastrophe ne s'abatte sur nous, il y a la situation que j'ai décrite dans la première partie de ce livre, situation qui ne saurait s'améliorer dans le cadre du système économique actuel. Encore plus pressant est le danger d'une mainmise fasciste sur l'Europe.

Et, à moins que la doctrine socialiste ne connaisse une diffusion très large et très rapide dans une formulation efficace, rien n'autorise à penser que le fascisme sera un jour vaincu. Car le socialisme est le seul véritable ennemi que le fascisme ait à affronter. Il ne faut pas compter sur les gouvernements impérialistes-capitalistes, même s'ils se sentent eux-mêmes sur le point d'être assaillis et plumés comme des volailles, pour lutter avec quelque conviction contre le fascisme en tant que tel. Nos dirigeants, du moins ceux qui comprennent les données du problème, préféreraient sans doute céder jusqu'au dernier pouce de l'empire britannique à l'Italie, à l'Allemagne et au Japon plutôt que de voir le socialisme triompher.

Il était facile de rire du fascisme quand nous nous imaginions qu'il était fondé sur une hystérie nationaliste, parce qu'il paraissait alors évident que les États fascistes, se considérant chacun comme le peuple élu et l'incarnation du patriotisme *contra mundum*, allaient se déchirer les uns les autres. Mais rien de tel ne s'est produit. Le fascisme est aujourd'hui un mouvement international, ce qui veut dire non seulement que les nations fascistes peuvent s'associer dans des buts de pillage, mais aussi qu'elles tendent, d'une manière qui n'est peut-être pas encore absolument concertée, vers l'instauration d'une hégémonie mondiale. Car à l'idée d'un État totalitaire commence à se substituer sous nos yeux l'idée d'un monde totalitaire. Comme je l'ai déjà signalé, le progrès de la technique machiniste doit en fin de compte conduire à une forme de collectivisme, mais une forme qui ne sera pas nécessairement égalitaire. C'est-à-dire, qui ne serait pas forcément le socialisme. N'en déplaise aux économistes, il est très facile d'imaginer une société mondiale, placée économiquement sous le signe du collectivisme (c'est-à-dire ayant éliminé le principe de profit), mais où tout le pouvoir politique, militaire et pédagogique se trouverait concentré entre les mains d'une petite caste de dirigeants et d'hommes de main. Une telle société, ou quelque chose de très voisin, voilà l'objectif du fascisme. Et cette société, c'est bien sûr l'État esclavagiste, ou plutôt le monde esclavagiste. Ce serait vraisemblablement une société stable et, si l'on considère les immenses richesses que recèle un monde scientifiquement mis en valeur, on peut penser que les esclaves seraient convenablement nourris et entretenus, de manière à être satisfaits de leur sort. On a l'habitude d'assimiler l'ambition fasciste à la mise en place d'un État-ruche — ce qui est faire gravement injure aux abeilles. Il serait plus approprié de parler d'un monde de lapins gouverné par des furets. C'est contre cette sinistre éventualité que nous devons nous unir.

La seule chose au nom de laquelle nous pouvons combattre ensemble, c'est l'idéal tracé en filigrane dans le socialisme : justice et liberté. Mais ce filigrane est presque complètement effacé. Il a été enfoui sous des couches successives de chicaneries doctrinales, de querelles de parti et de « progressisme » mal assimilé, au point de ressembler à un diamant caché sous une montagne d'excréments. La tâche des socialistes est d'aller le chercher où il se trouve pour le mettre à jour. Justice et liberté ! Voilà les mots qui doivent résonner comme un clairon à travers le monde. Depuis déjà un bon bout de temps, et en tout cas au cours des dix



dernières années, le diable s'est adjugé les meilleurs airs. Nous en sommes arrivés à un point où le mot de socialisme évoque, d'un côté, des avions, des tracteurs et d'immenses et resplendissantes usines à ossature de verre et de béton ; et de l'autre côté, des végétariens à la barbe flétrie, des commissaires bolcheviks (moitié gangster, moitié gramophone), des dames au port digne et aux pieds chaussés de sandales, des marxistes à la chevelure ébouriffée mâchouillant des polysyllabes, des Quakers en goguette, des fanatiques du contrôle des naissances et des magouilleurs inscrits au parti travailliste. Le socialisme, du moins dans cette île qui est la nôtre, ne sent plus la révolution et le renversement des tyrannies, mais l'excentricité incohérente, le culte de la machine et la stupide béatification de la Russie. Si l'on ne fait pas disparaître cette odeur, et vite, le fascisme peut gagner.

### XIII

Au bout du compte, que faire ?

Dans la première partie de ce livre, j'ai évoqué, par quelques brefs coups de projecteurs, l'état de gâchis où nous nous débattons ; dans la seconde, j'ai essayé d'expliquer pourquoi, selon moi, tant de gens normaux et convenables refusent le seul remède qui s'imposerait, je veux parler du socialisme. De toute évidence, l'objectif prioritaire dans les quelques années à venir est d'emporter l'adhésion de ces gens normaux et convenables avant que le fascisme ne puisse abattre sa carte maîtresse. Je ne veux pas soulever ici le problème des partis et des combinaisons politiques. Plus importante que toute étiquette partisane (encore que la simple menace du fascisme soit vraisemblablement de nature à susciter sous peu la formation d'un Front populaire) me paraît être la diffusion de la doctrine socialiste sous une forme efficace. Il faut préparer les gens à *agir* en socialistes. Il y a, je crois, des millions d'individus qui, sans en avoir conscience, approuvent les buts essentiels du socialisme et que l'on pourrait convaincre presque sans combat, pour peu qu'on trouve les mots qui les touchent. Tous ceux qui savent ce qu'est la misère, tous ceux qui ont la haine sincère de la tyrannie et de la guerre sont, potentiellement, dans le camp socialiste. Ma tâche est donc d'envisager — en termes nécessairement très généraux — les moyens de réconcilier le socialisme avec les plus intelligents de ses ennemis d'aujourd'hui.

Commençons par ces ennemis — je veux parler de tous ceux qui comprennent que le capitalisme est un mal, mais qui ne peuvent se défendre d'une sensation de nausée et d'un mouvement de recul dès qu'on évoque devant eux le socialisme. Comme je l'ai déjà signalé, ce phénomène tient à deux raisons. La première est la mauvaise qualité personnelle de nombreux socialistes, pris en tant qu'individus ; l'autre, le fait que le socialisme est trop souvent associé à une conception pantouflarde et impie du « progrès » qui révolte quiconque garde un certain attachement pour la tradition ou un embryon de sens esthétique. J'aborderai pour

commencer cette deuxième raison.

L'aversion pour le « progrès » et la civilisation machiniste, partagée par tant de personnes sensibles, n'est défendable qu'en tant que conception personnelle. Elle ne saurait constituer un motif valable de rejet du socialisme parce qu'elle présuppose une alternative qui n'existe pas. Quand vous dites : « Je suis contre la mécanisation et la standardisation, et donc je suis contre le socialisme », vous dites en réalité : « Je suis libre de me passer de la machine si je choisis de le faire », ce qui est une absurdité. Nous sommes tous étroitement tributaires de la machine, et si les machines s'arrêtaient brusquement, la plupart d'entre nous mourraient. Vous pouvez avoir en exécution la civilisation machiniste, et vous avez sans doute raison, mais dans l'état actuel des choses il ne saurait être question de l'accepter ou de la rejeter. Elle est *là* et on ne peut la critiquer que du dedans, parce que nous sommes tous dedans. Il n'y a que les imbéciles romantiques pour se flatter d'y échapper, tel le littérateur pensif retranché dans son cottage Tudor-salle-de-bains-eau-chaude-et-froide, ou l'homme, le vrai, qui s'en va mener une vie « primitive » dans la jungle, avec une carabine Mannlicher et quatre charretées de boîtes de conserve. Et il est à peu près certain que la civilisation machiniste ne fera que consolider son triomphe. Rien n'autorise à penser qu'elle se détruira d'elle-même ou se sabordera volontairement. Depuis quelque temps, il est de bon ton d'affirmer que la guerre conduira sous peu au « naufrage de la civilisation » ; mais, même si le prochain grand conflit s'annonce assez horrible pour que tous ceux qui l'ont précédé fassent figure de joyeuse plaisanterie, il est immensément improbable qu'il donne un coup d'arrêt définitif au progrès mécanique. Sans doute, un pays aussi vulnérable que l'Angleterre (et même, si vous voulez, la totalité de l'Europe de l'Ouest) peut être réduit au chaos par quelques milliers de bombes bien placées, mais l'on ne saurait aujourd'hui concevoir une guerre qui annihilerait l'industrialisation dans tous les pays du globe. On peut tenir pour acquis que le retour à une vie plus simple, une vie libre, moins mécanisée, aussi souhaitable soit-il, n'aura pas Heu. Dire cela, ce n'est pas souscrire à une doctrine fataliste, mais simplement s'incliner devant les faits. Il est absurde de se déclarer contre le socialisme parce qu'on est contre l'État-ruche, pour la bonne raison que l'État-ruche est déjà *là*. Le choix n'est pas, dans l'heure présente, entre un monde humain et un monde inhumain, mais simplement entre le socialisme et le fascisme, ce dernier n'étant, au mieux, qu'un socialisme amputé de ce qui fait sa vertu.

Le devoir de tout individu conscient n'est donc pas de rejeter le socialisme mais de s'attacher résolument à l'humaniser. Dès lors que le socialisme est en voie d'instauration, ceux qui sont à même de percer à jour le mythe du progrès se trouveront probablement dans la résistance. En fait, c'est leur rôle spécifique que d'adopter une telle attitude. Dans le monde des machines ils doivent représenter une sorte d'opposition permanente — ce qui ne veut pas dire une coterie de traîtres ou d'obstructionnistes. Mais tout ceci concerne l'avenir. En ce moment, la seule attitude possible pour un honnête homme, que son tempérament le porte

plutôt vers les Tories ou plutôt vers les anarchistes, c'est d'œuvrer pour l'avènement du socialisme. Cela seul peut éloigner de nous la misère du présent ou le cauchemar du futur. S'opposer au socialisme *aujourd'hui*, au moment où vingt millions d'Anglais ne mangent pas à leur faim et où le fascisme a fait main basse sur la moitié de l'Europe, est un comportement suicidaire. Cela revient à déclencher une guerre civile au moment où les barbares forcent la frontière.

C'est pourquoi il est plus nécessaire que jamais d'éliminer les réflexes d'humeur contre le socialisme, les réflexes qui ne correspondent à aucun motif de refus sérieux. Comme je l'ai déjà signalé, nombreux sont ceux qui en ont moins contre le socialisme que contre les socialistes. Si le socialisme, tel qu'il se présente actuellement, heurte bien des sensibilités, c'est en grande partie parce qu'il semble, vu de l'extérieur en tout cas, être livré à un ramassis de doux maniaques, doctrinaires, bolcheviks de salon, etc. Mais il est bon de se souvenir qu'il en est ainsi uniquement parce que les doux maniaques, doctrinaires, etc., ont été les premiers à occuper le terrain. Si le mouvement attirait — en masse — des hommes dotés de meilleurs cerveaux et d'un sens plus élaboré de la commune décence, les personnages douteux dont il a été question cesseraient d'y tenir le haut du pavé. Pour le moment, le mieux est de serrer les dents et de faire comme s'ils n'existaient pas ; ils retrouveront leurs véritables dimensions quand le mouvement aura été véritablement humanisé. Par ailleurs, on peut les tenir pour quantité négligeable. Nous devons combattre pour la justice et la liberté, et le socialisme est synonyme de justice et de liberté une fois dépouillé de ses oripeaux farfelus. C'est uniquement l'essentiel qu'il faut garder présent à l'esprit. Rejeter le socialisme sous prétexte qu'il compte en son sein tant de piètres personnages est aussi inepte que de refuser de prendre le train parce que le contrôleur a une tête qui ne vous revient pas.

Voyons maintenant le cas du socialiste, et plus particulièrement du socialiste fort en gueule, grand faiseur de tracts.

Nous sommes arrivés à un moment où il est désespérément nécessaire que tous ceux qui se réclament de la gauche fassent abstraction de leurs différences et décident de serrer les rangs. En fait, on assiste déjà aux premières manifestations d'un tel changement. Le socialiste de l'espèce la plus intransigente se voit désormais contraint de faire alliance avec des gens qui ne se trouvent pas en parfait accord avec lui. En règle générale, il voit cela d'un fort mauvais œil, et à juste raison, car il décèle le danger très réel qu'il y a de diluer la couleur rouge du mouvement socialiste tout entier jusqu'à en faire une amulette rose pâle encore plus inoffensive que le parti travailliste siégeant au parlement. En ce moment par exemple, le danger est grand de voir naître, en réponse au fascisme, un Front populaire qui, au lieu d'être un mouvement d'inspiration authentiquement socialiste, ne représenterait qu'une manœuvre de basse politique dirigée contre les fascismes allemand et italien (pas l'anglais). Ainsi, moralement sommé de réaliser l'union contre le fascisme, le socialisme pourrait être conduit à pactiser avec ses pires ennemis. Mais le principe fondamental en la matière est le suivant : savoir

qu'il n'y a jamais danger à faire cause commune avec un partenaire qu'on ne porte pas dans son cœur du moment que l'essentiel est préservé. Et, s'agissant du socialisme, quel est le point essentiel ? A quoi reconnaît-on le véritable socialiste ? Je dirais pour ma part que le véritable socialiste est celui qui souhaite — activement, et non à titre de simple vœu pieux — le renversement de la tyrannie. Mais, j'imagine, la plupart des marxistes orthodoxes ne seraient pas d'accord avec cette définition, ou ne l'accepteraient que du bout des lèvres. Parfois, quand j'écoute ces gens parler, et plus encore quand je lis leurs ouvrages, j'ai l'impression que pour eux le mouvement socialiste tout entier n'est qu'une joyeuse cérémonie d'exorcisme, avec des sorciers en transe bondissant sur fond de tam-tams et scandant : « Houla, boula, roula ! Je flaire l'odeur du sang d'un déviationniste de droite ! » C'est à cause de ce genre de choses qu'il est beaucoup plus facile de se sentir l'âme socialiste en milieu ouvrier. Le socialiste de la classe ouvrière, comme d'ailleurs le catholique du même milieu, n'est pas très calé sur le chapitre doctrinal et s'il ouvre la bouche, c'est presque à coup sûr pour proférer une hérésie. Mais il est, lui, au cœur de l'affaire. Il comprend parfaitement ce fait central que le socialisme signifie l'abolition de la tyrannie et, si l'on prenait la peine de lui en traduire les paroles, *La Marseillaise* le toucherait infiniment plus que n'importe quelle exégèse consacrée au matérialisme dialectique. L'heure n'est pas à répéter que l'acceptation du socialisme implique l'acceptation de l'aspect philosophique du marxisme, plus le culte sans réserve de la Russie. Le mouvement socialiste a autre chose à faire que se transformer en une association de matérialistes dialectiques ; ce qu'il doit être, c'est une ligue des opprimés contre les oppresseurs. Il doit attirer à lui les gens sérieux et écarter les libéraux à la bouche fleurie qui veulent l'écrasement du fascisme étranger pour pouvoir continuer à toucher tranquillement leurs dividendes — le type de coquin qui présente des motions « contre le fascisme et le communisme », c'est-à-dire à la fois contre les rats et la mort-aux-rats. Le socialisme, c'est l'abolition de la tyrannie, aussi bien dans le pays où l'on vit que dans les autres pays. Tant que vous brandirez bien haut ce fait, vous n'aurez jamais à vous tracasser pour savoir où sont vos véritables amis. Quant aux divergences mineures — et la divergence philosophique la plus profonde ne compte pas en regard des vingt millions d'Anglais qui meurent à petit feu faute d'avoir assez à manger —, il sera toujours temps d'en discuter après.

Je ne pense pas que le socialiste ait quoi que ce soit à sacrifier de l'essentiel, mais il devra à coup sûr en rabattre beaucoup sur l'accessoire. Un grand pas en avant serait ainsi fait si l'on parvenait à chasser l'odeur de douce maniaquerie qui colle au mouvement socialiste. Ah ! faire un grand tas des sandales et des chemises couleur pistache et les brûler, puis envoyer chaque végétarien, abstinent total et autres Christs de pacotille faire leurs exercices de yoga à Welwyn Garden City ! Mais je crains bien que cela ne soit pas pour demain. Toutefois, ce qui serait à la portée du socialiste ayant tant soit peu de cervelle, ce serait de cesser de faire fuir des sympathisants potentiels pour des raisons aussi stupides que futiles. Il y a tant de petits pharisaïsmes qu'il serait si facile d'éviter. Prenez ainsi l'attitude des marxistes vis-à-vis de la littérature. Je ne choisirai qu'un exemple parmi tous ceux

qui me viennent à l'esprit. Un exemple moins insignifiant qu'il n'y paraît. Dans le vieux *Worker's Weekly* (un des précurseurs de l'actuel *Daily Worker*) on trouvait une rubrique littéraire du type « Livres reçus ». Pendant plusieurs semaines de suite, il y fut quelque peu question de Shakespeare. Sur quoi, un lecteur trempa un jour dans l'encrier une plume indignée pour dire : « Cher camarade, on n'a pas envie d'entendre parler d'auteurs bourgeois comme Shakespeare. Tu ne pourrais pas nous trouver quelque chose d'un peu plus prolétarien ? », etc. Le responsable de la rubrique répondit benoîtement : « Camarade, si tu consultes l'index du *Capital* de Marx, tu t'apercevras que le nom de Shakespeare y revient plusieurs fois. » Cette seule phrase suffit à faire rentrer l'opposant dans le rang : si Shakespeare avait reçu l'imprimatur de Marx, c'était assurément quelqu'un. Voilà le genre de chose qui prend à rebrousse-poil des gens qui, autrement, pourraient se laisser tenter par le socialisme. Et Shakespeare n'est en l'occurrence qu'un épiphénomène. Il y a encore cet atroce jargon que la plupart des socialistes se croient tenus d'employer. Quand il entend des expressions comme « idéologie bourgeoise », « solidarité prolétarienne » ou « expropriation des expropriateurs », le simple quidam, au lieu d'être galvanisé, est simplement écoeuré. Il n'est pas jusqu'au mot banal de « camarade » qui n'ait, à sa modeste façon, contribué à discréditer le mouvement socialiste. Saura-t-on jamais le nombre d'indécis, prêts à franchir le pas, qui se sont rendus à une réunion publique, pour entendre des socialistes gonflés d'importance se donner mutuellement du « camarade », et qui sont partis sur la pointe des pieds noyer leur désenchantement au premier comptoir venu ! Et cette réaction est plutôt saine : car enfin à quoi cela rime-t-il d'attacher à sa personne une étiquette ridicule, un mot que, même au terme d'un long entraînement, vous ne pouvez prononcer sans qu'un hoquet de honte ne l'arrête au milieu de votre gorge ? Il est fatal que l'homme qui cherche de bonne foi à s'informer reparte avec la conviction qu'être socialiste, cela veut dire porter des sandales et se gargariser de matérialisme dialectique. Il faut faire clairement comprendre qu'il y a place dans le mouvement socialiste pour des êtres humains ; sans quoi, autant abandonner la partie.

Et ici surgit une difficulté de taille. Car cela signifie que la question de classe — à ne pas confondre avec le simple statut économique — doit être abordée de manière beaucoup plus réaliste qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

J'ai consacré trois chapitres à l'examen des difficultés liées à l'appartenance de classe. Le fait principal qu'on en retiendra, je pense, est que si le système de classe anglais a amplement montré qu'il avait fait son temps, il n'en survit pas moins et ne se montre nullement disposé à s'effacer. Et l'on ne fait qu'ajouter à la confusion en soutenant, comme le font fréquemment les marxistes orthodoxes (voir le livre, très instructif à certains égards, de M. Alec Brown, *The Fate of the Middle Classes*), que le statut social est déterminé uniquement par le revenu. Du point de vue économique, le doute n'est pas permis, il n'y a que deux classes, les riches et les pauvres. Mais socialement parlant, il y a toute une hiérarchie de classes, et les mœurs et règles de conduite apprises dans l'enfance ne sont pas seulement très

différentes d'une classe à l'autre, mais — et ceci est le point essentiel — elles accompagnent l'individu de sa naissance à sa mort. De là les « anomalies » que l'on relève dans toutes les classes de la société. Vous trouverez des écrivains, comme Wells ou Bennett, qui sont devenus immensément riches sans rien abdiquer de leurs préjugés non-conformistes, hérités de la classe moyenne-inférieure ; vous trouverez des millionnaires incapables d'aspirer correctement les H ; vous trouverez des petits commerçants jouissant d'un revenu bien inférieur à celui d'un maçon et qui, néanmoins, se considèrent (et sont considérés) comme plus élevés dans la hiérarchie sociale que ce même maçon. Vous verrez d'anciens élèves de l'école paroissiale administrer toute une province aux Indes, et de brillants sujets d'Eton ou de Cambridge vendre des aspirateurs au porte-à-porte. Si la stratification sociale recoupait exactement la stratification économique, celui qui est passé par une *public school* prendrait automatiquement l'accent faubourien du jour où son revenu tombe au-dessous de deux cents livres par an. Or que voit-on ? Tout au contraire, il se fait cent fois plus *public school* qu'avant et s'accroche aux rayures de sa cravate comme à une bouée de sauvetage. Et le millionnaire incapable d'aspirer correctement ses H peut toujours prendre des leçons chez un professeur de diction pour parler comme à la B.B.C., il réussira rarement à donner le change aussi parfaitement qu'il le voudrait. Il est, en fait, très difficile d'échapper, culturellement parlant, à sa classe d'origine.

Dans un pays dont les ressources s'amenuisent, les « anomalies sociales » se multiplient. On ne dénombre pas davantage de millionnaires incapables d'aspirer correctement leurs H, mais on voit de plus en plus d'anciens des *public schools* vendant des aspirateurs au porte-à-porte, et de plus en plus de petits commerçants qui prennent le chemin du dépôt de mendicité. Des pans entiers de la classe moyenne se prolétarisent ainsi peu à peu. Mais le point primordial, c'est que les sujets touchés n'adoptent pas pour autant (du moins à la première génération) l'allure et les manières de la classe ouvrière. Prenez mon cas, celui d'un homme qui, ayant reçu une éducation bourgeoise, doit vivre avec un revenu d'ouvrier. Dans quelle classe dois-je me ranger ? Économiquement parlant, j'appartiens à la classe ouvrière, mais il m'est à peu près impossible de me considérer autrement que comme un membre de la bourgeoisie. Et à supposer que j'ai à prendre parti, avec qui ferai-je alliance ? Avec cette classe supérieure qui, décidément, ne veut plus de moi, ou avec cette classe laborieuse dont je ne puis me résoudre à épouser les mœurs ? Il est probable que, dans mon cas précis et pour toute question grave, je me rangerai du côté des ouvriers. Mais que feraient les dizaines, les centaines de milliers d'individus placés dans une situation sensiblement identique ? Et la classe infiniment plus vaste, se comptant cette fois par millions, de tous ceux, employés de bureau ou commis de banque, qui, de par leur mode de vie appris, se rattachent moins évidemment à la classe moyenne, mais qui n'apprécieraient certainement pas qu'on les qualifie de « prolétaires » ? Tous ces gens-là ont les mêmes intérêts à défendre, et les mêmes ennemis à combattre, que la classe ouvrière. Tous sont exploités et rudoyés par le même système. Mais combien s'en rendent compte ? Qu'ils viennent à sentir passer le

vent du boulet et tous feront bloc avec leurs oppresseurs, contre ceux qui devraient être leurs alliés. Il est très facile d'imaginer une classe moyenne financièrement poussée dans ses derniers retranchements et n'en demeurant pas moins farouchement hostile à la classe ouvrière : et vous avez là un parti fasciste tout trouvé.

Ce n'est que trop clair, le mouvement socialiste doit obtenir, avant qu'il ne soit trop tard, l'assentiment d'une classe moyenne exploitée. Et avant tout, il doit se concilier la masse des petits employés qui, s'ils apprenaient à s'organiser, représenteraient une telle force dans le pays. Il est tout aussi clair qu'en ce domaine le socialisme a jusqu'à présent échoué. La dernière personne chez qui on peut s'attendre à rencontrer des opinions révolutionnaires, c'est bien un employé de bureau ou un voyageur de commerce. Pourquoi ? Dans une très large mesure, je crois, en raison de la logomachie « prolétarienne » dans laquelle se drape la propagande socialiste. Pour symboliser la lutte des classes, elle a bâti de toutes pièces un « prolétaire » mythique, ce grand gaillard musclé en salopette graisseuse foulé aux pieds par l'infâme capitaliste pansu arborant chapeau claqué et col de fourrure. Il est tacitement admis qu'entre les deux, il n'y a rien. Mais ce « rien » représente, dans un pays comme l'Angleterre, un bon quart de la population, si l'on prend la peine de regarder les choses en face. Si l'on tient à entonner le couplet de la « dictature du prolétariat », ce serait la moindre des choses que de commencer par dire ce que *sont* les prolétaires. Mais l'obstination des socialistes à idéaliser le travailleur manuel en tant que tel fait que cela n'a jamais été dit de manière nette. Combien sont-ils, dans l'armée misérable et tremblante des garçons de bureau et sous-chefs de rayon — qui, sous certains rapports, vivent plus mal qu'un mineur ou un docker — à se regarder comme des prolétaires ? Pour eux — c'est du moins ce qu'on leur a appris — un prolétaire est un homme sans faux-col. Si bien que, quand vous essayez de secouer leur torpeur en invoquant la « lutte des classes », vous ne faites que leur ficher la frousse. Ils oublient leurs misérables salaires, appellent leur bon accent à la rescousse et se portent aux côtés de la classe qui les exploite.

Les socialistes ont encore beaucoup de pain sur la planche. Ils leur faut montrer, sans ambiguïté aucune, où passe la ligne qui sépare les exploités des exploités. Une fois encore, je le répète, il faut s'en tenir au fond du problème. Et le fond du problème, c'est que tous ceux qui n'ont que de maigres ressources perpétuellement susceptibles d'être remises en question voguent sur la même galère et qu'ils doivent se trouver tous du même bord. Il serait sans doute judicieux de parler un peu moins du « capitaliste » et du « prolétaire », et un peu plus du voleur et du volé. En tout cas, il faut renoncer à cet effarant tic verbal qui consiste à réserver l'appellation de « prolétaires » aux seuls travailleurs manuels. Il faut faire comprendre à l'employé de bureau, à l'ingénieur, au voyageur de commerce, au petit-bourgeois dont les espoirs légitimes ont été déçus, à l'épicier du coin de la rue, au fonctionnaire subalterne, à tous ces gens, qu'ils ont autant à gagner à la victoire du socialisme qu'un terrassier ou un manœuvre d'usine. Il ne

faut pas les laisser dans l'idée que la guerre est ouverte entre ceux qui aspirent correctement les H et les autres. Sans quoi, ils se rangeront du côté des H aspirés.

Ce que je dis par là, c'est que des classes distinctes peuvent et doivent faire front commun sans que les individus qui les composent soient sommés d'abandonner du même coup ce qui fait leur originalité. Et je vois bien ce que cela a de dangereux. Je vois bien les rapprochements qu'on peut faire avec les camps d'été du duc d'York et les lugubres discours sur la nécessité d'« en mettre tous un bon coup » — poudre aux yeux ou fascisme, ou les deux. Il ne peut y avoir de collaboration entre des classes dont les véritables intérêts divergent. Le capitaliste ne peut faire œuvre commune avec le prolétaire. Le chat ne peut faire cause commune avec la souris. Et si le chat propose une collaboration et que la souris est assez folle pour l'accepter, elle ne tardera pas à disparaître dans le gosier du chat. Mais il est toujours possible de s'associer sur la base d'un commun intérêt. Ceux qui doivent aujourd'hui unir leurs forces, ce sont tous ceux qui courbent l'échine devant un patron ou frissonnent à l'idée du prochain loyer à payer. Ce qui revient à dire que le petit actionnaire doit tendre la main au manoeuvre d'usine, la dactylo au mineur de fond, le maître d'école au mécano. Et il n'est pas interdit de penser que cela se réalise, si l'on parvient à faire comprendre à chacun de ces gens où se trouve véritablement son intérêt. Mais jamais cela ne se produira si l'on s'obstine à heurter sans besoin des préjugés sociaux qui, dans certains cas, sont au moins aussi forts que n'importe quelle considération économique. Il y a, après tout, une réelle différence de mode de vie et de manières d'être entre un employé de banque et un docker, et le premier garde ancré en lui un sentiment de supériorité profondément enraciné. Il devra bien, un jour, s'en débarrasser, mais le moment n'est pas des mieux choisis pour lui demander de le faire. Ce serait donc une excellente chose que de renoncer, provisoirement, à cette agaçante façon d'asticoter systématiquement le bourgeois qui fait partie intégrante du plan de propagande socialiste d'aujourd'hui. Toute la pensée de la gauche, tous les écrits de gauche — des éditoriaux du *Daily Worker* aux bonnes blagues du *News Chronicle* — sont imprégnés de cette tradition d'« anti-distinction » qui s'attaque, de manière souvent très bête, à des habitudes de vie et attachements profonds relevant, pour le jargon communiste, des « valeurs bourgeoises ». Cette petite guerre, venant de croqueurs de bourgeois qui ne sont eux-mêmes rien d'autre que des bourgeois, donnerait plutôt à sourire si elle n'avait pour conséquence de faire disparaître, derrière le rideau de fumée de problèmes mineurs, le problème majeur : à savoir que la misère est la misère, que vous maniez un pic ou un stylo.

Et me voilà contraint d'en revenir à moi-même, avec mon extraction de classe moyenne et mon revenu de trois livres par semaine, toutes rentrées confondues. Quelque négligeable que soit mon poids personnel, il serait plus souhaitable de m'attirer vers le socialisme que de me laisser verser dans le fascisme. Mais si vous n'arrêtez pas de me tarabuster avec mon idéologie « bourgeoise », si vous ne cessez de me donner insidieusement à entendre que je suis une sorte de sous-être parce que je n'ai jamais travaillé à manches retroussées, vous ne réussirez qu'à me



dresser contre vous. Car vous me laissez le choix entre demeurer quelqu'un de foncièrement inutile ou transformer mon être à un point qui excède mes forces. Je ne peux pas prolétarianiser mon accent, pas plus que la plupart de mes goûts et croyances, et même si je le pouvais je ne le voudrais pas. Pourquoi ? Je ne demande à personne de s'exprimer dans mon langage. Pourquoi quelqu'un voudrait-il que je m'exprime dans le sien ? Il vaudrait infiniment mieux tenir pour tristement acquis ces misérables stigmates de classe, et les mettre une bonne fois pour toutes au placard. Ils sont assimilables à des différences raciales, et l'expérience montre qu'il est *possible* de travailler en commun avec des étrangers — y compris des étrangers qui vous déplaisent — quand cela est vraiment nécessaire. Économiquement parlant, je suis embarqué sur le même bateau que le mineur, le terrassier et le garçon de ferme. Faites-m'en souvenir et je me placerai à leurs côtés. Mais culturellement parlant, je suis autre chose que ce mineur, ce terrassier ou ce garçon de ferme. Soulignez cette différence, et vous m'armerez contre eux. Si je n'étais qu'un cas perdu dans la foule, je ne compterais pas. Mais ce qui est vrai de moi est vrai d'une multitude d'autres. Tout employé de banque menacé d'être d'un jour à l'autre mis à la porte, tout boutiquier devant perpétuellement jongler avec sa comptabilité se trouve virtuellement dans le même cas. Ce sont les représentants d'une classe moyenne en train de sombrer qui, pour la plupart, se raccrochent à leur bonne naissance comme à la seule bouée capable de leur éviter la noyade. Il n'est pas très intelligent de leur dire, pour commencer, de lâcher leur bouée. Le danger est très réel de voir, dans les prochaines années, des pans entiers de la classe moyenne basculer sans crier gare dans le camp de la droite. Et acquérir par là un pouvoir redoutable. Car jusqu'ici, la faiblesse de la classe moyenne tenait à ce qu'elle n'avait jamais su s'associer en un bloc. Mais si, à force d'effrayer tant et tant de gens, vous parvenez à dresser ce bloc contre vous, alors vous aurez fait surgir le diable. La grève générale nous a déjà donné un aperçu de ce qui pourrait se passer.

En résumé : on ne peut espérer amender les conditions que j'ai évoquées dans les précédents chapitres, ni préserver l'Angleterre du fascisme si l'on ne met pas au jour un parti socialiste réellement efficace. Ce parti devra être animé d'authentiques intentions révolutionnaires et numériquement assez fort pour agir. La seule façon de le mettre sur pied est de proposer un objectif que l'homme de la rue puisse considérer comme souhaitable. Pour cela, ce qu'il faut avant tout, c'est une propagande intelligente. Moins parler de la « conscience de classe », de l'« expropriation des expropriateurs », de l'« idéologie bourgeoise », de la « solidarité prolétarienne » — glissons sur la sainte trilogie thèse-antithèse-synthèse — et davantage de la justice, de la liberté et de la situation des chômeurs. Mettre une sourdine aux tirades sur le progrès mécanique, la tractorisation, le barrage sur le Dniepr et la dernière usine de saumon en conserve inaugurée à Moscou. Toutes ces choses, outre qu'elles ne sont pas partie intégrante de la doctrine socialiste, rebutent nombre de personnes dont la cause socialiste aurait grand besoin, à commencer par la plupart des individus capables de tenir une plume. Ce qu'il faut, c'est bien faire entrer deux faits dans la tête des gens : un, que les intérêts de tous

les exploités se rejoignent ; et deux, que le socialisme ne heurte pas forcément la commune décence.

Quant à l'épineuse question des particularismes de classe, la seule ligne à suivre consiste pour le moment à se montrer conciliant et éviter, autant que faire se peut, de brusquer inutilement les mentalités. Et surtout, assez de ces efforts de vicaire musclé pour briser la barrière des classes. Si vous êtes bourgeois, ne soyez pas trop pressé de sauter au cou de vos frères prolétaires pour les serrer contre votre cœur. Ils pourraient n'en être pas autrement enthousiasmés, et dans ce cas vous pourriez bien vous apercevoir que vos préjugés de classe ne sont pas aussi morts que vous vous plaisiez à l'imaginer. Et si vous appartenez au prolétariat, que ce soit par vos origines ou par grâce divine, évitez de ricaner mécaniquement dès que l'on invoque devant vous la bonne vieille cravate de l'école. Car elle dissimule des vertus qui peuvent vous être utiles si vous savez les exploiter.

Je pense toutefois que si le socialisme devient une question vivante, capable d'intéresser authentiquement la grande masse des Anglais, le problème de classe peut se résoudre de lui-même beaucoup plus rapidement qu'on ne croit. Dans les quelques années à venir, nous aurons le parti socialiste crédible qu'il nous faut, ou nous ne l'aurons pas. Si nous ne l'avons pas, nous devons nous attendre à la venue du fascisme. Ce sera vraisemblablement un fascisme à l'anglaise, un fascisme onctueux avec des policemen lettrés à la place des sombres brutes nazies, et, en guise d'emblème, le lion et la licorne au lieu de la croix gammée. Mais si le socialisme s'impose, ce ne sera pas sans une lutte pouvant aller jusqu'à l'affrontement physique, car notre ploutocratie ne restera pas les bras croisés face à un gouvernement authentiquement révolutionnaire. Et quand les classes disparates qui auront nécessairement contribué à la formation d'un véritable parti socialiste auront vécu l'épreuve de la lutte commune, peut-être verra-t-on chacun considérer son voisin d'un autre œil. Peut-être verra-t-on disparaître peu à peu ce fléau qui a nom préjugé de classe et nous tous, nous les membres d'une classe moyenne en train de sombrer — l'instituteur de village, le journaliste toujours à courir après un article, la fille-du-colonel-n'ayant-pas-trouvé-mari condamnée à vivre avec soixante-quinze livres par an, l'ex-enfant choyé de Cambridge réduit au chômage, l'officier de marine sans commandement, les employés, fonctionnaires et petits drapiers de province trois fois faillis —, pourrons sombrer sans plus nous débattre dans cette classe ouvrière qui est, tout compte fait, notre classe. Et une fois là, nous serons sans doute les premiers à découvrir la vanité de nos craintes en constatant qu'après tout nous n'avions rien d'autre à perdre que nos H bien aspirés.

**1**

Chiffre tiré du Colliery Year Book and Coal Trades Directory, année 1935. (N.d.A.)

**2**

D'après le Coal Scuttle. Le Colliery Year Book and Coal Trades Directory fournit un chiffre légèrement plus élevé. (N.d.A.)

**3**

En 1936, à Sheffield, mille trois cent quatre-vingt-dix-huit logements « sociaux » étaient en chantier. Pour supprimer totalement les taudis de Sheffield, on avance le chiffre de cent mille maisons à bâtir. (N.d.A.)

**4**

Ainsi, il ressort d'une récente enquête portant sur l'industrie cotonnière du Lancashire que plus de quarante mille salariés à plein temps touchent moins de trente shillings par semaine. A Preston, pour prendre ce seul exemple, on dénombrait six cent quarante personnes ayant un salaire hebdomadaire supérieur à trente shillings et trois mille cent treize se situant au-dessous de ce niveau. (N.d.A.)

**5**

C. H. Douglas : initiateur du Social Credit Movement qui proposait la réforme du système monétaire comme meilleur moyen pour rétablir la prospérité. (N. d. T.)

**6**

A en croire Chesterton, la saleté n'est qu'une « petite avanie », et qui ressort de la mortification volontaire. Malheureusement, ce sont surtout les autres qui souffrent de cette petite avanie. On ne saurait dire qu'il est vraiment gênant d'être sale — beaucoup moins gênant, en tout cas, que de prendre un bain froid au matin en plein hiver. (N.d.A.)

**7**

Tragédie birmane.

**8**

Dans la dette à Paris et à Londres, Éd. Champ Libre, Paris, 1982.

**9**

En français dans le texte. (N.d.T.)

**10**

Personnage créé par le caricaturiste politique David Low (1891-1965) pour le Manchester Guardian. Type symbolique de la classe moyenne impérialiste et militaire agonisante : « la blimpocratie ».

**11**

En français dans le texte. (N.d.T.)

**12**

Orwell est, par la suite, quelque peu revenu sur cette opinion. Cf. « Inside the Whale », *England your England*, Secker & Warburg Collected Edition, p. 120. (Note de l'édition anglaise.)

### 13

En français dans le texte. (N.d.T.)

### 14

Un exemple : il y a quelques années, quelqu'un avait inventé une aiguille à phono capable de durer des décennies. Une grande compagnie phonographique a racheté le brevet, et depuis on n'en a plus entendu parler. (N.d.A.)